

Ma plus belle histoire



Mars 2016



Fédération
des syndicats
de l'enseignement (CSQ)

Enseigner, c'est s'enchaîner de A à Z.



CSQ

Ma plus
belle
histoire

2016

 **Fédération
des syndicats
de l'enseignement (CSQ)**
Enseigner, c'est s'engager de A à Z.

Centrale des syndicats
du Québec



Ma plus belle histoire

Recueil de textes publié par la Fédération des syndicats de l'enseignement
et la Centrale des syndicats du Québec
320, Saint-Joseph Est, bureau 100, Québec (Québec) G1K 9E7

Coordination du projet

Frédéric Maltais

Comité de sélection

Louise-Valérie Ampen, Chantal Aubin,
Valérie Beaulieu, Nathalie-Patricia Bélanger,
Sébastien Bouchard, Laurier Caron,
Danielle Casavant, Gabriel Danis, Denise Doré,
Guylaine Fournier, Maxime Garneau,
Guylaine Guèvremont, Isabelle-Line Hurtubise,
Rachel Labbé, Annie-Claude Lachance,
Fanny Lamache, Alec Larose, Martine Lauzon,
Sylvie Lemieux, Annie Lepage, Stéphanie Martel,
Pascal Morissette, Ginette Plamondon,
Joëlle Rivet-Sabourin, Joël Rodrigue,
Marie-Josée Rousse, Mélissa Savard,
Sylvie Théberge, Élane Thibodeau,
Jean-François Touzin et Jonathan Vaillancourt,
avec des remerciements particuliers à
Johanne Auclair, Nathalie Dion, Éric Laroche,
Marie-Noëlle Lavigne, Ariane Leblanc-Vincent,
Frédéric Maltais, Monique Talbot et
Isabelle Tremblay **ainsi qu'à l'équipe de**
volontaires de l'AREQ (CSQ) – Association
des retraités et retraités de l'éducation
et des autres services publics du Québec qui
s'y sont investis sous la coordination dynamique

de Jacques Boucher : Claire Bélanger,

Solange Bélanger, Réjean Benoit,
Louise Bergeron, Michel Caron, Ginette Defoy,
Gilles Duchesne, Lucie Dumais, Daniel Gagné,
Claire Guay, Denise Lachance,
Jacqueline Lachance, Rita Lapointe,
Marcelle Létourneau, Louis-Marie Pichette,
Cécile Richard, Denise Turcotte-Gauthier
et Gisèle Turcotte

Secrétariat

Guylaine Guèvremont, Annie-Claude Lachance,
Ariane Leblanc-Vincent, Mélissa Savard
et Monique Talbot

Révision linguistique

Martine Lauzon

Impression

Marquis Imprimeur Inc.

Tirage

4 600 exemplaires

Dépôt légal

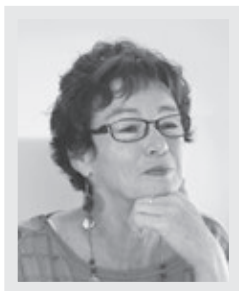
Bibliothèque et Archives
nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada
ISBN 978-2-89061-124-5

FSE, CSQ, 2016

Mot de l'équipe

Quelle tâche ingrate de ne retenir qu'une petite cinquantaine de textes sur 400... et de devoir en écarter autant alors qu'ils nous ont profondément touchés. Tant d'histoires poignantes et envoûtantes, pleines d'espoir et de volonté. Que tous ceux et celles qui ont pris leur courage à deux mains pour partager ces mots sachent qu'ils ont été lus et appréciés et que, bien des fois, il a fallu trancher entre des récits tous aussi séduisants.

Chaque texte a d'abord été évalué par trois jurés. Les textes ayant franchi cette étape ont ensuite été relus par plusieurs évaluateurs pour la sélection finale. Une dernière phase a ensuite permis d'attribuer les prix. Merci de tout cœur à chacune et à chacun, aux enseignantes et enseignants qui les ont soutenus ainsi qu'à tous ceux et celles qui ont contribué au concours.



Une fois de plus cette année, des centaines d'adultes en formation ont décidé, certains pour la première fois, de noircir une page blanche pour participer à notre concours d'écriture *Ma plus belle histoire*. Dans ce recueil, vous pourrez

découvrir le fruit de leurs efforts. Des textes touchants et humains, qu'ils soient autobiographiques ou purement fictifs.

Ma plus belle histoire, c'est un tremplin, une tape dans le dos. C'est une expérience valorisante pour des personnes qui ont choisi de retourner sur les bancs d'école pour se construire un avenir à la hauteur de leurs ambitions, ou simplement pour se donner une deuxième chance. La qualité des textes que vous lirez dans ce recueil témoigne non seulement du talent de ces élèves, mais aussi de la compétence des enseignantes et enseignants qui travaillent dans les centres de formation aux quatre coins de la province.

Tous les élèves, jeunes ou moins jeunes, qui ont participé au concours méritent notre admiration et notre respect, que leurs textes aient été publiés ou non. En ayant le courage de mettre sur papier le fruit de leur imagination ou les tourments d'un parcours personnel difficile, ils démontrent que, pour eux, l'espoir d'une vie meilleure passe par une éducation de qualité.

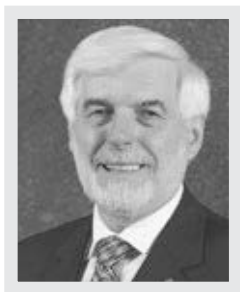
À tous ceux et celles qui ont été impliqués de près ou de loin dans la production de ce magnifique recueil, merci ! En plus d'être pour nous une source de fierté, vous nous donnez une magnifique occasion de parler positivement de notre réseau scolaire et, plus particulièrement, de l'éducation des adultes, un secteur essentiel qui vaut la peine d'être connu et reconnu !

La présidente de la Fédération des
syndicats de l'enseignement (FSE-CSQ),

Josée Scalabrini

La présidente de la Centrale
des syndicats du Québec (CSQ),

Louise Chabot



Encore une fois cette année, l'Association des retraitées et retraités de l'éducation et des autres services publics du Québec (AREQ-CSQ) est heureuse de poursuivre son engagement envers le concours *Ma plus belle histoire*.

L'AREQ-CSQ participe activement à ce projet par l'entremise de ses bénévoles dans le cadre du volet intergénérationnel de son plan d'action. La tâche consistant à faire la lecture des textes soumis par les étudiantes et étudiants adultes remémore de bons souvenirs à nos membres.

Nous saluons le courage et la détermination de tous les participants et participantes à ce concours et nous félicitons les personnes dont le texte a été primé.

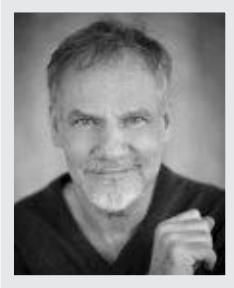
Nos pensées vont également à tout le personnel de l'éducation des adultes qui, dans des conditions pas toujours faciles, accompagne quotidiennement ses étudiantes et étudiants.

Le président de l'Association des retraitées et retraités de l'éducation et des autres services publics du Québec (AREQ-CSQ),

A handwritten signature in black ink that reads "Pierre Paul Côté". The signature is written in a cursive, flowing style.

Pierre-Paul Côté

Parler pour exister



J'ai choisi de faire le saut en politique l'an dernier. Certains ont bien « fait le saut » en entendant la nouvelle. Un humoriste en politique? Oui. Une blague? Non. J'optais pour les verts! La couleur de l'espoir!

J'avais milité pour la cause environnementale de toutes sortes de manières déjà. En tant que politicien, je me disais que c'était pour être bien différent. J'y croyais. J'en étais là. En plus, un déversement de 28 000 litres de diésel dans le fleuve à Longueuil m'avait littéralement fait sentir l'urgence de parler!

Cette odeur de kérosène coulant directement du robinet de l'évier de la cuisine était celle de ces catastrophes annoncées.

Parizeau l'avait dit en entrevue aussi: « La politique est un mal nécessaire! » Le fleuve et les cours d'eau du Québec sont de compétence fédérale. C'est donc en Chambre à Ottawa qu'il faut aller parler pour la protection de l'environnement. Pour s'épargner une marée noire dans le fleuve Saint-Laurent, il nous faut faire voter des lois exprès, dans des lieux faits exprès pour ça.

Il faut défendre Ristigouche contre Gastem, les bélugas contre TransCanada, faire signer des pétitions contre les pétrolières pour exiger qu'elles modèrent leurs transports! Mais qu'il faut donc parler fort pour se faire entendre! Qu'il faut donc trouver les bons mots! Bien se faire comprendre n'est jamais garanti! Malgré tout, ça reste un bel exercice, très instructif; c'est assurément ma plus belle histoire cette année.

Bien sûr, il y a un immense fossé linguistique entre les anglophones et les francophones au pays. Plusieurs autres entre les autochtones et les allochtones. Mais qu'il est navrant le vide qui peut exister entre des gens d'une même langue! Il est si important, si libérateur de pouvoir se dire dans sa langue. Faire ce que vous avez fait en participant à *Ma plus belle histoire* peut remédier à ces silences qui peuvent parfois peser lourd... Apprendre à écrire, apprendre à se dire. Pouvoir prendre la parole, parler, pour être entendu, pour exister.

C'est à cet enseignement que participe notre concours d'écriture. Son succès nous confirme une fois de plus cette année sa pertinence. On prend la parole et on existe. On raconte son histoire, on s'en libère, on change sa vie. Vous aurez compris que j'applaudis votre engagement.

Longue vie à *Ma plus belle histoire*, à ses participantes et participants et à ses bénévoles !

Jici Lauzon
Porteur d'eau

Le prix Coup de pouce

Intitulé à juste titre Coup de pouce, le nom de ce prix destiné aux équipes enseignantes fait écho au Coup de cœur destiné à l'élève ayant soumis le meilleur texte. D'une valeur totale de 1 000 \$, il vise à reconnaître et à encourager l'engagement, la créativité et les initiatives locales. Toute activité compte, qu'elle soit organisée par l'équipe, par son syndicat ou par différents partenaires.

Nous avons l'immense fierté de souligner le dynamisme et le travail exceptionnel accompli par :

l'équipe enseignante du Centre L'Escale (CS des Appalaches), à Thetford Mines, avec le soutien du Syndicat de l'enseignement de l'Amiante

l'équipe enseignante du Centre Sainte-Thérèse (CS des Chênes), à Drummondville, avec le soutien du Syndicat de l'enseignement de la région de Drummondville

l'équipe enseignante du Centre Saint-Michel (CS de la Région-de-Sherbrooke), à Sherbrooke, avec le soutien du Syndicat de l'enseignement de l'Estrie

l'équipe enseignante du Centre de formation des Maskoutains (CS de Saint-Hyacinthe), à Saint-Hyacinthe, avec le soutien du Syndicat de l'enseignement Val-Maska

**Votre engagement, gage du succès de ce concours,
est une véritable source d'inspiration.**

**Au nom de tous vos pairs,
enseignantes et enseignants,
félicitations !**

Parmi les initiatives des membres de ces équipes et des syndicats locaux qui les ont activement soutenus, mentionnons :

Au chapitre de la promotion :

- Implication de plusieurs enseignantes et enseignants pour une meilleure stabilité du projet, et concertation ;
- Participation de plusieurs services d'enseignement (alphabétisation, présecondaire, insertion sociale, insertion socioprofessionnelle, etc.), y compris les centres de détention ;
- Tournée de promotion dans les classes (au lancement et avant la date de retour) ;
- Diffusion en grand nombre des affiches, des formulaires et des anciens recueils ;
- Intégration dans le cadre d'activités de lecture et d'apprentissage dans les classes ;
- Création de versions thématiques du concours (*Ma plus belle histoire... d'amour*, *Ma plus belle histoire... d'horreur*) ;
- Utilisation des circuits télévisuels internes pour de la publicité en circuit fermé ;
- Jumelage avec la Semaine du français, la Francofête, etc. ;

Au chapitre de la célébration et de la valorisation :

- Bonification des prix, création de certificats locaux ;
- Sélection locale de textes gagnants additionnels ;
- Cérémonie de remise de prix et lecture publique en présence de l'ensemble des élèves du centre, des autres personnels du centre et de la commission scolaire, des partenaires et de la communauté (invités d'honneur, auteurs littéraires, familles, anciens élèves, etc.) ;
- Enregistrements audio-vidéo des lectures, des photographies ;
- Conférence de presse ;
- Activités pédagogiques et lecture individuelle des textes ;
- Production d'un recueil local comprenant les textes de tous les élèves participants ;
- Articles dans les journaux locaux, syndicaux et scolaires et dans les médias électroniques ;
- Création d'une page Web ;
- Participation et lecture publique à des émissions de radio ou de télévision et tirage de recueils parmi le public ;
- Mention au Conseil des commissaires, à la Direction générale, au Conseil d'établissement, à l'Assemblée des personnes déléguées ;
- Plaques commémoratives, Mur des célébrités, bannières et autres affichages dans le centre et à l'extérieur ;
- Recherche des élèves participants ;
- Célébrations lors d'activités syndicales avec l'équipe enseignante et les élèves (reconnaissance, soupers, etc.) ;
- Réalisation d'une bibliothèque dans l'école.

Remerciements

La Fédération des syndicats de l'enseignement (FSE-CSQ) et la Centrale des syndicats du Québec (CSQ) tiennent à remercier chaleureusement leurs partenaires pour leur contribution à ce projet d'expression littéraire et de valorisation unique en son genre.

Nos partenaires:



Nous tenons également à souligner la collaboration remarquable de l'AREQ (CSQ) – Association des retraitées et retraités de l'éducation et des autres services publics du Québec dans le cadre de la sélection des textes pour le recueil *Ma plus belle histoire*.



Sommaire

1. L'Étoile du Grand Nord

Erick Robert

13

2. TDA... Que cachent ces 3 lettres?

Sophie Bachand

15

3. Merveille piégée

Laure Verville

17

4. Je sais

Marylou Beauséjour

18

5. La dame aux petits pains

Chantal Levasseur

20

6. Ma plus belle histoire

Serge Archambault

24

7. L'étrange route des amoureux

Joanie Chouinard

26

8. Ma plus belle histoire

Piotr Filip Chrzanowski

27

9. Lettre à mon meilleur ami

André Ferron

30

10. La maladie

Eden Masson

32

11. La lettre de la voisine

Romain Audet, Diane Bélanger,
Gervaise Bouffard, Louisa Dion,
Thérèse Drouin, Suzanne Duquet,
Jocelyne Faucher, Lisette Gilbert,
Ghislain Lapointe, Louise Lapointe,
Fernande Métivier, Françoise Rodrigue,
Florence Vachon, Grégoire Pouliot

34

12. La vie sans formes ni couleurs

Judy Guimond

36

13. Dans la brume

Dominic Savoie

38

14. Univers à part

Jessyka Rouleau

40

15. Vivre pour survivre

Alexandre Jean

42

16. L'Ombre, le Vent et l'Eau

Sophie Prévost-Tanguay

45

17. L'amour avec un grand A

Caroline Pineault-Lévesque

46

18. Souvenir du temps des fêtes de jadis

Gervaise Bouffard

48

19. Rage de vivre

Sabrina Lessard

49

20. Dieu est enfant ! Pascale Cousin 52	30. Le pont Ktu à Sion Serge Archambault 72
21. L'amour ne meurt jamais Isabelle Lachapelle-Legault 54	31. Une innocence retrouvée Liliana Quintero Lopez 74
22. Perceptions Matthieu Courchesne 56	32. Un nouveau départ Nancy Mourez 76
23. Un coin sombre de ma vie Stéphanie Darche 59	33. Humanité Janie Carrier Cusson 77
24. Une journée dans la vie d'une vieille chose Clara-Isabelle Tejada-Fortier 62	34. PAPEIKUTSHISHIKUA... Un jour à la fois... Amanda Canapé Fontaine 80
25. Une erreur irréparable Tommy Rochon 64	35. L'Alcatraz, juste pour voir ! Raymond Gagnon 83
26. Une ligne et c'est fini Kate Simms 65	36. La justice et l'humanité Nabaa Ramel 86
27. M'entends-tu ? Marie-Claude Giguère 67	37. Un père Eden Masson 87
28. Ruelle mal éclairée Judith Roy 68	38. Ma mère, mon ange Audrey Blanchard 89
29. Ce texte-là Shanya Landry 70	39. Tombée au combat Alexandra Maurice 91

40. Les échelons sous mes pieds

Éliot Gagnon

92

41. Le rocher de Merlin

Marie-Ève Carrier-Cusson

95

42. À travers la vie

Jessica Roy

96

43. Mon héroïne

Mélissa Lévesque

98

44. Mon histoire de vie

Sébastien Thériault

99

45. Les lucioles

Janie Carrier-Cusson

101

46. La forteresse d'un dimanche après-midi

Amalia Cabrera

104

47. La révolution de la force

Béatrice Trudeau-Duquette

106

48. La route d'une vie

Alexandra Laurenzi

108

49. La quête d'Ikwésis

Julie Cinq-Mars

109

50. Mon frère au cœur froid

François Perron

112

51. Plutôt mourir

Marie-Claude Albert

114

N. B. Les textes ont bénéficié d'une révision linguistique respectant au mieux les choix de forme des auteures et auteurs.

1. L'Étoile du Grand Nord

Lorsque le voyageur arrive à St-Émilien de par les collines qui encerclent la cité balnéaire, elle lui offre une vue imprenable sur trois kilomètres de plage de sable bruni par l'agression des eaux salées de l'estuaire et le flux et reflux incessant de ses marées. Les lieux n'ont rien de particulier en soi. Une baie comme il y en a beaucoup, esquisse d'un cercle sablonneux où vient mourir la mer poursuivie par des oiseaux venus du large à la rencontre du monde des hommes.

La première chose qu'il voit au loin est une large construction, comme la pâle silhouette drapée d'un revenant immobilisé par le sable fin, qu'une lignée de cabines blanches et bleues fraîchement repeintes sépare d'une plage qui chaque année accueille les baigneurs anxieux venus trouver de quoi soigner onze mois de dur labeur. L'Hôtel du Belvédère, blanc comme une mouette, est une sorte de manoir, sans en être vraiment un, dont la seule vue fascine. Occupant le centre de la bourgade comme une église, ce dernier est énorme et d'un âge vénérable, victorien de style et torsadé d'une centaine de fenêtres.

Chaque soir, le soleil se couche presque invariablement derrière trois îles inhabitées passant alors du vert vif au noir d'encre, alors que des cormorans agités saluent la fuite du jour par un hymne collectif sonore et désaccordé. C'est à ce moment que le ciel et les eaux basculent sur eux-mêmes : le haut devient noir et le bas laisse deviner sporadiquement sa présence, outre par son rugissement, par des reflets furtifs provoqués par le contact de l'eau avec les rayons de la Lune qui monte de l'est, amorçant ainsi sa progression oblique de part en part de la calanque jusqu'au lever du jour.

La position géographique de la station balnéaire pourrait laisser croire qu'elle est baignée par une eau froide, même en belle saison. Au contraire des apparences, dès mai, un courant d'eau chaude tiédit l'estuaire et la baie bénéficie, en plus de l'incursion d'une faune marine en provenance des côtes océaniques, d'un adoucissement appréciable. Dans la mouvance des saisons, les pêcheurs locaux demeurent un élément permanent des lieux. Tous les matins, la horde désamarré les bateaux pour prendre d'assaut les vagues en quête du large au loin, de l'autre côté de l'anse, où l'air plus frais enivre les chasseurs marins. Pour se faire, ils doivent contourner la carcasse à demi-coulée d'un imposant rafirot échoué au printemps 63, juste avant que les vacanciers n'envahissent la plage de St-Émilien.

L'Étoile du Grand Nord, un bateau de croisière piloté par un capitaine inexpérimenté, s'était imprudemment hasardé dans la voile opaque d'une nuit de brume et, s'étant dirigé malencontreusement dans la baie au lieu de poursuivre son chemin dans l'estuaire, la coque s'enfonça dans les fonds vaseux de l'anse avant de tranquillement s'affaisser sur le côté, comme une baleine venue s'échouer pour rendre son dernier souffle.

Maintenant, le bateau demeure immobile, dans l'espace et le temps, au milieu de la baie, monstre rouillé travaillé depuis des décennies par les marées d'eau salée l'éventrant un peu plus chaque jour, effondré sur son flanc et survolé par une tribu d'oiseaux marins tournoyant autour dans un vol désorganisé. Leurs cris conjugués s'engouffrant dans l'épave par le pont éventré par les neiges successives de plusieurs hivers rigoureux se répercutent sur la plage, l'hôtel et les collines environnantes comme la rumeur mourante du temps qui passe irréversiblement.

*Erick Robert, Intégration socioprofessionnelle
Centre de formation des Maskoutains (Saint-Hyacinthe), CS de Saint-Hyacinthe
Enseignante : Jessika Dubuc, Syndicat de l'enseignement Val-Maska*

2. TDA... Que cachent ces 3 lettres ?

À toi mon fils

Je voulais écrire un texte sur le TDA et faire rimer ce mot,

Mais une phrase résonnait en moi :

« Concentre-toi ! »

Elle est d'ailleurs souvent la copine d'une autre phrase assassine :

« Calme-toi ! »

Est-ce que tu les as entendues celles-là ?

Oui, toi, mon petit roi de six ans.

Car souvent, petit, nous ne te comprenions pas.

Ta différence, ton insouciance,

Ton impatience, tes méfiances,

Voire parfois même ton insolence,

Ont souvent eu raison de notre patience.

Alors, nous avons cherché, ton papa et moi,

À mettre des mots sur tout cela,

Car il est difficile pour des parents

De ne pas comprendre leurs enfants.

Et, comme habituellement dans ces cas-là,

On ne voyait plus que ce qui n'allait pas.

Nous oubliions fréquemment de souligner

Tout ce pour quoi nous t'avions tendrement aimé :

Ta gentillesse et parfois même tes maladresses,

Ta douceur et ta fraîcheur, tes sourires,

Tes éclats de rire,

Ton humour et tous les gestes d'amour.

Je pourrais ne pas m'arrêter là

Et ajouter beaucoup d'et cetera,

Car finalement tout cela aussi rime avec TDA.

Depuis que ce mot est entré dans notre vie,

Nous n'avons pas supprimé tous les petits soucis,

Mais savoir le sens de ces trois lettres nous a permis d'être enfin
tous plus épanouis.

TDA

À quoi rime tout cela ? Ça, je ne le sais pas,

Mais aujourd'hui, ce que je sais, c'est qu'on arrive enfin à vivre en paix.

Nous ne cherchons plus à savoir pourquoi tout cela,

Mais à faire rimer le mot TDA

Avec confiance en soi.

Voici ce qu'on te souhaite, petit roi !

À toi maman !

« Concentre-toi ! »

Oui, j'ai entendu, mais je suis au désarroi,
Car c'est difficile pour moi.

« Calme-toi ! »

J'essaye, mais tout bouge en moi,
Je ne comprends pas

Pourquoi je suis comme ça.
J'ai peur, car je suis différent
Des autres enfants.

Mon impatience, mon insouciance,
Ma méfiance et mon insolence
Vous font perdre patience,
J'en ai conscience.

Je me demande si je suis le seul à voir
Et à comprendre mon côté noir.

Dans cette incompréhension,
Un trop-plein d'émotions
Qui me coupe du reste du monde.
Toutes mes colères sont des chimères,
Mais tant d'amour sommeille en moi.

Quoi qu'il en soit,
Ne t'inquiète pas.

Grâce à toi maman,
J'ai la force d'un roi,
Car ta confiance en moi
Restera à jamais en toi.

Ton Démon Adoré

*Sophie Bachand, présecondaire
Centre Sainte-Thérèse (Drummondville), CS des Chênes
Enseignante : Christiane Beaulieu, Syndicat de l'enseignement
de la région de Drummondville*

3. Merveille piégée

Emmanuelle regardait l'araignée tisser sa toile, se demandant comment d'aussi minces fils parvenaient à soutenir le corps du monstre miniature. Les filaments étaient si délicats qu'ils en étaient presque invisibles. La jeune fille regardait le travail minutieux de l'arachnide noir, ses grands yeux bleus scrutant chaque détail. Elle parcourait du regard les innombrables perles de rosée qui alourdissaient la toile, mais la faisaient également briller d'un éclat doré, presque irréel, sous les rayons du soleil du petit matin. Une goutte d'eau translucide roula doucement sur une feuille d'un vert émeraude se situant juste au-dessus de l'araignée. Le cristal liquide s'arrêta un moment au bout de la feuille dentelée, comme suspendue dans le temps, avant de s'écraser sur la petite travailleuse à huit pattes. Celle-ci se secoua brièvement pour se sécher, découvrant ainsi son ventre sur lequel figurait un sablier rouge. Emmanuelle regardait la scène, intriguée, alors que l'araignée reprenait son travail minutieux. La toile ressemblait à la plus belle œuvre du meilleur des orfèvres ; des fils d'or et d'argent scintillants tissés entre deux branches et formant un entrelac délicat surmonté par les diamants les plus purs.

La jeune fille sentit quelque chose de doux lui chatouiller la joue. Elle détourna les yeux quelques instants pour apercevoir un monarque volant joyeusement. Elle secoua légèrement la tête, faisant virevolter ses longues boucles brunes au passage. Le papillon orange, noir et blanc battait énergiquement des ailes autour de la tête d'Emmanuelle, qui le suivait des yeux tout en éclatant de son petit rire enfantin. Le monarque vola encore quelques instants avant d'aller se prendre dans la toile. Il commença à se débattre, mais les filaments collants le gardèrent fermement prisonnier, s'enroulant un peu plus à chaque coup d'aile. Cependant, sa frénésie secoua les fils et l'onde informa l'araignée, qui accourut à une vitesse étonnante. Emmanuelle pouvait sentir la panique du papillon alors qu'il se démenait pour échapper au monstre qui, malgré sa petitesse comparativement à l'insecte, le maîtrisa rapidement. La jeune fille observait la scène sans bouger, curieuse, alors que l'arachnide entreprenait d'enrouler le monarque dans un cocon de toile blanche. Elle était fascinée tandis qu'elle regardait l'araignée manipuler avec soin et précision le matériau collant et étonnamment résistant. Comment un tel monstre pouvait-il créer de telles merveilles ? L'araignée emporta sa proie vers le centre de son piège, là où tous les fils convergeaient, et ainsi fut renversé le roi. L'arachnide retourna alors à son ouvrage, ajoutant les dernières touches à son œuvre.

Se demandant ce qui allait se produire, Emmanuelle toucha du bout du doigt l'un des fils. Celui-ci resta agrippé à son doigt et, sans le vouloir, la jeune fille endommagea ce qui avait pris tant d'efforts à réaliser. Sans attendre, l'araignée

se précipita vers la zone qu'Emmanuelle avait accidentellement brisée et commença à réparer la dentelle déchirée. La jeune fille était complètement obnubilée par tous les efforts que l'araignée mettait dans son travail. Elle vérifiait chaque détail pour s'assurer que son piège était parfait, exempt de tout défaut. La jeune fille approcha de nouveau sa main, lentement. Elle touchait presque l'araignée lorsque celle-ci se retourna brusquement et mordit le doigt d'Emmanuelle. Celle-ci retira vivement son doigt endolori, des larmes menaçant de couler. Elle se sentait trahie, elle qui avait observé la petite araignée, qui pensait partager un lien avec elle. Quelle sotte elle était ! Un monstre reste un...

Laure Verville, 2^e cycle

*Centre Saint-Michel (Sherbrooke), CS de la Région-de-Sherbrooke
Enseignante : Sylvie Rouillard, Syndicat de l'enseignement de l'Estrie*

4. Je sais

Dans cette lumière sanglante, je ne vois que mieux cet aspect sombre de ta nature que tu as cherché à cacher aux yeux de tous. Je vois ce que mon cher ami ne verra pas ou n'imaginera pas, car tu feras ce que toute femme possessive fera. Tu lui diras que tu feras tout pour ses beaux yeux. Tu lui diras que tu veux une vie avec lui, mais je sais. Je sais que tu ne pourras te résoudre à son bonheur. Je sais que tu feras tout pour l'isoler de tous pour qu'il ne voie que toi. Tu diras que les amis ne servent à rien, car tu les verras comme des pions, mais moi je vais savoir. Comme je sais présentement.

En te regardant dans cette lumière écarlate, je vois ta vraie nature : celle d'une noble mante religieuse moins la finesse et le sang-froid de cette dame mortelle. Moi, le corbeau, te vois comme tu es, car à mes yeux, les reliefs de ton visage désagréable sont bien visibles. Bien que je sois le corbeau accompagnateur de la mort en personne, je sais que tu retiens mon cher ami entre ces mandibules monstrueuses que tu oses nommer amour. Il ne pourra être libre que lorsque tu périras. Je sais que tu périras, ne t'inquiète pas. Je te veillerai quand cette vie te sera reprise.

Seule moi sais ce que ce monstre, qui se nomme égoïsme, te fera faire. Seule moi sais ce que cette colère, provoquée par un sourire échangé entre celui que tu jures aimer et un corbeau, te fera faire. Je sais que tu nourriras cette chose sombre et psychotique qui habite ton âme. Tu élimineras ce qui se mettra, selon toi, entre toi et cet ami que j'ai aimé de l'amour vache que seuls

les amis les plus proches ont. Ce qui est un amour en amitié, tu l'interpréteras comme une ombre à ce que tu nommes l'amour passionné pour cet homme si gentil et compréhensif qu'est mon ami. Tu commettras l'irréparable quelques années plus tard, mais je saurai. Je saurai que la grande Reine Fatale te reprendra pour t'emmener danser ton ultime souffle.

Juste avant que tu la vois, tu me verras, moi le corbeau, qui te dévisagera sans expression, comme je le fais aujourd'hui. Ce jour-là, tu sauras toi aussi et tu comprendras que toute ta vie n'a été qu'une suite d'événements que tu auras toi-même corrompus. Le plus parfait des bonheurs deviendra cendre entre tes mains. Toi, la cousine des mantes religieuses, qui manqueras de tous les talents que tes cousines si éloignées ont. Toi, femme impatiente qui ne créera que son malheur et celui de cet homme innocent qui commit le crime d'aimer une femme qui a pour cousines les mantes religieuses.

Je sais, je saurai et j'ai su.

J'ai su tout cela en te voyant dans cette robe blanche, remontant l'allée. J'ai su en voyant cette robe blanche, gage d'une pureté que tu n'as plus depuis longtemps, se peindre en écarlate. Cet éclat grenat que cet astre couchant jette sur ces gens. Cette majestueuse lumière sanglante qui a mis à la vue de tous cette affreuse nature qu'est la tienne. Dans cette vision, j'en suis venue à me dire que le démon pourrait t'avoir chuchoté des paroles que seule toi peux entendre. Mais, je savais que ce serait mentir. Jamais nul démon ne fait ces choses. Je savais que seule ta détestable nature était à blâmer. Elle le sera toujours.

C'est sur ces pensées que moi, le corbeau vêtu de cette robe noire semblable à des plumes, me tenais au côté de cet ami qui serait ta victime et lui souhaitait ce qu'il voulait entendre.

« Sois heureux mon cher ami », murmurais-je à l'instant où tu relevais le voile de tes yeux qui brillent d'orgueil.

J'ai su que le destin, que j'entrevois quelques instants plus tôt, s'était scellé dans l'instant qui a suivi les paroles du pasteur.

*Marylou Beauséjour, 1^{er} cycle
Centre l'Envol (Joliette), CS des Samares
Enseignante : Evelyne Claessens, Syndicat de l'enseignement du Lanaudière*

5. La dame aux petits pains

Tous les matins, M. Poitras se pose la même question : « Pourquoi cette dame, qui ne parle jamais, achète autant de petits pains tous les jours ? »

Comme à son habitude, la dame entre dans le commerce et empoigne tous les petits pains disponibles sur la tablette. Vêtue de son long manteau cramoisi et coiffée de son chapeau à plumes brun sépia, elle ressemble à s'y méprendre à une vieille chouette.

- Bonjour, chère dame !
- ...
- C'est tout pour aujourd'hui ?
- ...
- Ça fera 46,23 \$.
- ...

La dame lui remet 50 \$.

- Je vous dois 3,77 \$.
- ...
- Bonne journée, chère dame.

Puis la dame ressort du commerce.

Le soir venu, M. Poitras ne peut s'empêcher de discuter avec sa femme de cette mystérieuse dame.

- Tu sais, Judith, si elle continue à prendre tous les petits pains, je vais finir par la suivre.
- Oh que non !
- Oh que oui !
- Ta curiosité n'a jamais été payante, tu as la mémoire courte.
- Pas du tout, mais ça me turlupine trop.
- Fais comme tu l'entends.
- Ne t'inquiète pas, je serai prudent.

Une semaine passe...

La tentation atteint son apogée.

- Bon, c’est aujourd’hui le jour J.
- On change de voiture ?
- Pas vraiment.
- C’est quoi alors ?
- Je vais suivre ma mystérieuse dame.
- Pfff ! Si la police m’appelle, je ne te connais pas.
- Je t’aime pareil.

Arrivé au commerce, M. Poitras attend la dame avec impatience.

- Benoît, je le répète une dernière fois. Tu sers la dame et aussitôt partie, je pars à sa suite.
- Et moi, je m’occupe du commerce.
- Parfait.

9 heures. La dame entre dans le commerce, fait sa transaction et repart comme elle est entrée sauf que, maintenant, elle n’est plus seule à marcher dans la même direction. Après 15 minutes, la dame tourne enfin dans une allée. Elle entre dans la maison puis disparaît. M. Poitras profite de l’occasion pour aller récupérer son véhicule. 20 minutes plus tard, il est de retour devant la maison. La journée entière passe.

À 22 heures, la dame sort et porte deux sacs jusqu’au garage adjacent à la maison. Après 5 minutes, une voiture sort du garage. M. Poitras commence à la suivre. Au bout d’une heure, le véhicule de la dame s’arrête enfin.

« Mais quel endroit ! », se dit M. Poitras.

La dame sort du véhicule avec les sacs. Elle les déplace sur le coffre arrière et vide leur contenu. Des sandwiches et du jus. Comme elle finit les préparatifs, elle met la main dans sa poche et ressort une clochette argentée. Aussitôt, des gens sortent de la ruelle. Ce sont des individus sans domicile fixe. Des vêtements en loques, des souliers troués et l’air malheureux. Ils s’approchent tous de la dame et, là, un sourire apparaît sur leur visage. La dame partage les sandwiches et le jus. Comme des enfants, ils la remercient, le cœur rempli de reconnaissance.

M. Poitras repart rempli de tristesse.

Le lendemain matin n'est plus un matin comme les autres.
9 heures. La dame entre dans le commerce.

- Bonjour, chère dame.
- ...

La dame prend tous les pains et se pointe à la caisse.

- C'est gratuit, ma chère dame.

La dame le regarde, interloquée.

– J'ai vu ce que vous faites avec ces pains. Je n'aurais pas dû et je m'en excuse. Mais dorénavant, les pains seront gratuits pour vous.

Un autre jour passe...

Quand la dame entre dans le commerce, elle tient une enveloppe dans la main.

- Bonjour, chère dame, vos sacs sont prêts.

La dame lui remet l'enveloppe, sourit, prend les sacs et repart.

Aussitôt Béatrice partie, M. Poitras s'empresse de lire la lettre.

Bonjour mon bon monsieur,

Vous m'avez beaucoup émue hier. Je sais qu'il existe encore des gens bien et je suis heureuse de vous compter parmi eux. Vous savez, je n'ai pas eu une vie facile. J'ai perdu mon mari à la guerre et mes enfants, dans un incendie. J'ai traversé ces épreuves une par une dans la souffrance et, par la suite, j'ai trouvé une raison de vivre. Ces gens démunis sont maintenant ma famille. Un sourire, et ma journée est bien remplie. Sur ces mots, je veux vous remercier de vous joindre à moi pour faire un monde meilleur. Vous êtes charitable, que Dieu veille sur vous.

*Cordialement,
Béatrice*

Les mois passent...

La dame ramasse ses petits pains tous les matins, jusqu'au jour où elle ne vient plus.

M. Poitras se doute que quelque chose ne va pas. Béatrice ne se montre pas le bout du nez. Inquiet, il décide d'aller voir à sa maison pour s'assurer que tout va bien.

Arrivant devant sa maison, il y a une ambulance et une civière recouverte d'un drap blanc.

– Est-ce la dame de cette maison?
– J'ai le regret de vous annoncer son décès. Mes plus sincères condoléances.

M. Poitras, sous le choc, retourne à son commerce, le cœur gros.

Après une semaine, un monsieur se pointe au commerce.

– Bonjour, M. Joncas, notaire. J'aimerais m'entretenir avec M. Poitras.
– C'est moi, à quel sujet?
– Ma cliente, feu Béatrice Larose, m'a mandaté pour faire la lecture de son testament.
– Passez dans mon bureau.
– Comme vous savez, ma cliente est décédée.
– Oui, malheureusement.
– Mme Larose vous lègue tous ses avoirs : maison, meubles, voiture ainsi que ses économies qui s'élèvent à 1 359 880,57 \$.
– Pardon?
– Il n'y a qu'une seule condition à respecter.
– Je vous écoute.
– Vous devrez consacrer les 30 prochaines années de votre vie à prendre soin des gens dans le besoin.
– J'accepte avec un immense plaisir.
– Parfait, je remplis les documents nécessaires et je vous contacte bientôt.
– Merci beaucoup et bonne journée!
– Bonne journée, M. Poitras.

À partir de ce jour, la vie de M. Poitras a changé à tout jamais...

Chantal Levasseur, 2^e cycle
CFP Sorel-Tracy, CS de Sorel-Tracy
Enseignante : Sylvie Verrette, Syndicat de l'enseignement du Bas-Richelieu

6. Ma plus belle histoire

Mon studio se trouve dans le sous-sol d'un vieil édifice centenaire. Je suis peintre depuis quarante ans et j'aime ce médium plus que tout.

Art, s'il en est un, qui me permet d'exprimer mes émotions sur toile. J'ai toujours juré et pesté contre l'éclairage trop intimiste de cette cave. Pourtant, je suis installé ici depuis au moins dix ans et, si ce n'était des résultats extraordinaires de mes œuvres, il y a longtemps que je serais parti.

Peut-on imaginer qu'avec un éclairage si diffus, je suis en mesure de peindre des fresques absolument géniales. Avec les années, ma vue s'est beaucoup détériorée, mais j'ai peur de perdre cette magie si je quitte mon studio.

Luire d'un éclairage aux néons n'a pas fait, pas plus que l'éclairage avec des ampoules électriques. Si j'utilise autre chose que des chandelles, je tombe dans le noir pendant que je peins.

Uniquement des chandelles et rien d'autre, sinon je gâche ma toile et je dois recommencer ma peinture.

Si seulement je pouvais trouver comment garder cette inspiration tout en pouvant travailler dans un bon éclairage. J'ai souvent des maux de tête parce que je force mes yeux et, par moments, je déprime à cause de ce fait.

Bon an, mal an, je peins dans ma caverne et je ne sors pratiquement plus dehors. Je me fais livrer mon épicerie et les produits de mon art sans sortir de chez moi. Je suis comme envoûté par cet endroit. Pourtant, je ne demande qu'une chose.

Éclairage. J'ai songé à faire percer les murs afin d'y faire entrer la lumière du jour. J'ai contacté un entrepreneur et me suis fait dire que si je tentais la chose, toute la bâtisse pouvait me dégringoler dessus.

La seule chose à faire, c'est de continuer ainsi, du moins jusqu'à ce que je trouve une solution. Mes dernières œuvres s'en ressentent, je vois de la tristesse et du désarroi dans mes peintures.

Lumière, lumière, est-ce que tu ne pourrais pas venir éclairer ma vie? Comment pourrais-je faire pour que tu viennes reluire autour de moi?

Étant célibataire depuis toujours, j'ai peu de chance de trouver l'âme sœur en demeurant dans cette cave. J'ai à choisir entre mon art et l'amour.

Humble de ma personne, j'aimerais bien un jour ne plus être seul. Suis-je ensorcelé par mon art ou bien par cet endroit? Je me le demande souvent. Un jour, pour combler ma solitude, j'ai eu un chat, mais après deux jours, je l'ai retrouvé mort dans un coin. Une des vieilles briques du mur s'est détachée et lui a écrasé la tête.

Il y a comme une sorte de magie qui me guide depuis que je peins ici mais, en revanche, c'est comme si je devais endurer ma solitude pour garder mon inspiration.

Se peut-il que je sois condamné à cette vie d'ermite afin d'avoir du succès? Le manuscrit que j'ai découvert dans le mur sud de la cave ne contenait que quelques mots, mais je l'ai égaré.

Trouvez ces mots et peut-être pourrez-vous m'aider à me sortir de ce labyrinthe du mal.

Odieusement, mon inspiration cesse dès que je sors d'ici. Dois-je mettre un terme à ma carrière de peintre? Se peut-il que je doive faire ce choix?

Inspiré par ma peinture, j'ai de l'argent à ne plus savoir qu'en faire. Je n'en profite pas vraiment.

Redevenant un simple personnage du peuple, aurais-je des regrets, si je quitte ce studio?

Érudit grâce à lui, si je m'en éloigne trop longtemps, j'ai peur de ne plus être en mesure de peindre ainsi.

Aidez-moi! Je ne sais pas quoi faire.

Cet écrit était-il de l'inspiration ou de la folie?

*Serge Archambault, 2^e cycle
Établissement de La Macaza (La Macaza), CS Pierre-Neveu
Enseignante: Nicole Rouleau, Syndicat du personnel
de l'enseignement des Hautes-Rivières*

7. L'étrange route des amoureux

On associe souvent le rouge à l'amour. Tellement qu'on en oublie son association à la rage, au sang, à la haine ainsi qu'à la violence. Rouge synonyme de passion. Comme on dit, la ligne est mince entre l'amour et la haine. On s'amourache toujours des personnes qu'il ne faut pas, celles qui nous font sentir si bien, mais si mal à la fois.

Je t'écris à toi, mon amour perdu, toi qui as fait autant couler mes larmes que mon sang. À toi qui m'as fait vibrer, trembler, aimer. Le rouge est aussi associé à la lave, aux volcans, comme ceux qui explosent dans ton ventre quand tu aimes réellement pour la première fois. Que pour la première fois, tu t'abandonnes entièrement à quelqu'un.

Ensemble, nous avons marché sur l'étrange route des amoureux. On s'est aimés comme on s'est détestés. Seulement deux personnes qui s'aiment vraiment savent à quel point l'amour est fragile et à quel point il est si difficile d'en prendre soin. Il est facile de mal aimer, de mal interpréter et de mal réagir.

Ta présence m'a fait sentir si vivante qu'en ton absence, je me sens morte. Comme Pierre Lapointe le dit si bien : « Si les amoureux se séparent et ne se retrouvent pas, je préfère tuer l'amour maintenant sinon c'est lui qui me tuera. »

À toi mon amour perdu, je te fais une promesse, celle de toujours t'aimer. Même si nos chemins se sont séparés, ils finiront inévitablement par se recroiser puisque nous sommes, sans exagérer, des âmes sœurs. Je te transmets donc tout le rouge de mon amour.

On associe souvent le noir à la nuit, aux ténèbres, à l'excès. La nuit, là où tout est permis, là où tous nos masques tombent. Là où l'être humain est le plus à l'aise de mettre son âme comme son corps à nu. La noirceur est un péché en soi. Comme cette nuit où nos souffles ainsi que nos bouches s'entre-mêlaient, où nos corps se sont fait la promesse d'être pour toujours soudés l'un à l'autre.

Je t'écris à toi, mon amour perdu, noir d'âme. Que tes péchés soient les miens. Qu'on s'en repente ensemble puisque la morbidity de notre amour si mal exprimé est sans fin.

Ensemble, nous avons marché sur l'étrange route des amoureux. On s'est épaulés comme on s'est délaissés. Main dans la main, notre ascension n'avait aucune limite. Dommage que ce fut un amour de trahison.

Même si notre relation était tout droit sortie du pandémonium, la noirceur de tes yeux me manque. Ta peau, ta chair ainsi que ta vigueur ne faisaient qu'attiser notre flamme tout droit sortie des enfers. Notre amour durera jusqu'au tout dernier jour.

À toi, mon amour perdu, je t'écris ceci en espérant qu'un jour tu me pardonneras d'avoir arrêté de croire en nous et d'être si lâchement partie. Sache que je regrette chacune de tes larmes. Reviens-moi et je t'aimerai jusqu'à la fin des temps comme nous nous l'étions promis.

À jamais à toi, à jamais à moi, à jamais à nous.

Joanie Chouinard, 2^e cycle

CEA de Matane (Matane), CS des Monts-et-Marées

Enseignante : Suzie Lebel, Syndicat de l'enseignement de la région de la Mitis

8. Ma plus belle histoire

(pour Maman)

C'était l'hiver. Un hiver si froid comme il n'en existait qu'à l'est de l'Oural. Le petit Sasha s'avavançait péniblement dans la poudrerie. Un vent glacial venait lui scier le visage de sorte qu'il peinait à voir devant lui. Au loin, une lueur qui devait être celle de la chaumière de grand-père. Oh, comme il avait hâte de le retrouver ! Cette pensée, qui normalement lui aurait réchauffé le cœur, lui fit monter les larmes aux yeux et une boule dans la gorge. Il y avait quelques heures à peine, des miliciens avaient défoncé la porte de la petite cabane où Sasha habitait avec sa mère Natalia et sa petite sœur, Olga. Un homme en imperméable beige, revêtant une paire de bottes bien lustrées dans lesquelles le soleil semblait prendre plaisir à s'y réfléchir, accompagné de soldats ornés de brassards étoilés avaient fait monter Natalia et Olga à l'arrière d'un camion militaire sans aucun ménagement. Sasha tâchait de réprimer ce

vif souvenir : l'un d'eux avait asséné un violent coup de crosse à la tête de la petite qui s'était effondrée. En revenant de la forêt où il vérifiait des pièges, il avait tout vu. Il avait failli s'élançer à leur secours avec tout son courage de petit garçon, mais il avait croisé le regard de sa mère, et il était presque certain que celle-ci lui avait silencieusement ordonné de rester bien en place. Puis, un dernier milicien, gros barbu qui gesticulait dans tous les sens, sortit quelque chose de ses poches. Très vite, de belles flammes vinrent lécher les murs de leur misérable logis. À présent, figé par la stupeur, il contemplait ce qui restait de leur pauvre demeure. Finalement, un craquement de branche sèche le sortit de son état de torpeur. Du coin de l'œil, il aperçut un renard. Celui-ci le fixa étrangement, puis poursuivit son chemin. Sasha s'approcha des décombres encore fumants. Le soleil commençait à se coucher. Inutile de rester dans les parages. Il fallait prévenir grand-père. Son pied heurta quelque chose. En dessous d'une poutre presque entièrement calcinée, un pot de marmelade avait miraculeusement survécu à la barbarie. Il le ramassa machinalement et, ravalant de larmes amères, il se mit en route.

La veille, il avait eu 10 ans. Ils étaient pauvres mais, chaque soir, son grand-père lui apprenait à lire et écrire sous le faible éclairage d'une lampe à l'huile. L'électricité promise par les dirigeants n'avait jamais atteint leur région reculée. Il lui parlait aussi de ses voyages autour du monde, des fêtes somptueuses qui se donnaient à St-Petersbourg à une autre époque. Comme cadeau, il avait reçu un magnifique recueil de contes. Grand-père avait jadis travaillé comme valet pour la tsarine. Lorsque la révolution débuta, il fut contraint de fuir. Ce soir d'anniversaire, maman avait préparé ses fameuses galettes de sarrasin. Elle avait dû garder ses coupons de rationnement pour la farine et le sucre près de trois mois pour leur offrir pareil festin.

La nuit était maintenant tombée. Entre deux rafales de vent, il ne voyait à présent qu'une distante lueur vacillante. Il se mit à penser à son père, Joseph, qui avait perdu son emploi à la mine la veille de Noël. Ce matin-là, un type en redingote s'était pointé, attaché-case en main. Tous les autres se mirent à regarder nerveusement l'horloge murale. Un type comme ça, c'était mauvais signe, un gros bonnet de Moscou c'était sûr. Onze minutes plus tard, le directeur, blême, gouttes de sueur perlant sur le front, annonçait la fermeture de la mine.

Depuis, le père de Sasha passait ses journées à la halte ferroviaire, fumant cigarette après cigarette, buvant de la vodka bon marché avec les pochards du coin. D'un père et mari aimant et fier de sa personne, il était devenu un

ivrogne délabré et irritable. Et s'il n'était pas tendre avec Natalia, Sasha avait cessé d'exister à ses yeux. Étrangement, seule la petite Olga arrivait à le calmer, sans doute avait-il trop honte de battre sa femme devant une si petite enfant. Un jour, Natalia avait oublié d'aller chercher ses cigarettes au kiosque et Sasha avait retrouvé sa mère le visage tuméfié. Elle avait essayé de convaincre Sasha qu'elle avait trébuché avec le panier à linge, mais il n'était pas dupe. Depuis, il se mit à prier chaque soir pour que sa mère et sa sœur soient délivrées du monstre que Joseph était devenu. Joseph avait ainsi fini ses jours sur la voie ferrée, écrasé par un train de marchandises, hurlant des slogans antigouvernementaux dans une crise de *delirium tremens*.

En revanche, le grand-père de Sasha était un homme bon. À la mort de Joseph, il les avait pris dans ses bras et Sasha se souvenait très bien de ce qu'il lui avait glissé à l'oreille : « Tu pourras toujours compter sur moi mon petit homme. » Animé par cette parole, Sasha continuait à avancer dans la neige. Il se rendait néanmoins compte que la distance le séparant de la maison de son grand-père semblait s'allonger et la lueur avait maintenant complètement disparu. La nuit était d'encre et le vent s'était encore décuplé, lui transperçant les os. Il tâchait de se réchauffer le cœur avec de bons souvenirs. Grand-père et lui allaient à la cueillette de champignons sauvages ; Natalia était ravie lorsqu'ils revenaient, deux paniers remplis. Elle allumait le poêle à bois et l'air s'emplissait rapidement d'un délicieux arôme. Après cela, ils prenaient le thé et grand-père les émerveillait toute la soirée de tous ces récits qu'il savait si bien conter de sa voix passionnée.

Perdu dans ses souvenirs, il trébuchait. Il voulut émettre un cri, mais le vent étouffa le moindre son qui put sortir de sa bouche. Il était à bout de forces. Le vent se mit à souffler de plus belle et il ne savait pas si c'était le fruit de son imagination, mais il crut aussi entendre le hurlement des loups. Il s'assit au pied d'un sapin. Un voile vint bientôt envelopper ses yeux exténués. Il s'endormit et se mit à rêver à grand-père. Celui-ci semblait lui indiquer un chemin de son index. Il souriait et paraissait étonnamment jeune. Bientôt, Sasha vit maman et Olga. Elles avaient l'air heureuses et lui faisaient signe de les rejoindre. Sasha était transporté de joie, bien qu'il ne comprenait pas très bien comment il avait fait pour retrouver son chemin. Il remerciait le Bon Dieu de l'avoir ramené auprès des siens, car pour ce petit, son plus grand bonheur c'était d'être de nouveau avec ceux qu'il aimait le plus au monde.

Une semaine plus tard, des braconniers retrouvèrent un petit corps congelé gisant au pied d'un arbre. Étonnamment, ses lèvres formaient l'esquisse d'un sourire. L'un d'eux s'empara de sa chapka et, après avoir fouillé son pauvre petit manteau rapiécé, il trouva un pot de marmelade intact qu'il empocha en se pourléchant les babines. Ils décidèrent de rapporter sa mort au poste de milice local.

*Piotr Filip Chrzanowski, Préparation aux études postsecondaires
Centre de détention New-Carlisle (New-Carlisle), CS René-Lévesque
Enseignante : Carole Nadeau, Syndicat des travailleurs
de l'éducation de l'Est du Québec*

9. Lettre à mon meilleur ami

Laval, 18 décembre 2009

Cher Alex,

Je t'écris cette lettre dans le but d'obtenir certaines réponses auxquelles je n'ai pas accès et aussi pour te dire ce que je garde sur le cœur depuis ce fameux jour où tu t'es enlevé la vie.

Quand tu m'as trouvé, j'étais jeune et dans la rue. Ensuite, tu as décidé de m'aider, non pas parce que je faisais pitié, mais bien parce que tu ressentais le devoir de le faire. Tu sais, la journée où tu es parti, j'ai sombré dans la dépression. Puis, on m'a obligé à voir un psychologue et un psychiatre, car ils disaient tous que j'avais un problème et à cause de cela, je suis devenu hyper violent. J'ai alors consommé toutes sortes de drogues chimiques et de l'alcool en quantité industrielle en me disant que ce n'était qu'un rêve et que tu allais revenir. J'ai dormi au-dessus de ton cercueil un bon nombre de semaines, car pour moi tu allais revenir. Mais après quelques mois, j'ai finalement compris que tu n'étais plus là et que tu ne reviendrais jamais. Ton père m'a même accusé d'être le seul responsable de ton suicide. Il m'a même dit que j'étais un minable, que s'il avait l'opportunité de m'aider, il me laisserait crever. J'ai toujours pensé que ses mots étaient vrais, que j'étais ton seul meurtrier, car je ne pouvais t'aider.

Alex, j'ai tellement de questions sans réponses ! Pourquoi as-tu choisi de t'enlever la vie ? C'est toi-même qui m'as dit un jour : « Quand tu as quelqu'un avec qui partager ta souffrance, elle devient moins dure à supporter. » Alors, pourquoi m'as-tu laissé ce fardeau ? Pourquoi m'avoir abandonné encore une fois, comme l'ont fait toutes les autres personnes avant toi ? Toutes ces questions sans réponses, c'est dur.

Je me sens comme la personne la plus seule au monde. Pourtant, c'est toi qui m'as appris à aimer la vie peu importe les obstacles et aussi à aider mon prochain. Tu m'as appris à me défendre dans ce milieu violent, appris à me faire respecter ainsi qu'à aimer et aider mon prochain. Sans toi, je serais sans doute à ta place.

Chaque année, au jour anniversaire de ton décès, je repense à toi et je te souhaite bonne fête. Je repense à tout ce que tu as fait pour moi. Même si je suis bien entouré, je me sens parfois très seul. Alors, je me rappelle tes conseils et je souris, même quand cela ne va pas. De même pour ma « deuxième maman », Andreea, qui m'a beaucoup aidé par ses conseils après ton départ et que sans elle je ne serais plus de ce monde. Cette demoiselle si intelligente et patiente m'a fait prendre conscience d'un tas de choses dans la vie et jamais je ne la remercierai assez. Ses conseils ressemblaient beaucoup à ceux que tu me donnais.

Grâce à Andreea, j'ai pu me reprendre en main et développer une meilleure estime de moi. Je profite de la sagesse que j'ai acquise auprès de toi et d'Andreea en faisant comme vous, c'est-à-dire en aidant les autres comme vous l'avez si bien fait avec moi. À ce moment-là, j'ai l'impression que vous vous tenez à côté de moi. Parfois, Alex, je ressens ta présence, alors je me sens moins seul.

De ton meilleur ami,

DD

*André Ferron, 2^e cycle
Centre La Relance (Saint-Jean-sur-Richelieu), CS des Hautes-Rivières
Enseignante : Madeleine Billette, Syndicat de l'enseignement du Haut-Richelieu*

10. La maladie

Il est difficile de perdre une personne que l'on connaît, mais il est encore plus difficile de perdre une mère, cette femme qui t'a bercé pendant de longues années, qui t'a consolé, une mère qui était présente quand tu avais peur la nuit, celle qui te rassurait quand tu étais stressée à l'arrivée d'un examen ou celle qui t'a aidé lors de ta première grossesse. Cette mère qui te servait d'amie quand tu avais besoin de te confier, qui était toujours là pour t'écouter quand tu avais besoin de verser toutes les larmes de ton corps. Ce poème est inspiré d'une femme qui m'a confié la douleur de la perte de sa mère: celle-ci fut emportée par le cancer laissant derrière elle une famille en peine. C'est une histoire qui m'a personnellement beaucoup touchée!

La maladie

Vivre pour mourir
Voilà un terme à définir
Nous vivons soumis
À une vie qui est indéfinie

La mort est proche
De notre corps qui est si moche
La maladie, cette bactérie
Cette tumeur qui cause tant d'ennuis

Cette petite coupure
Qui détruit notre armure
Ce mal qui nous poursuit
Jusqu'à nous enlever la vie

Son corps en souffrance
Respire la décadence
Voilà la maladie
Son cœur qui est démuni

Ne laisse guère de place pour autrui
Son visage pâle et meurtri
Elle ne se regarde plus dans la glace
Et tous ses espoirs s'effacent

Son âme désespérée
Son système trafiqué
Par tous les médicaments qu'on lui a infiltrés
Pour elle, la terre s'est arrêtée

Elle se jure de rester forte
De rester avec l'image de la mort qui frappe à sa porte
Elle te demande de ne pas pleurer
Elle parle déjà au passé

Son esprit dormira en toi
Ne t'inquiète pas
Son corps épuisé
N'a qu'une seule envie, c'est de voyager

Son corps implore la mort
Elle croit qu'il est trop tard
Cette nuit, elle jettera les armes
Et tu fondras en larme

Car cette battante a quitté le port
Pour voyager vers l'étoile du Nord
Ne retiens plus ta douleur
Les larmes sont les mots du cœur

Il y a cette réalité que tu n'étais pas prête à recevoir
Qui rend toute tentative de bien-être illusoire
Tu n'as pas les mots pour exprimer la puissance de ta colère
Tu as pu voir dans ses yeux ce que signifiait le mot misère

Tu as tant pleuré et crié son nom
Pour que ta mère revienne à la maison
Ne t'en fais pas
Elle sera toujours près de toi

Elle s'est envolée pour le paradis
Parce que son corps ne supportait plus la maladie
Malgré tout ton chagrin
Relève-toi, elle te tiendra toujours la main pour te guider sur le droit chemin

*Eden Masson, 2^e cycle
Centre l'Impact (Rivière-Rouge), CS Pierre-Neveu
Enseignante : Stéphanie Thibault, Syndicat du personnel
de l'enseignement des Hautes-Rivières*

11. La lettre de la voisine

Par un beau matin où le soleil brillait de mille feux, je vois arriver le facteur que je connais depuis plusieurs années. Je m'empresse d'aller découvrir ce qu'il a déposé dans ma boîte. Je découvre une lettre décorée comme un champ de lavande. Elle ne m'était pas adressée à moi, mais je l'ai ouverte par erreur. Me rendant compte qu'elle ne m'appartenait pas, je l'ai lue quand même, car je suis la femme la plus curieuse du monde.

Bonjour mon amour, ma chérie, ma poupée d'amour,

J'ai hâte de te revoir après cette nuit passée ensemble. Il me tarde de te retrouver bientôt, de te serrer dans mes bras, de revoir ton doux visage. Je n'arrête pas de songer à tes beaux yeux bleus et à ton regard si doux.

Au revoir

Je t'embrasse très fort.

Gérard

Je suis stupéfaite de me rendre compte que cette fameuse lettre est adressée à ma voisine et qu'elle dévoile tout un secret que je ne connaissais pas. Je ne pensais pas cela d'elle ! Est-ce que je dois la jeter, la déchirer, la brûler ou aller lui porter ? Comment va réagir son mari ?

OK, je vais aller la lui porter, vu qu'elle reste dans la même rue que moi. Peut-être que j'en saurai plus, vu ma grande curiosité. Je vais lui faire une surprise en lui apportant du fudge et un café pour me faire pardonner d'avoir ouvert cette superlettre qui me brûlait les doigts.

J'arrive devant sa luxueuse demeure de pierres, comme un château de contes de fées.

– Bonjour chère voisine, quel bon vent t'amène ce matin ? me dit-elle avec son attitude joyeuse.

Je lui réponds :

– Je suis très mal à l'aise et très nerveuse, mais j'ai par erreur ouvert une de tes lettres.

Je lui remets la lettre déjà ouverte en m'excusant, avec une larme au coin de l'œil.

En voyant la lettre, ma voisine est très émue et très gênée, et voilà qu'elle commence à conter sa longue histoire.

– J'ai rencontré Gérard au restaurant. J'étais avec mes amies et j'ai remarqué cet homme au déjeuner. Il était beau comme un cœur et il m'a sauté dans l'œil. C'est là que j'ai eu le coup de foudre, vu que mon mari était souvent absent longtemps à cause de son travail à l'autre bout du monde. Après quelques rencontres, je suis devenue amoureuse à ne plus en voir clair et à en perdre la tête. Cela dure depuis quelque temps. Mais j'ai un autre secret à te dire: en plus d'être en amour, je suis enceinte. Je voudrais que tu gardes mon secret pour toi seule et que tu me jures que tu ne le diras jamais, jamais, jamais.

Quelque temps après, par une belle journée d'automne, je vois arriver Christian, le mari de ma voisine, après six mois d'absence. Que va-t-il se passer quand il va la voir avec son ventre rond? J' imagine qu'il va lui dire: « Tu as donc bien engraisé! »

Dès le lendemain matin, voyant que le mari est sorti, l'ayant vu partir en auto, j'en profite pour aller voir ma voisine et prendre de ses nouvelles. Elle est encore en vêtement de nuit, je prétends qu'ils n'ont pas dû dormir beaucoup.

– Bonjour, comment vas-tu? Comment ton mari a-t-il pris la nouvelle situation?

Elle me répond que la nuit a été très courte.

– Eh bien, il était surpris! Mais il est resté calme comme un ange et il a analysé la situation telle qu'elle se présentait. Après une discussion, il a accepté mon état et on est venus à une entente, vu qu'il est stérile. J'étais nerveuse et il a essayé de me rassurer malgré tout.

– Et ton amant? Où est-il?

Voilà qu'elle se met à pleurer comme une fontaine et me raconte le décès de son amant.

– C'était un homme très gentil, affectueux, compréhensif, la bonté du monde. Tu sais, Gérard travaillait à Hydro-Québec. Malheureusement, il a été électrocuté. J'ai eu beaucoup, beaucoup de peine.

Quelque temps plus tard, le bébé est né, un gros garçon très mignon. Le mari heureux quand même, l'a reconnu comme étant son propre fils. Il l'a éduqué et il l'a envoyé à l'université où il a fait son bac en administration. Christian et son fils ont toujours eu une bonne relation et ils ont fondé une entreprise ensemble.

*Histoire collective écrite par les élèves d'alphabétisation de Lac-Etchemin :
Romain Audet, Diane Bélanger, Gervaise Bouffard, Louisa Dion,
Thérèse Drouin, Suzanne Duquet, Jocelyne Faucher, Lisette Gilbert,
Ghislaine Lapointe, Louise Lapointe, Fernande Métivier,
Françoise Rodrigue, Florence Vachon, Grégoire Pouliot
CEA de Saint-Prospère (Saint-Prospère), CS de la Beauce-Etchemin
Enseignante : Sophie Perron, Syndicat de l'enseignement de la Chaudière*

12. La vie sans formes ni couleurs

J'ai commencé mon quart de travail ce midi. Voilà trois heures que je tourne en rond dans le supermarché. Je regarde dehors, je vois les belles feuilles vertes du printemps qui poussent enfin. Nuageux, mais frais. En même temps que je m'occupe de vider la machine à canettes et que je nettoie le tout, je peux admirer le magnifique paysage de ce beau mercredi après-midi.

Il règne une ambiance détendue, les clients réguliers font leurs allées et venues dans l'entrée du magasin. Tout à coup, je l'aperçois, elle, cette dame, manteau long noir, sa canne dans la main droite et son sac dans la gauche, les petites gouttes d'humidité qui tombent de son capuchon transparent. Probablement pour ne pas ruiner sa permanente blanche comme la neige qu'on a eue cet hiver. Comme d'habitude, elle se déplace très lentement en prenant soin d'insulter tout ce qui passe près d'elle. Elle se dirige vers les machines à canettes. Aujourd'hui doit probablement être une mauvaise journée, car elle n'y arrive pas. Elle pioche avec sa canne sur tout ce qui se trouve autour d'elle. Je me dirige donc vers elle, car elle commence à faire fuir les clients.

– Madame, je peux vous aider? Laissez-moi faire, je m'y connais bien avec ces trucs-là.

– Non, mêle-toi de ce qui te regarde. À mon âge, j’ai bien plus d’expérience qu’une petite fille qui sent encore le vernis de banc d’école! Si tout le monde pouvait bien arrêter de briser la machine, ça irait mieux!

Elle n’écoute pas, fait à sa tête. Malgré tout, je prends son sac et je l’aide à mettre les contenants vides dans le broyeur sans jamais qu’elle ne tourne le regard vers moi. Elle se laisse faire, ce qui est surprenant!

Quand finalement le sac est vide, je l’invite donc à s’asseoir sur le banc à côté de moi. Je ne veux pas la laisser partir dans un état pareil. Simplement le fait de s’arrêter un moment a semblé la calmer. Je vois du coin de l’œil qu’elle s’accroche très solidement, comme un enfant à sa mère, à l’accoudoir du banc en bois. Je me penche vers elle, une main sur son épaule. Elle me regarde enfin, les yeux gris comme le ciel d’aujourd’hui. J’y vois l’absence d’émotions dans le fond de sa pupille. Le reste de son visage ne montre qu’une infinie tristesse. Enfin, je comprends...

Comment peut-on être aimable quand on ne peut rien voir? Ce sentiment de compassion très fort me fige quelques secondes. La machine éjecte la monnaie qui lui était due. Elle me caresse la cuisse amicalement, puis se lève péniblement du banc, va chercher l’argent, continuant son chemin dans sa vie sans formes ni couleurs.

*Judy Guimond, 2^e cycle
Centre Monseigneur-Côté (Victoriaville), CS des Bois-Francis
Enseignante : Lucie Constant, Syndicat de l’enseignement des Bois-Francis*

30. Dans la brume

Aujourd'hui, je repense à toutes ces années
 Passées au primaire à jouer au ballon-chasseur.
 Les filles étaient toujours éliminées en premier,
 Car du ballon elles avaient souvent très peur.
 Ou bien elles se sauvaient en courant,
 Car avec elles, c'était la *tag* ketchup.
 Au ballon poire, c'était le *line up*,
 Pour essayer de déloger le grand gagnant.

Tous ces souvenirs
 Qu'on a perdus dans la brume
 Et qui ne font que flétrir
 Me rendent plein d'amertume.

Aujourd'hui, je repense à toutes ces années
 Passées avec des gens qui ne font que passer.
 Pour certains, on a déjà oublié leur existence;
 Pour d'autres, ils resteront dans nos vies avec insistance.
 Il y avait le meilleur ami avec qui on a encore contact.
 Il y avait le plus fort qui s'amusait à nous donner des claques.
 Il y avait le petit gros qui se faisait niaiser sur son embonpoint.
 Et aussi la petite *nerd* toujours seule dans son coin.

Tous ces amis
 Qu'on a perdus dans la brume
 Au cours de notre vie
 Me rendent plein d'amertume.

Aujourd'hui, je fouille au fond de ma mémoire,
 Sortant ces souvenirs qui s'enfoncent dans le noir.
 Malgré tout, j'appelle ça le bon vieux temps,
 Et ça évolue toujours avec nos sentiments.
 On passe nos dix-huit premières années à imiter les grands
 Et, une fois à vingt ans, on rêve du temps où l'on était enfant,
 Où l'on n'avait aucune responsabilité,
 Où la vie n'avait jamais été si compliquée.



Tous ces moments
Qui peu à peu s'embrument.
À bien y repenser, je me sens
Léger comme une plume.

Aujourd'hui, pour finir, voici mon plus beau souvenir :
Celui du temps qu'on a passé ensemble à s'unir
Sous le firmament à regarder les étoiles filantes.

Depuis la nouvelle d'un nouveau membre dans ton ventre,
Maintenant c'est à mon tour de donner une bonne éducation
À ce petit être qui va naître sous peu.
Mais il est déjà en train de quitter la maison
Avec sa blonde bedonnante et ils sont heureux.

Tous ces souvenirs
Qui sont devenus des rêves,
Qui ont réussi à s'épanouir,
M'ont payé ma trêve.

*Dominic Savoie, 1^{er} cycle
CFG Le Macadam (Amos), CS Harricana
Enseignant: Claude Chicoine, Syndicat de l'enseignement de l'Ungava
et de l'Abitibi-Témiscamingue*

14. Univers à part

Encore une fois je suis tombée
Tout le contraire d'un conte de fées
Avec ou sans les armes
Essayer d'apaiser le drame
Je me donne, mais rien n'y change
C'est rien ou une question de chance
Parfois le silence donne un grand coup
Qui nous force à tenir debout

Quand tu ne ressens que la peur
Tu voudrais t'envoler ailleurs
Quand tu ne vois qu'une lueur
Il s'avance et te brise le cœur
La vie se lit ainsi, jusqu'au dernier cri

Quelque part entre l'ombre et la lumière
Rien ne se perd, tout est à l'envers
Je crois que la raison pour laquelle on est né
Est une chance de prouver ce que nous avons toujours voulu apporter
À un monde qui n'a jamais été

Dans un monde réel, tu m'as confié que tous pouvaient être fidèles
Dans un monde attirant et plutôt grand, tu ne t'attends à rien
Tout va au lendemain
Si tu savais à quel point je me perds dans ton regard
Ton univers et le mien mis à part

À travers le brouillard, j'ai traversé l'impossible
Tout en essayant de rester insensible
Je t'ai mis en garde: « Ne pas me détruire, car je pourrais m'enfuir »
J'ai signé un nouveau départ, quelque chose m'a emporté
J'avais rendez-vous à la gare
Découvrir de nouveaux chemins à emprunter
Je suis en mesure d'apprendre, dans le désir de comprendre
Qu'à mes oreilles, plus rien ne sonne pareil

J'ai déjà fait tant de sacrifices pour si peu de justice
Au fond, le destin est pour ou contre nous
J'ai également trop donné pour ne rien recevoir en retour
Tu sais bien, le temps n'arrête pas, il ne revient pas

Tu ne peux pas t'imaginer comment je me sens
À quelle intensité ton monde semble différent
Nos meilleurs temps passent sans qu'on ne le veuille
Pendant ce temps j'écris mes pensées sur une feuille
Tu m'as dit qu'on allait se revoir
Et je meurs d'envie de te croire

Mais de jour en jour, mon état étant de plus en plus lourd
Comme à l'habitude, je plonge avec certitude
Or, tu m'ignores, tu te fous de mon sort
Tes vérités n'étaient que mensonges
Tout pour me transporter dans l'ombre
Non, je ne t'ai pas eu, personne n'y a cru, qui aurait voulu

J'ai plus conscience du mal que de l'absence
Mais je peux comprendre toutes tes ignorances
J'ai décidé de changer tout ce qui m'a malmené
D'effacer les empreintes du passé
Mes propres lois n'appartiennent qu'à moi
Avoir l'esprit tranquille n'est qu'un choix

J'ai appris qu'en essayant de rattraper sa chance
On fait peut-être un peu trop confiance
Maintenant je prends les devants
Même si on se sent impuissants

La vie est un long parcours dans lequel il faut toujours pousser plus fort pour s'en sortir...

*Jessyka Rouleau, 2^e cycle
Centre l'Escale (Thetford Mines), CS des Appalaches
Enseignante : Linda Roberge, Syndicat de l'enseignement de l'Amiante*

15. Vivre pour survivre

J'ai décidé de vous parler de ma vie, de vous montrer que malgré des parcours difficiles, des familles dysfonctionnelles, quand on a un but, une passion, un rêve, tout est possible. Le but de vous raconter ma vie n'est pas de jeter le blâme sur personne, ni d'attirer la pitié, mais bien d'expliquer mon parcours.

Avant ma naissance, mon père était dans l'armée haïtienne corrompue et, lors d'un débat politique, il a dû s'exiler au Canada pour éviter de se faire tuer par les civils de son pays.

À 8 ans, ma mère m'a envoyé chez mon père au Canada, car la vie en Haïti était dure. Cette séparation fut mon premier rejet. À mon arrivée, j'ai vécu tout un choc : voir mon père et ma tante pour la première fois. Je me suis approché pour lui tendre la main afin d'être rassuré, mais il était froid et distant. C'est donc sa sœur qui m'a pris la main et elle la tiendra souvent durant mon enfance. La violence psychologique et physique est arrivée rapidement. Quelques mois plus tard, je connaissais finalement mon père. Un homme narcissique, alcoolique, violent, dictateur et avare, qui ne subvenait pas à mes besoins primaires.

De 9 à 16 ans, j'ai vécu de la violence physique et psychologique, mais cette dernière a laissé d'énormes cicatrices qui me suivront toute ma vie.

À l'adolescence, je m'étais endurci, toutefois, les paroles s'enregistraient toujours inconsciemment.

La dernière fois qu'il m'a frappé, j'avais **16 ans**. Ce jour-là, je l'ai menacé avec un couteau en lui promettant que c'était la dernière fois qu'il levait la main sur moi. Il m'a alors mis à la porte et, à partir de ce jour-là, ma vie a dérapé. Libéré de l'emprise de mon père et vulnérable, je me suis ramassé dans une gang de rue qui est devenue ma nouvelle famille. Je me suis mis dans le trouble en étant prêt à tout pour éviter le rejet.

À 18 ans, j'étais devenu un adulte continuant sur le seul chemin que je connaissais, celui de la criminalité et de la délinquance. Rien ni personne n'avait de valeur pour moi. Je n'avais aucune estime de soi et encore moins pour les autres.

Lorsque j'ai eu **21 ans**, ma grand-mère maternelle est décédée, me laissant de l'argent en héritage. J'ai investi cette somme avec un copain dans un café Internet. Le commerce allait très bien, je vivais aisément, mais illégalement. Quelques années plus tard, j'ai rencontré la femme qui est devenue la mère de mon fils. À sa naissance, mon commerce n'allait pas bien.

Deux ans plus tard, je me suis fait arrêter, et la descente aux enfers a commencé. J'ai tout perdu derrière les barreaux : commerce, condo, conjointe, fils, dignité et joie de vivre.

Dix-huit mois plus tard, j'étais libéré sous certaines conditions que je n'ai pas tenues, car la drogue était de retour. De plus, mon besoin d'argent m'a poussé à faire des délits. Ces derniers m'ont remis directement en prison.

Maintenant, deux choix s'offraient à moi : la prison ou une thérapie de trois mois pour dépendance. Évidemment, j'ai choisi la thérapie.

J'ai beaucoup appris, mais à ma sortie, j'ai recommencé la même routine.

La drogue m'a aussi amené à faire des psychoses toxiques et finalement à me retrouver sur les rails d'un chemin de fer, vivant, mais très mal en point. Après trois jours à l'hôpital psychiatrique, je suis retourné en thérapie pendant six mois et, cette fois, l'expérience m'a permis de me connaître davantage.

Ensuite, j'ai assisté à des réunions AA, j'ai habité deux mois avec une femme qui avait les mêmes problèmes que moi et mes problèmes sont revenus. Je me suis retrouvé dans la rue de nouveau à dormir dans des centres d'entraide et à manger à la soupe populaire. J'ai même habité où il y avait de la vente de drogue. Alors, j'avais deux choix : continuer jusqu'à ma mort ou me reprendre en main.

J'ai donc choisi de vivre, **je me suis choisi**. Je suis retourné en thérapie.

Cette fois, les thérapeutes traitaient les dépendances à la drogue, mais m'aidaient aussi beaucoup à travailler sur les causes du grand vide que la drogue venait combler. Durant ce séjour, j'ai pris conscience que j'étais envahi de peurs, comme la peur de l'échec, d'aimer et d'être aimé, et de l'avenir. Toutes ces peurs venaient de mes relations affectives conflictuelles avec mon père, ma mère et mes anciennes copines.

À force de me faire répéter que j'étais un bon à rien, j'ai fini par y croire et par penser que le bonheur n'était pas pour moi.

Mon intervenant m'a guidé vers un centre de réinsertion sociale, en attendant de me trouver un appartement et un projet d'avenir.

Trois mois plus tard, j'ai trouvé un appartement et j'ai fait un retour aux études, malgré un trouble d'apprentissage et des tests de classement qui m'ont remis en présecondaire. Aucun découragement, je savais maintenant que je pouvais y arriver.

J'ai maintenant retrouvé l'espoir de l'amour en rencontrant une femme qui m'aime pour qui je suis réellement, qui connaît mon passé et qui est là en tout temps.

Aujourd'hui, j'ai l'impression que tout commence à bien aller.

Le bonheur me revient et j'ai le goût de vivre plutôt que de **survivre**. Ce changement est parfois difficile à gérer, étant donné que j'ai toujours cru qu'être heureux était pour les autres, mais l'espoir me permet d'y croire.

Je crois maintenant que je dois me donner toutes les chances, car je pense mériter ce qui m'arrive et c'est à moi de travailler fort.

Voilà, c'était mon histoire. Ce n'était pas la vie que j'espérais, ni peut-être celle que je méritais, mais c'est la mienne et je ne l'échangerais pour rien au monde, puisque ce sont toutes ces expériences qui font de moi l'homme que je suis devenu.

Je sais que le travail sur moi n'est pas fini, que je dois constamment me rappeler mes buts, mes attentes et qui je veux ÊTRE.
À suivre...

*Alexandre Jean, Présecondaire
Centre de formation des Maskoutains (Saint-Hyacinthe), CS de Saint-Hyacinthe
Enseignante: Valérie Demers, Syndicat de l'enseignement Val-Maska*

16. L'Ombre, le Vent et l'Eau

Il devait être minuit. Le vent soufflait ses odeurs putrides et faisait danser les buissons rabougris. L'ombre se dessina sur la falaise. Elle semblait s'approcher. Plus le vent soufflait, plus l'ombre grandissait. Elle sentait ses prochaines victimes. Suivant ce vent plein de promesses, l'ombre s'arrêta près d'une petite chaumière, non loin de la berge. On y voyait les vestiges d'une vie passée en mer. Des filets à poissons traînaient sur les branches d'un arbre à gauche de la maisonnette, une rame solitaire était appuyée près de la porte et une petite chaloupe ayant connu des jours meilleurs était échouée sur le sable fin. L'ombre comprit une chose : la personne ayant habité la demeure n'y résidait plus depuis des lustres. Frustrée, elle repartit avec le vent, le maudissant au passage. Mais le vent n'était pas sourd, ayant compris les blessantes paroles de l'ombre, il décida de lui donner une bonne leçon. Se divisant, le vent alla avertir toutes les demeures avoisinantes de l'arrivée de l'ombre. Il leur conseilla de partir, mais de ne laisser qu'une bougie allumée près de la fenêtre afin d'induire l'ombre en erreur. Les habitants obéirent au vent sans hésiter.

L'ombre espérait se régaler bientôt. On pouvait voir l'ombre grandir au flanc de cette montagne. Plus le vent soufflait, plus l'ombre approchait. Elle discerna une ferme juste au pied de la montagne. Des moutons dormaient tranquillement, une faux était par terre et une petite bougie tremblotait timidement près de la fenêtre. L'ombre comprit qu'ici aussi il n'y avait plus âme qui vive. Frustrée, elle se laissa porter à la demeure plus loin. Mais chaque fois, elle tomba sur une habitation vide avec seulement une bougie allumée trônant au centre d'une fenêtre. De plus en plus en colère, elle maudit le vent et décida de voyager avec l'eau.

L'eau entretenait de bonnes relations avec le vent, donc elle savait ce que l'ombre avait fait au vent, mais décida de lui accorder une chance. L'eau était bonne. L'ombre vint à la rencontre de l'eau et se laissa voguer par elle. L'ennui avec l'eau, c'est qu'elle est incontrôlable, seulement le vent peut la contrôler, mais l'ombre ne s'arrêta pas à de pareilles futilités, elle décida de se laisser bercer jusqu'à ces prochaines proies. L'ombre sentait que bientôt elle serait enfin rassasiée. L'ombre se dessina sur la péninsule. Elle semblait s'approcher. Plus l'eau la poussait, plus l'ombre grandissait. L'ombre se laissa choir sur la plage de la péninsule. La lune faisait reluire les coquillages éparpillés un peu partout sur la minuscule étendue de sable. Un oiseau, réveillé par l'ombre, s'envola, en croassant son indignation. Il n'y avait aucune trace d'homme sur ces rivages. Prise d'une colère noire, elle reprit les eaux.

L'eau ne comprenait pas, après quelque temps à faire équipe avec l'ombre, elle sentait celle-ci s'enrager. Donc un matin, au son des goélands, l'eau alla voir l'ombre. Voyant l'eau arriver, l'ombre se dressa de toute sa hauteur. Elle était imposante, elle le savait, elle avait fait trembler des villages entiers. Elle attendit l'eau arriver avec le cri des goélands, ce qui n'arrangea pas l'humeur de l'ombre. L'eau voulait des explications aux sentiments mauvais qu'elle sentait émaner de l'ombre. Alors l'ombre cria sa haine, sa rage à l'eau. Elle lui dit que ses courants ne l'apportaient que sur des îles désertes et des plages tout aussi désertes. Frustrée par ces impolites et surtout très triste, l'eau se vengea de l'ombre en lui disant que ses vagues ne l'aideront plus jamais, puis elle laissa l'ombre seule sur la péninsule. L'ombre de plus en plus en colère décida qu'elle voyagerait par les chemins de terre.

Alors, lorsqu'elle entra dans un village, les villageois la voyaient arriver et allaient s'en cacher. L'ombre, au comble du désespoir, demanda de l'aide. Une étrange réponse se fit entendre. Des êtres minuscules, des bactéries, s'offrirent de l'aider pour capturer les proies les plus vivantes, celles qui pouvaient s'enfuir. Ils lui firent part de leur idée, ils étaient invisibles et ni le vent ni l'eau ne les connaissaient. À eux seuls, ils pouvaient affaiblir un village et l'ombre pourrait enfin se délecter. Emballée, l'ombre accepta aussitôt.

Pendant plusieurs siècles, cette équipe ravagea des milliers de villages et encore aujourd'hui, nous pouvons voir la maladie suivie de tout près de l'ombre menaçante de la mort.

*Sophie Prévost-Tanguay, 2^e cycle
CFGA Saint-Michel (Sherbrooke), CS de la Région-de-Sherbrooke
Enseignante: Sylvie Rouillard, Syndicat de l'enseignement de l'Estrie*

17. L'amour avec un grand A

Nous sommes le 29 mars 2002, il est quatre heures trois minutes du matin. Semblant s'être transformées en heures, les minutes sont interminables. Seule dans ma chambre d'hôpital, j'essaie de passer le temps en explorant chaque détail qui m'entoure. Tout se bouscule à l'intérieur de moi. Je ressens une panoplie de sentiments différents à la fois; j'ai peur, je suis anxieuse, fébrile,

mais surtout très impatiente. Sortant de la salle d'opération, je viens de donner naissance, par césarienne, à mon premier fils que nous avons décidé de nommer Guillaume.

Le tic-tac de la grande horloge devant moi semble se faire au ralenti. Soudain, pourtant léger et lointain, je l'entends. Mon fils est dans le long couloir dans son petit lit roulant poussé par son papa. Je peux distinguer ses pleurs parmi tous les autres. C'est le mien, mon bébé arrive enfin. Mon cœur bat la chamade et il est dans tous ses états

La porte de ma chambre s'ouvre enfin et tel un premier rayon de soleil à l'aube, mon esprit s'est illuminé d'un seul coup. Je rencontre pour la première fois ce petit être dont je suis éperdument éprise d'un amour inconditionnel et instantané. Je ressens une vague de bonheur de la grandeur d'un océan envahir mon âme tout entière.

Semi-assise dans mon lit, je tiens finalement mon petit paquet si fragile dans mes bras. Il a pour seule tenue une minuscule petite couche. Son poignet et sa cheville sont ornés d'un précieux bracelet portant mon identification. Sa petite tête, arborant une magnifique chevelure foncée, est confortablement appuyée contre ma poitrine. Nous sommes peau à peau. Tout semble flou autour de nous. Les tuyaux branchés à mon avant-bras, la fatigue, la douleur ou tous les autres problèmes sont réduits à néant.

L'admiration devant ce magnifique petit bébé est inexplicable. À mes yeux, il incarne la perfection. Sa peau n'est pas plissée comme je croyais qu'elle le serait: elle est douce et parfaite. Il a même un petit teint basané qui le rend encore plus adorable... Je découvre alors ce que l'Amour signifie.

C'était il y a presque 14 ans... Les choses ont quelque peu changé depuis ce temps. Cet amour inconditionnel, que je croyais indestructible, peut finalement parfois frôler la haine. C'est tristement ce que je vis aujourd'hui. Mesurant à ce jour 5'3" et pesant 130 livres, il n'est plus ce petit ange de 21 pouces et de 8 livres 6 onces. La violence, l'arrogance, les mensonges, la manipulation, l'intimidation, la colère, la peine et une immense douleur font maintenant partie de mon quotidien. Mon cœur de maman souffre. Comment peut-on vivre une joie si immense pour ensuite subir un calvaire de la sorte? Je dois

simplement être patiente, me dit-on. Est-ce que notre relation se rétablira totalement après cette crise? Je le souhaite de tout mon cœur. En attendant, je puise dans la petite partie de mon cœur qui aime son fils éperdument et je fonce dans chacune de mes journées, telle une guerrière invincible.

*Caroline Pineault-Lévesque, 2^e cycle
Centre Sainte-Thérèse (Drummondville), CS des Chênes
Enseignante : Brigitte Plante, Syndicat de l'enseignement
de la région de Drummondville*

18. Souvenir du temps des fêtes de jadis

Le jour de l'An

Quand j'étais jeune enfant, avec mes parents et mes frères et sœurs, comme chaque année, nous allions chez mes grands-parents (côté maternel) pour le dîner du jour de l'An.

Nous partions tôt le matin en voiture à cheval. Mon père avait fait réchauffer un gros sac d'avoine dans le four du poêle à bois, on le déposait dans le fond de la voiture et nous, les enfants, on s'assoyait autour du sac, ce qui nous gardait au chaud tout le long du trajet, il ne faisait pas toujours beau. Je me souviens qu'une fois, on avait versé tout le monde dans le banc de neige (souvenez-vous les routes n'étaient pas entretenues comme aujourd'hui). On se relève, se secoue et on repart en riant; mes parents étaient très patients.

Rendus à destination chez mes grands-parents, ils nous attendaient à bras ouverts. Ma grand-mère, avec son tablier, prenait le plus jeune dans ses bras et on s'agenouillait tous pour recevoir la bénédiction de notre grand-père (c'était très important); tous ses enfants demandaient la bénédiction du jour de l'An.

La maison était pleine à craquer, leurs 9 ou 10 enfants (il y avait une famille qui habitait aux États-Unis et n'était pas toujours présente) avec chacun leur progéniture de 8-10-12 enfants chacun. La table était dressée du matin au soir. On dînait et soupait avant de retourner chez nous. Il y avait beaucoup de nourriture et ça sentait bon. Ça riait, s'amusait, contait des histoires et les cousins jouaient ensemble. Et mes oncles qui étaient encore célibataires

prenaient un coup et parfois ça se chamaillait, mais le lendemain, on avait oublié les chicanes. Ma grand-mère était heureuse d'avoir tout son monde autour d'elle, elle riait tout le temps.

Parfois, quand il y avait une grosse tempête, tout le monde couchait sur place, il y en avait partout, même sur le plancher. Une fois, je m'étais cogné la tête sur le métier à tisser de ma grand-mère (elle tissait beaucoup); j'étais couchée presque sous le métier.

Le lendemain, il fallait revenir à la maison. On se saluait et à l'an prochain (bien sûr, on se revoyait pendant l'année), profitant de la lumière du jour. Lorsqu'il faisait très froid, on s'arrêtait chez des amis pour se réchauffer. Mon père détélaît le cheval, on lui servait de la nourriture pendant que notre mère et nous, les enfants, on nous donnait un thé chaud et un biscuit, et les hommes un gin chaud.

Papa réattelait le cheval et nous repartions pour le retour à la maison. Nous étions tous contents, il n'y avait pas de plus beau cadeau, car il n'y en avait pas d'autres.

En arrivant à la maison, il fallait aller chauffer la fournaise au bois, car la maison était très froide n'ayant pas chauffé depuis la veille au matin. Ça prenait quelques minutes pour que ça se réchauffe, mon père disait : « Attendez un peu vous allez dégeler ça ne sera pas long. »

Ce sont de très beaux souvenirs de mon enfance, que je referais volontiers, mais les temps changent et il faut s'adapter; autres temps autres mœurs comme on dit.

*Gervaise Bouffard, Alphabétisation
CEA de Saint-Prosper (Saint-Prosper), CS de la Beauce-Etchemin
Enseignante : Sophie Perron, Syndicat de l'enseignement de la Chaudière*

19. Rage de vivre

Tout a commencé lorsque j'avais à peine cinq ans, l'âge de l'ignorance et de l'insouciance, l'âge où les histoires et les contes de fées altèrent notre vision de la vie et des gens qui nous entourent, l'âge où tout semble magique et où nous sommes protégés par un voile d'innocence.

J'étais penchée, le dos voûté au-dessus de cette affreuse boîte rigide, froide et close. Je m'y accrochais désespérément et avec une telle force qu'aucun adulte ne pouvait m'en détacher. Comment avais-je pu deviner, n'ayant jamais rien vu de tel, ce qui s'y cachait? Comment avais-je pu savoir que derrière le sourire des grands se dissimulaient un mal-être, un enfant intérieur prêt à éclater en sanglots? Étais-je à ce point mature? Avais-je une vieille âme pour comprendre ainsi la dure réalité? Étais-je différente des autres enfants? Ce souvenir, aussi flou qu'il puisse être, a tracé sur mon âme une marque sombre et indélébile.

Avant que n'arrive ce désastreux moment qui changea complètement ma personne, on disait de moi que j'étais une fillette enjouée aimant déjà tellement la vie. Après cette journée marquante et chargée d'émotions, je ne fus plus que l'ombre de moi-même, j'étais terrifiée à l'idée de vivre. Comment faire disparaître la cicatrice incurable laissée par ce traumatisme? J'ai longtemps été persuadée que mes seuls amis en ce monde étaient le malheur et le désespoir. Étais-je désormais, malgré moi, mariée à la mort? J'étais peut-être condamnée à valser éternellement avec elle...

Des dizaines de questions me rongent inlassablement et me tourmentent, mais elles resteront toujours sans réponse. Comment avait-il pu oublier ce qu'était la joie de vivre? Par quel malheur avait-il, durant un court instant de folie, oublié sa famille aimante? N'avait-il pas compris l'énorme perte qu'il causerait à autrui? Pourquoi n'avait-il pas pensé à moi, sa petite-fille, avant de commettre ce geste irréversible et lourd, si lourd de conséquences?

Un nombre incalculable de choses avaient désormais changé en moi. Ma joie s'était transformée en peur constante, et les contes de fées que j'aimais tant auparavant étaient devenus un océan de mensonges. Comment une fillette de cinq ans avait pu se transformer en cet être sombre que personne ne reconnaissait?

Les années passèrent avec une telle lenteur que le sentiment d'être emprisonnée dans le passé était plus grandissant que jamais. Mon univers intérieur, embrouillé par les terrifiantes et nouvelles connaissances que j'avais acquises beaucoup trop tôt, devenait de plus en plus cauchemardesque. J'étais opprimée par une peur continuelle de perdre un être que j'aimais. D'horribles pensées me hantaient sans répit et faisaient de ma vie un long tunnel sans fin où régnaient les ténèbres.

À l'âge de 8 ans, un soir d'été tout à fait banal, un engourdissement soudain et indescriptible s'empara de moi. Tout mon corps et mon âme fourmillaient douloureusement. Une forte pression sur ma cage thoracique m'empêchait de respirer librement. J'avais une immense boule d'émotion qui obstruait ma gorge; j'étais incapable de prononcer le moindre mot. La souffrance que je ressentais était accablante. C'est de mes mains trempées de sueur que je saisis celles de ma mère avec une force incroyable. J'avais si peur! La détresse m'envahissait à une vitesse effroyable. Ma respiration décadente et saccadée m'étourdissait; j'ai cru que j'allais m'évanouir ou mourir.

Docteurs, psychologues, travailleurs sociaux et psychiatres, tous m'ont analysée consciencieusement. Le verdict, celui qui me terrifiait à m'en glacer le sang, tomba: trouble anxieux probablement causé, selon les experts, par la perte d'un être cher. Ce que j'avais vécu était donc une crise d'angoisse, la première d'une interminable série.

Encore aujourd'hui, malgré toutes les séances de psychanalyse et les innombrables recherches que j'ai effectuées sur le sujet, je ne comprends toujours pas totalement ce fléau qui m'habite. Même si parfois cela peut être épuisant ou déroutant, je me bats chaque jour contre ce trouble infatigable qui me contrôle sans lâcher prise. Une force inébranlable, que je ne soupçonnais pas, persiste en moi et me procure tout le courage dont j'ai besoin pour rester dans le chemin de l'espoir. J'ai appris, au fil du temps, à vivre plus facilement avec cette maladie et je suis entièrement convaincue que rien n'est insurmontable lorsqu'on a la foi. Ma confiance en l'avenir est imperturbable et je sais, du plus profond de mon âme, que tout ira bien.

Grand-papa, je t'aimerai toujours et, malgré l'ampleur du geste que tu as commis, aujourd'hui, je te pardonne.

*Sabrina Lessard, 2^e cycle
CEA L'Escale (Thetford Mines), CS des Appalaches
Enseignante : Nathalie Fecteau, Syndicat de l'enseignement de l'Amiante*

20. Dieu est enfant !

J'ai passé une partie de mon enfance à Gagny, petite ville de banlieue parisienne en France. J'ai grandi auprès d'une grand-mère très pieuse et d'un grand-père libre-penseur et cabochard. Comment ce couple pouvait être aussi solide ? Je l'ignore. Combien de fois ai-je entendu ma grand-mère invectiver mon grand-père : « Vas-tu arrêter tes âneries ? La Goudinette (ça, c'est moi) va prendre de la graine ! » Et mon grand-père de répondre : « La mauvaise graine, ça n'crève pas ! » Cela vous donne une petite idée de ma merveilleuse enfance auprès d'eux.

Un jour que mon grand-père répondait ainsi, je lui ai demandé pourquoi Dieu, plein d'amour, faisait mourir les enfants et rendait les parents malheureux. Il a pris ma main et nous sommes allés nous asseoir au pied de notre cerisier. Il me dit : « Ma petite Goudinette, en fait, Dieu est un enfant ! Et non un vieux barbu comme tout le monde croit. » Voilà des mots bien étonnants pour un incroyant allez-vous me dire. Lui qui vilipendait joyeusement les grenouilles de bénitier. Et de poursuivre : « Cet Enfant s'ennuie sur ses nuages au milieu de tous ces petits vieux qui meurent chaque jour et le rejoignent ! Alors, parfois, il voit un enfant qui lui plaît, il le rappelle à lui pour jouer à saute-nuage. Tu vois toutes ces étoiles filantes ? Ça, c'est Dieu-Enfant qui joue avec eux. Ainsi, il ne faut pas être triste, car ces enfants resteront heureux éternellement. »

Mon Grand-père est mort quatre mois plus tard d'un cancer des poumons, par un froid lundi de novembre et moi, j'ai grandi avec son âme et son esprit toujours à mes côtés pour devenir l'adulte que je suis.

Au cours de ma trentième année, je faisais partie d'un groupe de *bikers* à Nice sur la Côte d'Azur, les « Harley du Cœur ». Nous organisons des événements afin de récolter des fonds pour les enfants malades, handicapés, victimes de traumatismes physiques, psychologiques ou victimes des conflits armés. Au cours d'un de ces événements, j'ai rencontré Léa, une jolie fillette de neuf ans, au sourire et aux yeux emplis de soleil. Elle était de toutes les activités et dansait au rythme des groupes musicaux sans montrer de signes de fatigue. Le samedi soir, j'étais assise avec des amis à regarder le soleil se coucher, lorsque je sentis une petite main se glisser dans la mienne et m'entraîner au bord de la plage pour marcher les pieds nus dans l'eau. Cette jolie Léa m'a

dit: «Tu sais, je vais bientôt mourir. Je suis malade. Maman m'a dit que c'est un SIDA. Mais moi, je sais que ce n'est pas la fin. Non, non! Je vais être une étoile et je filerai plus vite que le vent. Je ferai la course avec Dieu.» Je pleurais en l'écoutant. Elle m'a dit de ne pas être triste, car elle serait une enfant étoile bénie et heureuse. Puis, elle a sauté dans l'eau en riant si fort que je l'ai suivie pour jouer avec elle. Le lendemain, sa mère m'a appris que la belle Léa était décédée dans la nuit, un sourire splendide sur les lèvres. J'étais très attristée, mais je revoyais son visage en me souvenant des paroles de mon grand-père. Je lui souhaitais donc un beau voyage et de belles courses au milieu des étoiles avec Dieu-Enfant.

Ensuite, la vie a repris son cours jusqu'au jour où je suis tombée enceinte, deux ans plus tard. Une grossesse sans problème, un accouchement normal comme tant d'autres, et un beau garçon plein de vigueur. Ce bébé a vécu un mois. Un soir, je le berçais tranquillement en admirant ce miracle de la vie. Il s'est endormi pour ne plus se réveiller. Mort subite du nourrisson qu'ils ont dit. Dieu-Enfant avait décidé de jouer avec mon fils...

Et la vie continue, car il y a les autres enfants, bien vivants, qui ont besoin de maman. Alors, on se relève, on sourit, car après tout, la vie est belle. Un an passe et une nouvelle grossesse pleine d'espoir s'annonce. «C'est une petite fille, Madame Cousin», me dit le médecin en me tendant mon bébé. Mais la vie nous réserve souvent des surprises d'un goût discutable. Une semaine plus tard, ma fille s'est elle aussi éteinte dans un souffle. Devant ma colère, une infirmière me dit: «Voyons, Madame, il ne faut pas blâmer Dieu. C'est la mort subite du nourrisson. Vous n'êtes pas la seule à qui cela arrive. Peut-être que vous devriez penser à prendre moins souvent vos enfants dans vos bras pour les laisser respirer un peu!» Ce jour-là, c'en était trop. J'avais perdu ma foi en la vie. J'ai invectivé celui qui, là-haut, se cachait derrière ses nuages et s'amusait à mes dépens. Pourquoi mes bébés? Cette nuit-là, lorsque je me suis enfin endormie, j'ai rêvé à Léa, cette fillette rencontrée trois ans plus tôt et à son sourire si lumineux. J'entendais la voix de mon grand-père qui me parlait du Dieu-Enfant. Mon cœur a ressenti la caresse de l'espoir que ces deux personnes m'ont apporté. Il suffit de regarder les étoiles danser pour comprendre le bonheur de ces enfants partis jouer à saute-nuage.

Je conclurai cette page de ma vie en disant que, malgré le décès de nombreuses personnes rencontrées dans le cadre de ma profession ainsi que dans mon entourage proche, j'ai appris que la vie ne s'arrête pas là. Non, après la pluie, le beau temps, dit-on. Et c'est vrai, le soleil brille toujours aussi fort,

la vie est toujours aussi belle. Ceux que l'on aime et qui sont partis avant nous sont heureux. Il suffit de voir les étoiles briller si fort. D'ailleurs, regardez bien, vous voyez cette étoile, là-bas, à gauche, elle nous fait un clin d'œil...

*Pascale Cousin, 2^e cycle
CEA des Sommets (Windsor), CS des Sommets
Enseignantes : Sylvie Routhier et Catherine Frappier,
Syndicat de l'enseignement de l'Estrée*

21. L'amour ne meurt jamais

On s'est connu il y a bien longtemps, tu étais devant l'arbre en fleurs
Bien qu'à l'époque du noir et blanc, je portais déjà quelques couleurs
Toi, tes bretelles et moi, ma robe, je me rappelle ce doux printemps
Et ta famille, fière et noble, malgré les labeurs de ce moment

Nous étions deux adolescents vivant de blé et de soleil
Et dessous l'arbre fleurissant, j'ai vu l'amour et ses merveilles
Même si c'était la première fois entre nous deux et mes dentelles
Tu m'as dit: « Je serai toujours là, depuis la terre et même le ciel »

Un jour, des hommes sont arrivés dans le sentier de nos amours
Vêtus de vert comme une armée que tu as rejointe à ton tour
Une mer de pères et de fils a fait pleurer femmes et enfants
Pour eux, un si grand sacrifice, pour nous, un énorme néant

Ce n'était peut-être que la pluie, cette nuit-là, sur ton visage
Quand les soldats sont repartis, et toi, mon cœur dans tes bagages
Ce n'était peut-être que l'orage ou bien des larmes de chagrin
Quand j'ai traversé le village avec ton cœur entre mes mains

Tu as quitté mon paysage pour un autre continent
Moi, j'étais seule sur mon rivage à t'attendre passionnément
Je priais Dieu pour que tu reviennes sur le chemin de nos terres
Je voulais tant qu'il te ramène et tende l'oreille à mes prières

À mon chéri du bout du monde, je te murmure ces quelques mots
Avant que la nuit nous inonde et nous couvre de son manteau
Tu es le rêve que je poursuis, et moi, le bonheur qui t'attend
Même si je crève de peur aussi et que je pleure évidemment

Malgré les mois, je restais sage, à l'abri, dans mon repère
Là-bas des milliers de naufrages, peu d'amour et tant de guerres
Un pas de trop vers l'ennemi, un pas de plus vers la mort
Bientôt le jour et puis la nuit furent étreints de longs cauchemars

C'était le temps des sapins verts et de la première neige
Quand j'ai marché avec ta mère derrière ton funèbre cortège
Je suis allée devant cet arbre où nous étions amoureux
Quand lui de glace et moi de marbre, on s'est brisés tous les deux

Tu as pris le ciel et moi le train vers de nouveaux horizons
Et j'ai pris ce nouveau chemin et tous nos rêves en baluchon
Si la vie ne tient qu'à un fil et l'amour qu'à une seule larme
Comme une fleur en exil, je suis partie sans faire de drame

Moi, j'ai vécu au gré du vent et de quelques aventures
Traversé tous les océans entre le monde et ses cultures
Plusieurs fois en quittant la gare, j'ai cru apercevoir
Un étranger porter ton regard comme le reflet de ton miroir

On s'est connus il y a bien longtemps, tu étais devant l'arbre en fleurs
Bien qu'aujourd'hui des cheveux blancs s'emmêlent à mes couleurs
Toi de ton ciel et moi d'ailleurs, je me rappelle ce doux moment
À quelques pas de nos bonheurs, je serai là dans peu de temps

*Isabelle Lachapelle-Legault, Préparation à la formation professionnelle
CFP de Mont-Laurier (Mont-Laurier), CS Pierre-Neveu
Enseignante : Nancy Maurice, Syndicat du personnel
de l'enseignement des Hautes-Rivières*

22. Perceptions

- N'est-il pas trop tard, vous croyez ?
- Trop tard ? Mais que veux-tu dire par là ?
- Je veux dire que le temps pourrait très bien nous manquer dans pareilles circonstances. Ce n'est pas votre avis ?

Le vieil homme éclata de rire. Un rire sonore et chaleureux. Je savais bien qu'au fond il ne riait pas de moi, mais de la façon maladroite avec laquelle je m'empêtrai à tenter de démêler un monde totalement différent du mien.

- Quand tu me parles de temps, que veux-tu dire exactement ?

Je réfléchis un instant, puis je décidai alors de lui exposer toutes mes connaissances relatives au sujet : fondements, mesures, calculs, et cætera. Je lui fournis même une illustration.

– Tenez ! Vous, par exemple. Vous n'avez pas toujours été de ce monde. On vous a d'abord conçu, ensuite vous avez vieilli jusqu'à ce jour et, inévitablement, vous mourrez dans le futur.

Satisfait du point que je venais d'apporter, j'ajoutai : « Vous subissez donc indéniablement l'effet du temps. » Le vieillard se caressa la barbe tout en me souriant, visiblement très loin d'être impressionné.

– Et ce fameux temps dont tu me parles, ne t'en es-tu jamais senti le prisonnier ? Un détenu condamné à une sentence de mort certaine ?

Sur ce, j'ouvris la bouche, mais rien n'en sortit. Il m'avait pris de court encore une fois. Je finis tout de même par renchérir :

– Écoutez, peu importe comment je me sens, le fait est que nous sommes tous témoins du temps. Son effet sur nous est visible et calculable, et ce, que nous le voulions ou non. Le temps existe. Et je ne saurais que vous dire de plus.

À ces mots, il demeura silencieux. Non pas du fait que je l'eusse déstabilisé, je savais bien que ce n'était pas le cas. Mais à son air songeur, je sus qu'il tentait de trouver les mots justes qui me permettraient enfin de discerner les pourtours de son univers abstrait. Après tout, c'était là le but de ma présence...

Nous étions tous deux assis sur la montagne. Les jambes croisées, l'un en face de l'autre. Mon interlocuteur était muet depuis maintenant près d'une heure. Les yeux fermés et les mains jointes, il s'était retiré dans quelque lieu reculé de son vaste esprit, laissant libre cours à sa conscience. Quant à moi... je stagnais. J'avais acquis l'habitude d'accepter ces longs moments de silence qui jalonnaient son enseignement mais, je suis forcé de l'admettre, celui-ci me laissa sur ma faim. Je m'apprêtais à finalement rompre ce mutisme qui me semblait à présent insoutenable, lorsque le sage homme se leva, d'une souplesse insoupçonnée. Il me tourna le dos pour faire face au précipice qui tombait à nos côtés et qui nous offrait une incomparable vue sur le désert. Puis, comme s'il eût senti venir ma question, il lança :

– Tu es bouché !

Je dois avouer que mes attentes furent plus élevées que cette simple déclaration mais, néanmoins, ces paroles venant de mon mentor trouvèrent le moyen de m'ébranler. Son ton à la fois sévère et emplie de bonté remua en moi de vieilles émotions enfouies auxquelles vint s'ajouter une profonde mélancolie. C'est, donc, l'égo blessé que je rétorquai :

– Pourquoi serais-je inévitablement celui qui est bouché ? Avec tout le respect que je vous dois, maître, vous tenez à votre opinion tout autant que je tiens à la mienne.

– Ai-je jamais remis en doute l'existence du temps ? Si tu m'avais bien écouté et enfin daigné mettre ton orgueil de côté, tu aurais peut-être réussi à saisir que ce que je remets en question ici, ce n'est pas le temps, mais bien notre perception face à celui-ci. Car des perceptions, vois-tu, il en existe plusieurs. Donc, par ce fait même, plusieurs réalités entrent en compte.

Il fit volte-face et me gratifia d'un regard des plus pénétrants.

– J'ai dit que tu étais bouché parce que, telle une mule s'obstinant à refuser d'avancer, tu ne vois pas que je désire simplement te conduire à l'oasis et, en l'occurrence, à d'autres façons de voir le monde qui t'entoure.

Un grand sentiment de honte me submergea alors. Il avait bien raison : chaque fois qu'il avait tenté de me faire voir les choses sous un autre angle, je n'avais cessé de réagir comme s'il m'attaquait. Peut-être n'étais-je qu'une mule, après tout. Il enchaîna d'une voix bienveillante :

– Le temps est bien réel puisque nous le percevons. Cependant, il n’est pas la seule possibilité qui nous est offerte. Réfléchis bien à ceci : qu’est-ce qui donne donc tout son sens au temps ? Par quoi peut-il prendre vie ?

Cette question me rendit plus que perplexe.

– Encore une fois, maître, vous m’acculez au pied du mur et je n’ai point de réponse à vous offrir.

Mon expression dut refléter toute ma béatitude, car il posa une main rassurante sur mon épaule avant de continuer.

– Les mots, dit-il, plein de douceur, une lueur brillant dans son regard.

Puis, d’un geste désinvolte de la main, il dirigea notre vue sur la vaste étendue aride qui brûlait désormais d’une teinte rougeâtre depuis l’arrivée du crépuscule.

– C’est par les mots que nous avons donné un sens aussi complexe à l’Univers et que nous avons classifié tout ce qui s’y trouve. Malheureusement, bien que revêtant un aspect utile en surface, tous ces mots mis ensemble viennent former des termes et des catégories, qui viennent, à leur tour, former la prison qu’est notre réalité. Ne t’a-t-il jamais semblé que tout ce monde que tu t’es si bien « imagé » ne pouvait être que le reflet de ta propre syntaxe ? Par conséquent, posséder un commencement, un déroulement, puis un point final. Exactement comme lorsque tu me parlais de naissance, de vie et de la mort, inévitable. Je ne dis pas que rien de tout ça n’existe, mais seulement qu’ils ne sont pas la seule façon de voir notre monde.

Je hochai calmement la tête, commençant lentement à comprendre.

– Tout ceci nous ramène donc à notre question du départ : n’est-il pas trop tard ? Eh bien, la réponse – et maintenant, tu la connais – est : tout dépendra de tes perceptions. Parce que c’est le plus grand pouvoir que nous possédions.

*Matthieu Courchesne, 2^e cycle
CFP Sorel-Tracy, CS de Sorel-Tracy
Enseignant : Yves Danis, Syndicat de l’enseignement du Bas-Richelieu*

23. Un coin sombre de ma vie

Nous sommes en septembre de l'année 2015. C'est la rentrée. Je pense à papa six pieds sous terre depuis six mois. La chose qu'il aimait le plus, l'héroïne, a finalement eu raison de lui.

- Malory?
- ... Eh oui?
- Je disais, voilà ton horaire.
- Ah merci!
- Et bon succès!

Mathématique, mathématique, français, français... Ça promet. Je dois me prendre en main, me répète constamment ma travailleuse sociale. Si seulement elle avait la moindre idée de ce dont elle parle. La journée a été longue. Je rentre chez moi dans mon petit trois et demi froid, sombre et solitaire.

- Ding dong!

Je n'ai aucun ami... Aucune idée de qui ça peut être. Je vais ouvrir.

- Hey! Comment va ma meilleure cliente?

Mon cœur fait trois tours. C'est Marco... Mon dealer... Le dealer de papa... Il me tend un petit sachet bleu.

- Je t'ai apporté un petit cadeau!

Je fixe un court instant le petit cadeau, le saisis, puis l'enfonce dans ma poche.

- Il n'y a pas de quoi! Bon, je me sauve, donne des news! Salut là!

Il tourne les talons, puis disparaît comme il est apparu. La main toujours enfouie dans ma poche, serrant le petit cadeau entre mes doigts, je me dirige lentement vers ma chambre. Papa me regarde, enfin, la photo de papa installée sur ma petite table de chevet. J'ouvre le deuxième tiroir et sors ma seringue. Mes mains tremblent. Je dépose le petit cadeau ainsi que ma seringue tout près de papa. Regard vide. Je fixe le tout un bref moment. Je sens mon sang bouillir dans mes veines, mon cœur battre à tout rompre. Je ferme les yeux, respire à fond, je prends ma seringue puis, de peine et de misère, la range à sa place, me couche.

8 h 30 du matin, ma voiture refuse de démarrer. Je suis découragée, on dirait que l'univers entier s'est mis d'accord lors d'une réunion du comité de la vie pour me faire chier ! J'appelle un taxi, pas le temps de prendre le métro. Bien sûr, j'arrive en retard... À mon arrivée, j'ai droit au fameux sermon de la direction sur l'importance d'une bonne assiduité...

La journée finie, je rentre chez moi, cette fois en métro. Je me retrouve à nouveau complètement seule. En fait, c'est faux, je ne le suis pas... Il y a ce tueur dans ma chambre, accompagné de sa complice dissimulée dans le deuxième tiroir de ma table de chevet. Ils attendent patiemment, complotant de concert pour ensuite m'achever. J'entre dans ma chambre. Le tueur m'observe à travers son emballage bleu. Je m'assois près de lui. Je l'observe un moment à mon tour. C'est probablement mon pire ennemi puisqu'il m'a pris mon père et pourtant, il est là, tout près de mon lit, à m'épier depuis 5 jours, adossé contre papa... Quelle ironie... La seule chose à laquelle je pense, c'est de le laisser me prendre, m'enivrer de lui. Soudain, la peur m'envahit. Les mains moites, un fois de plus, je sors ma seringue, mais cette fois, je ne résiste plus. Je perds le contrôle... Je m'enroule un élastique autour du bras, je m'empare de la cuillère, d'un coton, y verse de l'eau... Je fais le tout machinalement. Le regard de papa vient alors percuter le mien. Je fais voler la cuillère jusqu'à l'autre bout de ma chambre en criant de rage. Je me laisse tomber sur le dos. Recroquevillée en boule, tremblant de tout mon long, je pleure, j'ai mal, puis je m'endors.

Mardi 10 octobre, j'ai mal dormi. Cernée jusqu'aux genoux, je me dirige vers mon cours de français quand... BANG ! On me percute de plein fouet. J'en échappe pratiquement tous mes livres. Je m'apprête à ouvrir la bouche pour l'injurier de plus belle, mais je reste le souffle coupé devant l'énigmatique beauté que dégage mon agresseur...

– *Oh sorry!* Je regardais pas où j'allais, je suis un peu perdu. *I'm looking for my class.* Je suis nouveau...

Oui ça je l'avais saisi, rien à voir avec les gars du coin.

- *I'm Jessy*, j'arrive de la Colombie-Britannique.
- Moi, c'est... Malory...

Nous avons passé plusieurs semaines à nous fréquenter, Jessy et moi. Ce soir, c'est la première fois qu'il vient chez moi. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme lui. C'est comme si Jessy arrivait à prendre toute la souffrance enfouie

en moi sur ses épaules, me libérant enfin du mal de vivre qui m'écrase depuis si longtemps. J'entre dans ma chambre. Il est temps que j'en finisse. Qu'à mon tour j'assassine le meurtrier. Je le saisis entre mes doigts et me dirige vers la salle de bain. Je pose une dernière fois mes yeux sur lui avant de le laisser tomber dans la toilette. Pendant qu'il meurt, tourbillonnant jusqu'à disparaître, je me dis que c'est fini... le vide... soulagée, je me sens libre. Je retourne à ma chambre, papa me regarde, on dirait presque qu'il me sourit. Je lui souris à mon tour.

– Ding dong!

Je vais ouvrir.

– Hey cutie!

J'ai obtenu mon diplôme. Aujourd'hui, officiellement citoyenne de la *British Colombia*, je suis intervenante en délinquance. Je travaille avec les jeunes en toxicomanie. Mariée depuis presque six ans avec Jessy, nous habitons une belle grande maison avec nos deux merveilleux enfants et notre chien qui s'appelle... Marco...

*Stéphanie Darche, 2^e cycle
Centre l'Envol (Pavillon Montcalm), CS des Samares
Enseignant: Philippe Dufour, Syndicat de l'enseignement du Lanaudière*

24. Une journée dans la vie d'une vieille chose

Qu'il fasse soleil, qu'il mouille, qu'il neige ou qu'il vente, je suis là à attendre la venue d'un ami ou d'un nouveau venu. Je suis au même endroit depuis déjà 60 longues années, et je dois vous dire que j'ai vu et touché des fesses de toute sorte. J'ai aussi entendu beaucoup de secrets d'enfants et énormément d'histoires bien croquantes de mamans à l'affût des derniers potins. J'ai participé à de nombreuses premières expériences de jeunes du quartier aussi, mais je suis désolé pour vous, cela doit rester secret. Je leur ai promis de ne rien vous dire. De toute façon, je suis muet.

Depuis quelques années, les choses ont bien changé, moi j'ai changé. J'ai vieilli, les gens ne sont plus aussi attirés par moi qu'auparavant, et les amis se font rares. Les jeunes de l'école m'ont gravé dans la peau leur nom et parfois même des dessins apparemment vulgaires. Je ne m'attriste pas trop puisque je suis chanceux d'être encore là et que personne ne m'ait remplacé. Au contraire, il y a cette Anne, jolie, dévouée, qui vient une fois l'an me refaire une beauté. Mes journées sont tout de même bien remplies, je pourrais même comparer cela à un début de retraite bien méritée.

Depuis quelques semaines, je commence ma journée avec cet homme en habit de jogging qui vient se reposer à la suite de sa longue course. Tout en reprenant son souffle, il inspecte les derniers messages sur son cellulaire avant de partir travailler. Malheureusement pour lui, il manque ce magnifique lever de soleil sur le fleuve. Ses messages doivent être bien importants pour ne pas admirer ce spectacle! Je me suis rendu compte que plusieurs personnes ne savent plus vivre dans notre monde rempli de richesses. Ils sont là avec leur téléphone et ne voient plus rien autour d'eux, de vrais zombis. De toute évidence, les temps ont bien changé, dommage que je ne puisse pas parler. Après le départ du zombi accro à son cellulaire, mes avant-midis sont bien calmes, je prends donc le temps de laisser le vent me frôler et d'écouter les oiseaux qui chantent le bonheur. Habituellement, je reste seul jusqu'à l'heure du lunch mais, récemment, j'eus une bien triste visite: une jeune fille pleurant la mort d'un être cher. Je pus la toucher, mais pas l'êtreindre. Je fus alors pris d'un sentiment d'impuissance pur et simple. Les hymnes des oiseaux semblaient la calmer et l'envelopper d'une douce couverture universelle. Elle partit avec un cœur qui sembla reflourir un peu. Après cet événement, la routine recommença avec devant moi un chemin tranquille, tranquille jusqu'à ce que les écoliers sortent de leurs cours pour aller manger. Certains viennent

me rejoindre en trombe pour partager leur repas puis repartir vers l'école. Ah, ces jeunes, ils sont énergiques, ils courent, ils crient, se chamaillent et pouffent de rire. C'est vivifiant de sentir toute cette jeunesse dans l'air. Au cours de l'après-midi, mamie Juliette et son arrière-petite-fille viennent m'accompagner pour nourrir de pain sec les pigeons qui m'entourent. Juliette est une personne au grand cœur. Elle m'a connu jeune et, malgré mes changements d'apparence selon les intempéries de la vie et le temps qui use tout, elle revient tout de même presque tous les après-midis auprès de moi. Sa petite-fille semble l'admirer et la prendre pour un vrai modèle. Elles sont vraiment magnifiques à regarder. Peu de temps après leur départ, des odeurs de pain frais et de jambon fumé sortent des maisons du voisinage. J'adore vraiment le temps des barbecues, car il n'y a rien de mieux que de humer les hamburgers et les steaks qui attendent de se faire manger sur le grill. Vers sept heures, j'accueille fréquemment de jeunes couples qui se font la romance. Yeux dans les yeux, ils se sourient timidement et amoureuxment. Le jeune homme dépose délicatement une fleur dans les cheveux de sa demoiselle légèrement gênée. Main dans la main, les amoureux se laissent emporter par leurs émotions et s'embrassent tendrement dans un décor de soleil couchant. J'aime vraiment ce moment hollywoodien de la journée. Malheureusement, comme d'habitude, le moment de frénésie est interrompu par Gary et sa bouteille de rhum. Il est l'heure où l'homme titubant réclame sa place entre mes bras solides. Effrayés, nos deux tourtereaux partent en courant et laissent la place à l'ivrogne, cet ancien haut placé qui a tout perdu au casino et dans l'alcool. Maintenant errant dans Québec accompagné de sa bouteille, il revient tous les soirs me parler de ses malheurs pour finir par tomber dans un profond sommeil. Couché sous son papier journal, l'homme grelotte, mais ne se réveille tout de même pas. Je peux maintenant me dire qu'aujourd'hui était encore une belle journée.

Et voilà l'histoire de mes journées, les journées du vieux banc de parc du chemin du fleuve. Une histoire sans leçon, sans morale.

*Clara-Isabelle Tejeda-Fortier, 2^e cycle
Pavillon Saint-Aubin (Baie-Saint-Paul), CS de Charlevoix
Enseignant : Jacques Gagnon, Syndicat de l'enseignement de Charlevoix*

25. Une erreur irréparable

Je me souviens comme si c'était hier. Lorsque j'étais un petit garçon, mon père a toujours voulu que je l'aide s'il réparait quelque chose, soit que je tiennne les vis ou les autres outils, bref, peu importe, il voulait que je l'aide. Mais ce n'est pas de l'aide en soi qu'il souhaitait, mais le fait que je sois près de lui afin de discuter un peu. Je ne me souviens pas que mon père soit déjà sorti avec ses amis dans des bars ou quoi que ce soit. Après le travail, il venait toujours directement à la maison et il était amplement heureux quand nous étions ensemble.

Lorsque j'ai commencé mes études dans une autre ville, mon père m'appelait à tous les dimanches matins à 10 heures. Il était ponctuel comme une horloge. Quand je me suis marié et que la construction de notre nouvelle maison était presque terminée, mon père a insisté pour la peindre personnellement de la cave au grenier. Il faisait une chaleur insupportable : 36 degrés à l'ombre ! Je sais très bien que tout ce qu'il souhaitait, c'était une petite conversation pendant qu'il peindrait. Malheureusement, j'étais trop occupé pour lui répondre correctement, donc la conversation était sans doute dans un seul sens. Maintenant, je réalise à quel point j'ai fait une terrible erreur.

Il y a quatre ans, mon père est venu nous visiter pour quelques jours. Encore une fois, il a passé d'innombrables heures à essayer de construire quelque chose pour la famille, entre autres une balançoire pour nos enfants. Pendant qu'il construisait, il a demandé une tasse de café et un peu de compagnie. Le lendemain, nous voulions aller en vacances, donc j'étais encore une fois très bref dans mes réponses, car ma tête était ailleurs. Le lendemain, comme prévu, il retourna chez lui.

Le dimanche suivant, nous avons eu notre conversation habituelle au téléphone. Mais soudain, je sentais que quelque chose était différent. Mon père était mêlé et il ne reconnaissait plus les jours de la semaine. Il était habituellement si précis avec les dates et les rendez-vous. Je me suis dit que c'était juste une mauvaise journée pour lui, alors je n'ai pas posé de questions. Encore une erreur ! Malheureusement, le même jour, en soirée, quelqu'un a appelé à la maison : c'était l'hôpital. Mon père avait été admis d'urgence en raison d'une hémorragie cérébrale. J'ai donc pris ma voiture et j'ai roulé à toute vitesse vers l'hôpital. Tout au long du trajet, je n'arrêtais pas de penser en combien d'occasions je l'avais négligé, combien de fois j'avais manqué de le prendre dans mes bras et de lui parler. Quoi faire s'il était trop tard maintenant ? Mes pires craintes se sont avérées vraies et choquantes. Juste avant que

j'arrive à l'hôpital, j'ai encore reçu un appel disant que mon père avait succombé à ses blessures par un caillot dans sa tête et il était tombé endormi pour toujours. J'étais paralysé à l'idée de ne plus lui parler ou de le voir; j'essayais de dire quelque chose, mais aucun son ne sortait sauf des pleurs.

C'est seulement maintenant que je comprends que mon père voulait passer du temps avec ma famille et moi; on ne sait jamais quand il sera trop tard pour ça. Je retiendrai cette leçon douloureuse que je ne pourrai jamais me pardonner.

*Tommy Rochon, Présecondaire
Centre Sainte-Thérèse (Drummondville), CS des Chênes
Enseignante: Nicole René, Syndicat de l'enseignement
de la région de Drummondville*

26. Une ligne et c'est fini

Je me suis toujours dit que je devrais raconter ce fait vécu par l'un de mes proches afin d'éviter que cela se produise avec davantage d'adolescents. C'est une histoire bien banale, mais elle prend tout son sens lorsqu'on réalise que plusieurs d'entre nous sont touchés par les effets de la drogue. Pour des fins de narration, je m'en tiendrai au « je » afin de mieux illustrer ce que l'on ressent. Alors, ça va comme suit.

Ça a commencé par un trip d'été, lors d'une soirée bien arrosée. Tu me disais « juste une ligne, et après on laisse ça là », mais t'en as à chaque fois qu'on sort et c'est juste une ligne à chaque fois. Ça devient la routine, la dépendance s'en mêle, mais je ne sais pas si je dépends de toi et/ou d'elle. Je t'aime bien, mais elle... Tout ce que je sais, c'est que je *feel* tellement mieux quand je t'ai dans le corps. Je ne sais pas comment je me sens exactement mais, pour l'espace d'un instant, je me sens la plus forte, je pourrais soulever la Terre et me faire pousser des ailes, et ça, c'est juste avec une ligne. T'inquiète, ça ne fait que commencer.

La coke, une speed, une dose d'ecstasy et quand je *feel* plus *hard* lors des raves, je sors la meth et les amphés. C'est rendu tellement plus que la routine, c'est un mode de vie. Le *feeling* d'aller tellement bien quand tout va mal, c'est tellement magique, être superpuissant, invisible, imbattable, seulement l'espace d'un instant. C'est assez fort pour me faire tenir jusqu'à ma prochaine dose, parce que oui, je me dose aux heures. Des fois, j'étais plusieurs jours

sans manger ni dormir parce que le *buzz* était trop puissant. Quand tu reviens sur Terre, tu vois le reste de la poudre sur le coin de la table, tu réalises que tu « pousse ta luck » un peu. Tu commences à t'endetter, à être maigre et faible, mais t'aimes tellement ça te sentir comme avant. Mais avant quoi ? Tu te rends pas compte que t'as changé, tu vois les gens que t'aimes s'éloigner, mais tu ne vois pas que c'est toi qui s'éloignes, qui t'isoles, qui t'enfonces. Et pis là... paf!, la dépression cogne à ta porte. T'aurais pas dû ouvrir, mais tu pensais que quelqu'un avait perçu ton S.O.S. et qu'il serait venu te sauver. Même ta petite dose de coke fait plus effet. Ton autre monde est passé où ? T'as pu le choix de voir la vérité en face ! Faire face aux démons dans ta tête, celui qui te crie : « Une *pills* de plus ! », celui qui te dit que t'en a jamais assez, le même qui t'a dit : « Juste une ligne pis après c'est fini, on laisse ça là ! » T'es tellement squelettique que tes yeux et tes joues se perdent dans ton crâne. C'est juste maintenant que tu réalises que cette poudre-là, elle t'a gâché la vie, elle t'a tué à petit feu. Mais toi tu ne l'as pas vu venir, hein ? T'aimais tellement ça sentir sa douceur sur ton nez, son picotement quand tu la sentais passer et que tu devenais trop gelé pour penser. *Mindfuck*, qu'on dit ? Le problème, c'est que la dépression n'est pas partie, elle, et j'ai tellement honte de m'être fait tout ce mal, de m'être isolée de mes proches. Je voudrais les voir, mais je les ai rejetés pour être défoncée. Les jours passent, la pression est trop grande... L'espoir, tu sais même pu c'est quoi. Juste une ligne et c'est tout, c'est ce qu'il te disait ? Cette ligne-là, oui, la première, LA ligne en question, tu t'es pendu avec. Drôle de métaphore hein ? En ce moment, grâce à cette putain de ligne, j'attends les mains rougies de me vider de mon sang. La pression était trop grande, j'imagine. J'avais plus le courage de continuer, de me répéter « juste une ligne et c'est fini », parce qu'au fond, je me demandais quand ça allait être fini. J'avais plus la force d'entrer démolie à 4 h du matin parce que j'étais tellement défoncée que j'avais oublié le chemin qui mène à ma maison. Aujourd'hui, j'ai pris le chemin le plus court pour certains et le plus lâche pour d'autres. J'avais jamais compris le sens de ma phrase si routinière : « Juste une ligne et c'est fini... » Le souffle court, je compte... 3... 2... 1... C'est fini. Pour bien m'en rappeler, je me la suis gravée sur la peau, la ligne, parce que ce n'est pas avec la poudre que ça se finit... C'est avec la lame.

C'est si simple comme histoire, et pourtant, ce problème revient trop souvent dans la société. J'espère que cette parcelle de vie vous aura inspiré. Rappelez-vous que cette ligne vous suivra plus longtemps que vous ne le pensez.

Kate Simms, 2^e cycle

Centre Odilon-Gauthier (Québec), CS des Premières-Seigneuries
Enseignant : Kevin Tremblay, Syndicat de l'enseignement de la région de Québec

27. M'entends-tu ?

Je ne comprends pas, je suis là à attendre que tu reviennes, pour continuer de jouer dehors avec toi, on se lançait la balle... Papa, où es-tu? Je te cherche tout partout. J'entends maman me dire: « Il est là, je le sens, je le vois... ! »

– Mais je ne le vois pas !

– Hier, assise sur le balcon à me bercer, il est venu me voir !

– Coudonc, est-ce que je suis dingo à ce point? Pourquoi je ne le voyais jamais moi? Maman, à qui parles-tu? Pourquoi te caches-tu? Je ne vous vois pas. Où vous vous cachez à la fin? J'ai peur! Je ne l'ai pas vu moi, maman, sur le balcon... Pourtant, il était toute ma vie, ma force. Pourquoi il ne veut pas venir me voir?

– Je ne comprends pas comment ma vie peut basculer aussi vite, mon amour, tu sais... Mon petit rayon de soleil, je voudrais tant qu'il m'entende lui dire je t'aime! Une partie de moi s'est éteinte. J'ai tant besoin de force pour continuer. Comment pourrais-je continuer sans mon autre moitié?

– Pourquoi pleures-tu maman? C'est mon papa qui a disparu avec ma balle de baseball... Maman répète toujours: « Il voyage à présent. » Mais qui voyage? À qui parles-tu? Je ne comprends rien à rien, il a quitté sans m'apporter avec lui. Il voyage, voyons donc... Il me fait de la peine là, m'oublier ainsi! Je ne comprends pas. Hou! Hou! Il y a quelqu'un? Maman, papa... J'ai peur. Hou! Hou! Maman, tu pleures et tu ris. Pourquoi pleurer et rire? Maman, mon papa m'a oublié!

– Je suis contente, il est là, il me frôle, je l'entends, je sens sa petite odeur, il me parle, il se pose parfois sur moi, il vient me voir.

– Où ça? Il n'est pas là maman. Hou! Hou! Maman, tu m'entends? Maman, je ne vois que toi, ta mère, ta sœur et oncle Cricri, le jumeau à papa. Où est papa? Pourquoi vous pleurez tous? Répondez-moi! Pourquoi maman vous attendez au soir pour me parler et tous en même temps? Je n'arrive pas à entendre bien ta voix. Pourquoi papa n'est pas là? Pourquoi tu n'es pas toujours là? Hou! Hou! Maman... Tu es là pourtant! Pourquoi tu ne me réponds pas? Cessez de me regarder et répondez-moi! Mais pourquoi vous ne me voyez donc pas? Cet édifice blanc, c'est l'hôpital où mon papa travaille. Pourquoi suis-je là, assis devant vous, à rien faire avec ma balle de baseball? Coudonc! Y a-t-il une personne qui veut me répondre? J'ai peur, aidez-moi! Papa, papa, papa! Maman, je pleure, tu es supposée me répondre! Pourquoi tu pleures? Que fais-tu assise par terre à crier? Tu me fais peur!... Bon enfin, papa te voilà!

– Coucou mon champion! Excuse-moi si je t'ai fait attendre, ta maman ne voulait pas que je quitte mon travail...

- Je ne comprends rien papa, explique-moi s’il te plaît.
- Il y a eu un grave accident en allant chercher notre balle de baseball dans la rue. Je ne savais pas que tu suivais et une voiture nous a percutés tous les deux... Toi, malheureusement, tu as rejoint le ciel tout de suite... Ta maman est anéantie, mais tu sais que tu lui as fait chaud au cœur quand tu as été la voir sur le balcon...
- Quoi? Non, non! Papa! Elle me répondait, je te cherchais...
- Non mon ange, c’est parce que tu as quitté le monde terrestre...! Elle me parlait à l’oreille... Mais ne t’en fais pas, je suis là maintenant, tu n’es plus seul, papa est là à présent...!
- Non, je ne veux pas, je veux maman avec nous...
- Maman, maman, maman! Elle aura trop de peine sans nous, papa!
- OK! Viens champion, allons à mon travail!
- L’édifice blanc... Oh! Oui, oui, papa! Maman est là assise par terre, elle nous cherche... Vite! Vite!

*Marie-Claude Giguère, 1^{er} cycle
Centre Sainte-Thérèse (Drummondville), CS des Chênes
Enseignante : Christiane Beaulieu, Syndicat de l’enseignement
de la région de Drummondville*

28. Ruelle mal éclairée

Par une nuit froide d’automne, la ruelle mal éclairée hébergeait un itinérant et son chien; ils étaient là tous les deux, morts de faim et de froid. Je passais par cette ruelle tous les jours quand je revenais de l’école. Le cœur à l’envers, j’étais incapable de les voir dans cette situation, je devais faire quelque chose au plus vite.

Un soir, en revenant de l’école, j’allai me chercher un lunch et je pris la peine d’en apporter un à cet homme tout piteux. Il m’avait remercié de ses yeux brillants. Je l’ai regardé et j’ai souri, content d’avoir fait une bonne action.

La nuit, j’en profitai pendant que mes parents dormaient pour mettre des couvertures chaudes dans mon sac à dos. Je sortis à l’extérieur pour aller les offrir à cet homme mais, quand j’arrivai, il était trop tard: il était mort gelé. Son chien était endormi près de son maître et il tremblait. Attristé, je pris le chien dans mes bras en l’enroulant dans les couvertures, puis je le ramenai chez moi bien

au chaud. Cependant, je savais que mes parents allaient être fâchés, car mon père était allergique aux animaux. Alors, il serait impossible de le garder.

Le lendemain, je descendis déjeuner, je me préparai et j'amenai le chien au grenier pour le cacher le temps que je revienne de l'école. Je passai la journée entière à penser à ce que j'allais faire, et quand je revins chez moi, surprise ! Mes parents m'attendaient assis sur le divan avec le chien à leurs pieds. Je savais déjà que c'était foutu pour moi. Peu importe ce que je dirais, mes parents ne voudraient pas de mon nouveau compagnon.

- À qui est ce chien ?, hurla mon père, furieux.
- Je l'ai trouvé dans la ruelle!, lui dis-je.
- Qu'est-ce qu'on avait dit pour les animaux ? Ton père est allergique, Alexandre!, renchérit ma mère, découragée.
- Je sais maman, mais... juste comme ma mère me coupa la parole.
- Il n'y a pas de mais ! Nous irons le porter à la Société protectrice des animaux demain matin.

Je partis en montant les marches deux à deux, furieux, en criant : « Vous êtes les pires parents ! » Et je claquai la porte de ma chambre. Je ne redescendis jamais pour souper, beaucoup trop furieux. J'avais un nœud dans la gorge. Il arrivait 9 h, je m'endormis près du chien que j'appelais affectueusement Bazou, en sachant très bien que notre histoire serait courte.

On était samedi, je me levai vers 12 h. Ma mère m'attendait en bas toute prête pour la visite à la SPA. Je pris le temps de déjeuner, savourant les derniers moments avec ce chien qui me regardait droit dans les yeux comme s'il avait tout compris. On s'installa dans l'auto. Bazou avait la tête sur mes cuisses, il pleurait. Ma mère me regardait, mais je m'en foutais à présent, je la détestais !

- Alexandre, on est arrivés. On y va !
- Vas-y toi-même!, répondis-je, frustré.

Ma mère descendit de l'auto avec Bazou et revint seule. J'avais les larmes aux yeux, réalisant qu'il venait d'être abandonné pour une seconde fois.

Quand nous sommes arrivés dans la cour, je me mis à pleurer. Ma mère s'approcha de moi pour me faire un gros câlin, mais je la repoussai rapidement tout en lui disant : « Je te déteste ! T'es la pire des mamans ! » Je passai finalement une autre journée dans ma chambre, mon père paraissait fâché par mon attitude.

Pour la semaine de relâche, je devais aller chez mon grand-père qui vivait à deux heures de route de chez moi. J'avais passé une belle semaine en compagnie de mes grands-parents et ça m'avait permis de me changer les idées. Le matin, juste avant de revenir à la maison, je demandai à mon grand-père d'arrêter à la SPA pour voir quelqu'un.

Rendu là-bas, je rentrai, mais il n'était plus là ! Le sourire éteint, je sortis sans dire un mot. Tout le long du trajet, j'avais envie de pleurer et encore plus que la dernière fois.

Arrivé à la maison, je sortis de l'auto et saluai mon grand-père. Devinez qui était assis sur la galerie, les oreilles droites, la queue excitée... BAZOU !

Je courus le rejoindre et je le pris dans mes bras, sous le regard attendri de mes parents.

- Merci maman et papa, je vous adore !
- Nous aussi, mais nous le garderons à certaines conditions. Tu vas devoir t'en occuper à tous les jours, le brosser, le laver, dit mon père.
- Promis, promis, promis !

Six mois plus tard, il mourut d'une maladie. J'ai été très content de pouvoir lui redonner une deuxième chance de bonheur...

*Judith Roy, 2^e cycle
Centre Monseigneur-Côté (Victoriaville), CS des Bois-Francs
Enseignante : Lucie Constant, Syndicat de l'enseignement des Bois-Francs*

29. Ce texte-là

Ce texte-là c'est pour toi, parce que moi aussi il m'est arrivé d'être perdue, de ne pas savoir où j'allais, d'avoir l'impression d'être toute seule. À ce moment-là, j'aurais aimé compter pour quelqu'un autant que toi tu comptes pour moi.

Je sais que tu es le genre de garçon qui n'est pas fait pour moi, que tu es un peu trop *bad boy*. Je sais qu'on est trop différents, qu'on a grandi dans deux styles de vie complètement à l'opposé, mais c'est ce que j'aime de toi. Je sais que tu ne t'attaches pas rapidement aux gens, que tu as de la difficulté à faire confiance aux autres parce que tu as trop souvent été blessé. Je sais que je joue avec le feu en restant avec toi parce que tu vas sûrement me faire beaucoup de peine et que tu risques de me faire plus de mal que de bien. Ce n'est pas ta faute si tu repousses l'amour; tu veux juste ne plus avoir mal et je te comprends, je sais à quel point perdre la personne qu'on aime peut être douloureux.

Mais si je te disais que je ne suis pas comme les autres, que ça m'est égal que tu me fasses de la peine, que je n'ai pas peur de me brûler parce que je sais que tu en vaux le coup, qu'est-ce que tu dirais?

Si je te disais que je suis prête à me battre, si je te disais que je vais toujours être là, que je ne te laisserai jamais tomber, que je vais te soutenir. Si je te disais que je n'essayerai jamais de te changer, que quand tu vas faire des niaiseries, ça ne me dérangera pas. Si je te disais que jamais je ne te dirai quoi faire parce que je sais que tu n'aimes pas ça... Si je te disais que je vais toujours prendre ta défense, si je te disais que je vais rester peu importe à quel point la situation est difficile, qu'est-ce que tu dirais?

Si je te disais que je te prends tel que tu es sans jamais te juger et sans jamais te reprocher quoi que ce soit... Si je te disais que je veux être celle qui va te faire sourire, que je veux être celle qui va rendre ton monde meilleur, être celle à qui tu vas penser après avoir fait une niaiserie parce que ça va avoir été trop drôle, je veux que tu aies hâte de me raconter ta niaiserie pour qu'on en rigole encore plus. Si je te disais que je veux être celle qui va te rendre heureux, celle avec qui tu vas rire jusqu'au petit matin, celle à qui tu vas te confier quand tu vas avoir trop encaissé, celle à qui tu vas parler de tes craintes... Si je te disais que je veux être celle qui va faire sortir toute la rage et la douleur que tu as en dedans, qu'est-ce que tu dirais?

Si je te disais que je vais être à tes côtés quand tu vas être prêt à repartir à zéro, quand tu vas être prêt à recommencer une nouvelle vie, si je te disais que je vais être là quand tu vas commencer à regretter toutes les bêtises que tu as faites... Si je te disais que je vais te supporter quand plus rien n'ira, si je

te disais que je vais être avec toi quand tu vas réaliser tout le chemin que tu as parcouru jusqu'à aujourd'hui, si je te disais que je vais être près de toi quand tu vas réaliser ce que tu vaux. Si je te disais que tu vas toujours pouvoir te fier à moi, si je te disais que je vais assister à tes réussites parce que tu es un gagnant. Si je te disais que je vais être présente dans n'importe quel de tes combats, qu'est-ce que tu dirais?

Ce texte-là, c'est pour toi parce que même si pour eux tu es un criminel derrière les barreaux, pour moi tu es ma plus belle histoire. Tu fais partie de ma vie et tu es la plus belle partie.

*Shanya Landry, 2^e cycle
Centre L'Escale (Thetford Mines), CS des Appalaches
Enseignante : Nathalie Fecteau, Syndicat de l'enseignement de l'Amiante*

30. Le pont Ktu¹ à Sion

Aux abords de la ville de Sion se trouve un pont où il se passe de drôles de choses. Je dois vous dire que les agents de police de cette ville ont de drôles de noms. Il y a ceux qui font la circulation et limitent la vitesse, qu'on appelle *Virgules*, et qui freinent les élans de beaucoup, et ceux qui s'occupent des arrestations, qu'on appelle les *Points*. Aussi, cette petite ville a son lot de journalistes, qu'on appelle les *Guillemets*, et les habitants les plus intelligents, que l'on nomme *Parenthèses*.

Un jour (*Parenthèse* veut faire sa fraîche pour vous dire que, comme je viens d'écrire un complément circonstanciel de temps, donc la virgule me ralentit), un drôle de bonhomme est arrivé sur le pont Ktu en faisant un excès de vitesse. Évidemment, le *Point* l'a arrêté. « Eh, vous là-bas! Vous devriez ralentir sur le pont! », s'écria *Point d'exclamation* de l'autre côté de la rivière. Sur son permis de conduire, on s'est rendu compte qu'il s'appelait *Etc*. Ce n'était pas sa première contravention, car il avait la mauvaise habitude de répéter de mauvaises actions. Il dit au *Point* qu'il venait visiter son cousin *Trois points*

1. On prononce tel qu'écrit (ctu).

avec qui il avait eu une vive discussion au téléphone que celui-ci avait interrompu sans terminer. « Un instant ! », s'exclama le *Point*. « Est-ce que vous me parlez du maire de Sion ? » On voit que le policier avait suivi les instructions du chef de police *Point d'interrogation*. Il y avait eu un attentat contre la résidence du maire et on soupçonnait que le motif était que le maire *Trois points* n'arrivait jamais à prendre de décisions sur quoi que ce soit, il était toujours en réflexion sur tout.

« Le maire est-il trop hésitant ? », pouvait-on lire dans le journal *Guillemets express*. Une résidence de 2 millions [?] de dollars, ce que le chef de police mettait en doute. Probablement un gonflement de l'évaluation pour les assurances. Le *Point* appelle le maire afin de vérifier les dires de ce conducteur imprudent. En fouillant un peu plus dans le dossier de ce mauvais conducteur, on s'est rendu compte qu'il avait plusieurs métiers : avocat, pompier, charpentier et vendeur d'assurances. Le recherchiste de la police, *Deux points*, venait de lui en faire l'énumération (une complicité entre *Deux points* et *Virgule* dans ce dossier). Une enquête plus poussée a permis de découvrir que le maire et son cousin étaient de connivence dans cette affaire. Ils furent donc tous les deux arrêtés et condamnés à faire du bénévolat dans la ville. Le maire dut faire du classement des dossiers en suspens à la mairie, ça risquait d'être long. Comme son cousin était charpentier, bien encadré par *Virgule*, il fut décidé qu'il travaillerait aux réparations de la maison de l'ex-maire *Trois points*...

Est-ce une histoire qui finit bien ? Le chef de police nous le dira...

Remerciement à Marie-Ève pour son accompagnement et son dévouement.
Bonne chance !

*Serge Archambault, 2^e cycle
Établissement de La Macaza (La Macaza), CS Pierre-Neveu
Enseignante : Nicole Rouleau, Syndicat du personnel
de l'enseignement des Hautes-Rivières*

31. Une innocence retrouvée

Ce n'est pas mon histoire, mais j'en ai été témoin. C'est l'histoire entre l'incertitude et l'espoir.

Tania était une petite fille de huit ans qui grandissait dans une famille humble. Elle habitait dans une petite campagne où les fleurs exotiques et les arbres fruitiers embellissaient cet endroit. Tous les jours, elle était si contente de jouer avec ses frères qui étaient plus petits qu'elle. Elle s'épanouissait, soutenue dans l'amour d'une mère et de la protection d'un père qui donnaient leur vie pour leurs quatre enfants. Dans son cœur, ses émotions se nouaient pour l'amour et la chaleur de sa famille aimée. Ce sont de beaux souvenirs qui resteront dans la mémoire de Tania pour toute sa vie.

À l'aube d'un jour d'octobre, la douleur et le désespoir ont été vécus par Tania quand elle et son frère plus âgé ont été séparés de leur famille pour combattre une guerre qui ne les concernait pas. À partir de ce moment, elle a commencé à vivre une expérience qui est la même pour des milliers d'enfants et de jeunes enrôlés de force. Ceux-ci sont devenus des enfants-soldats participant à des conflits armés. Ils ont été obligés de quitter leur vie d'enfant et d'innocence pour une vie sauvage, sanglante, sans espoir, sans temps et sans rêves.

Pendant huit ans, Tania a vécu des expériences que ses pensées et son cœur ne vont jamais oublier. Parfois, des souvenirs ont été exprimés à travers ses propres paroles : « Je n'ai jamais joué avec des poupées, j'ai joué avec des armes, j'ai joué avec la mort. » Dans le groupe armé illégal, elle a été obligée de marcher de longues heures et de se déplacer constamment dans la forêt tropicale dans des conditions environnementales difficiles, sans abri et sans savoir sa destination. Là-bas, jour après jour, cette fille innocente est devenue marquée par la cruauté de la guerre. Elle a été abusée physiquement, sexuellement et psychologiquement. Ainsi, elle a intériorisé dans son esprit et son âme la violence comme unique relation. Or, ses sentiments d'amour, de compassion et de joie sont partis le jour où elle a vu un être humain être tué pour la première fois.

Néanmoins, au milieu de la mort, la vie est apparue quand Tania est tombée enceinte. Elle avait 17 ans. Alors, son instinct maternel s'est développé afin de protéger son enfant. Là, elle savait qu'il n'y avait pas d'opportunité de vivre et aucun futur pour elle. C'est à ce moment-là qu'elle a décidé de fuir cet enfer pour une vie meilleure.

Pendant trois jours, Tania a couru dans la forêt en fuyant le groupe armé illégal qui lui avait fait perdre son innocence, mais elle gardait toujours la force et l'espoir pour son futur enfant. Ainsi, elle a retrouvé sa liberté à travers le programme de démobilisation et de réintégration du gouvernement de la Colombie (*Agence colombienne pour la réintégration*) qui l'a prise sous son aile et lui a donné tout son soutien. Tania a reçu toute l'attention psychosociale, économique, éducative et familiale pour qu'elle commence le chemin de sa réinsertion vers sa nouvelle vie.

Comme une femme libre, Tania a fait ses études primaires et secondaires en profitant de l'amour et de la chaleur de son foyer. Aussi, elle a fait un long processus psychothérapeutique pour affronter ses traumatismes qu'elle vivait dans la guerre. Là, elle a découvert sa résilience et le désir de vivre intensément chaque moment avec sa famille. Elle a repris confiance par l'amour de son entourage.

En 2013, Tania a décidé d'étudier la médecine parce qu'elle pensait sauver beaucoup de vies, comme la sienne a été sauvée.

Maintenant, Tania a vingt-sept ans, elle est étudiante universitaire et habite avec son mari et ses deux enfants. Ils sont heureux dans leur vie malgré les souvenirs sombres de la guerre. Elle retrouve la lumière dans le regard innocent de ses enfants.

Finalement, je dois fièrement dire que Tania et sa famille sont la preuve que, malgré toute l'incertitude et la tristesse, le bonheur, la vie et la paix sont toujours possibles.

* Cette histoire est une parmi plusieurs histoires sur le processus de réintégration dans mon pays, la Colombie.

*Liliana Quintero Lopez, Francisation
Centre de formation des Maskoutains (Saint-Hyacinthe), CS de Saint-Hyacinthe
Enseignante : Jeannette Dion, Syndicat de l'enseignement Val-Maska*

32. Un nouveau départ

Vous savez, la vie est parfois remplie de surprises qui ont un impact que nous ne pouvons calculer avec exactitude, tant la grandeur ou encore l'ampleur qu'il prend dans notre cœur nous marque profondément.

Depuis quelque temps, je me sens différente. Je ne suis plus cette femme qui se détruisait sans arrêt. J'ai décidé que c'était assez. Cette énergie que j'utilisais à me détruire, j'allais en faire usage de façon intelligente et merveilleuse. Cette fleur qui s'était fanée a retrouvé tous ses pétales. Je suis maintenant devenue cette femme qui s'accomplit dans la vie.

Je me sens libre et réalise des exploits dans plusieurs domaines de ma vie. Je n'ai qu'à prendre exemple de mon examen de français. J'avais beau essayer, rien n'y faisait jusqu'à ce que je prenne conscience que je m'y prenais de la mauvaise façon. Il s'agissait simplement de changer ma perception et de vraiment voir cet examen positivement. Là seulement, j'ai réussi un exploit que je croyais impossible. Tout ça grâce à la magnifique idée que j'ai eue de travailler sur moi-même. J'ai su enfin faire entrer le positif dans ma vie. C'est alors que j'ai réalisé que je devais m'accorder ce beau cadeau qui était de me rappeler toutes ces belles qualités qu'on m'avait dites à une époque où je n'y croyais pas. Une nouvelle expérience s'est alors offerte. J'ai compris que j'étais cette femme exceptionnelle avec cet énorme potentiel que certaines personnes avaient vu en moi. Je vois dorénavant tout ce positif. L'ancienne Nancy, qui se dépréciait toujours et qui ne croyait pas en elle, a laissé la place à celle qui croit en ses possibilités. J'y crois fermement maintenant, parce que j'ai déjà tellement accompli de grandes réalisations psychologiques et émotionnelles !

J'ai commencé par obtenir mon permis de conduire et, par la suite, je me suis accordée un très bel été avec mes trois enfants. Je garderai toujours en mémoire le souvenir de leurs expressions quand nous sommes allés au zoo ou encore à Valcartier. Ce n'est pas tout. Vous savez, je suis retournée aux études et je me suis étonnée de découvrir tout ce beau potentiel d'être en mesure de constater que je suis non seulement capable, mais qu'en plus, j'ai tout ce qu'il faut pour accomplir cette nouvelle vie. C'est comme si je renaissais. La vie me donne cette occasion de changer tout ce négatif ; elle me donne ce pouvoir.

D'ici peu, vous ne me reconnaîtrez plus. C'est voulu, je vous rassure ! Car, voyez-vous, l'espoir est tellement un beau sentiment. Ce sentiment, je ne veux plus le rejeter. Sans oublier celui de l'amour, pas celui pour les autres, mais

celui pour soi-même. Oui, maintenant je m'aime. Cet amour inconditionnel que nous portons à nos enfants ne devrait-il pas être le sentiment le plus primordial que nous devrions nous offrir ?

Maintenant, je sais que l'espoir est là pour tout le monde... même pour moi ! Il faut simplement savoir prendre le bon chemin et être prêt à combattre ses démons du passé. Je suis extrêmement fière de moi, car ces derniers ne font plus partie intégrante de mon présent. J'ai enfin compris qu'il y avait beaucoup plus important dans la vie. J'ai réalisé que mon bonheur dépendait de ma volonté à agir sur celui-ci. Je sais que je ne peux changer les choses du passé, mais que ce sont celles-ci qui ont fait de moi ce que je suis aujourd'hui et deviendrai demain.

Je comprends beaucoup mieux maintenant les raisons de ma présence sur Terre. C'est simplement pour pouvoir faire comprendre aux autres comment eux aussi peuvent être importants et exceptionnels et qu'ils réalisent que le bonheur s'accomplit en le nourrissant du quotidien. Ma plus grande récompense sera de les voir évoluer comme j'ai évolué. C'est pour apporter ce magnifique message qu'est l'espoir que je suis là. Je veux rallumer leur flamme intérieure comme la mienne l'a été. Un gros merci à tous ceux qui ont contribué à ce bonheur mais, surtout, un énorme merci à... moi-même !

*Nancy Mourez, 2^e cycle
Centre Le Parcours (Dolbeau-Mistassini), CS du Pays-des-Bleuets
Enseignant : Alain Lalancette, Syndicat de l'enseignement de Louis-Hémon*

33. Humanité

La nuit plongerait bientôt les rues dans l'obscurité. Sans itinéraire, j'avancais sur des chemins choisis aléatoirement. Le film de notre différend jouait dans ma tête. Mon cœur se noua. Un peu plus tôt, j'étais parti furieusement. Ce qui au départ était une banale demande de sortie s'était vite transformé en querelle. Dès mes premiers mots, ma mère s'était fermée, refusant de participer à cette conversation ou de m'écouter. Réduit au silence, j'avais perdu patience et hurlé tout ce qui me traversait l'esprit. Avant de pouvoir mesurer l'ampleur de mes paroles, j'avais déjà déclaré vouloir quitter la maison.

– Fils, me rétorqua-t-elle d'un ton arrogant, dans moins d'une semaine, tu me supplieras pour revenir.

Elle ne comprenait pas, comme d'habitude. Je pouvais parfaitement subvenir à mes besoins, trouver un travail, même si cela impliquait d'abandonner mes études : je m'en sortirais sans elle.

En ressassant mes souvenirs, les émotions retenues depuis émergèrent, mes joues s'inondèrent de larmes. J'évitai le regard des passants qui me dévisageaient, ma vie semblait devenir un livre ouvert à leurs jugements. Les yeux ancrés au sol, incapable de soutenir leurs regards intrusifs, je m'apprêtai à franchir un carrefour lorsqu'une main me saisit fermement et m'immobilisa. J'eus à peine le temps de voir une voiture passer devant moi, m'évitant de justesse. Choqué, je déglutis. J'imaginai la scène : un pas de plus, un seul et ma vie se serait terminée sur ce coin de rue. Seize années vécues, rien de plus. Revenant à la réalité, je souhaitai remercier mon bienfaiteur.

– Merci !, commençais-je, vous...

Ma phrase resta en suspens. Je n'arrivais plus à articuler, surpris en voyant mon interlocuteur. J'eus un vague doute. S'agissait-il bien de... moi ? Ses cheveux décoiffés, ses habits hâtivement enfilés, au détail près il était mon identique copie. Notre seule distinction, ce regard sombre me dardant agressivement, jusqu'à percer mon âme. Je n'eus pas peur de lui. En fait, je me sentais... libéré, mes problèmes semblaient à présent futiles. Mes craintes, mes colères, mes peines s'atténaient. Ces émotions négatives appartenaient à cet être comme si elles avaient toujours été siennes.

L'étrange silhouette pointa le doigt sur la route adjacente, où je découvris mon corps sans vie, étendu sur la chaussée. Le sauvetage n'avait été qu'un semblant, le véhicule m'avait percuté. Un choc violent qui ne laisse aucune chance. Autour de la victime, les témoins s'entassaient. C'était pour eux l'histoire d'un enfant à qui on avait dérobé la vie. Je n'existerai plus qu'à travers leur traumatisme, ce monde n'étant plus mien, je disparaissais lentement. Une dernière fois, j'examinai mon double. Qui qu'il soit, s'il était l'obscur reflet de ma personnalité, je lui cédaï volontiers ses imperfections. Au moment de quitter cette vie, j'eus un sentiment de délivrance qui se mêla à une sourde culpabilité. Mes ultimes pensées allèrent à celle qui fut ma mère. Cette femme avait consacré sa vie à son unique enfant, son fils, sa plus grande fierté, mais aussi sa plus profonde déception. Que deviendrait-elle ? Je n'aurai jamais la réponse.

J'étais à cet âge où la mort est un concept nébuleux. L'avenir n'était qu'une vaste illusion aux promesses imprévisibles, les certitudes n'existent que pour les esprits qui les conçoivent. L'écho de mon être fut transporté au loin, dans le néant. bercé par l'infini, je m'appropriais l'éternité. J'eus le loisir de sonder l'univers, le décortiquer pour mieux le comprendre, trouver les mots pour expliquer l'indéfinissable. Exempt d'émotions, mes pensées devenaient analytiques. J'assimilai les innombrables erreurs de l'histoire, examinai la bêtise humaine. À travers de courts moments de perception, je distinguai parfois une voix, trop lointaine pour être identifiée. Au fil du temps, des bribes de souvenirs me revinrent, des connaissances que j'ignorais posséder.

Puis, les voix se clarifièrent, me baignant de douceur comme une apaisante mélodie aux accords familiers. Après ma longue léthargie, mon esprit s'éveillait sur l'ensemble de mes souvenirs. La vie... je l'admirais avec une naïveté étonnante. Une intense volonté de guérir ce monde en agonie me hantait. L'humain savait si bien blesser ses semblables. Il détruisait ce qui l'entourait pour le rendre froid et triste. Soudain, je perçus un son surprenant, un martèlement énergique dans ma poitrine... mon cœur. Je sentis mon temps dans l'infini s'achever, je serai d'ici peu entraîné vers l'inconnu. Ce moment marqua le début d'une rapide succession d'événements. Débousolé, je n'eus pas le temps de comprendre la force incroyable qui m'arrachait à mon confort.

L'étreinte glaciale de l'air s'infiltra jusqu'à mes os. De désespoir, je poussai un interminable cri qui fit écho. J'entrouvris les yeux, une lumière éblouissante m'aveugla. Des visages inconnus auscultaient mon corps délicat de nourrisson. On me porta ensuite plus loin, où une femme émue m'attendait. Elle m'accueillit dans ses bras, les yeux baignés de larmes cristallines. Je me jurai de ne pas reproduire les erreurs du passé, de rendre à cette mère aimante tout l'amour qu'elle méritait de recevoir. Seulement, mes souvenirs s'envolaient déjà un à un, comme ils l'avaient fait autrefois. En vain, je m'efforçai de ne pas oublier, je souhaitai honorer mes promesses. Dominé par l'appréhension, je lançai un coup d'œil nerveux aux alentours. Parmi les visages attendris par ma naissance, l'un se distinguait, me toisant avec insistance. Dissimulé derrière un regard sombre, mon double était venu me rendre les imperfections qu'il avait sagement gardées en mon absence.

J'étais né d'innombrables fois auparavant, sous différentes apparences. En surface, le monde avait changé de visage aussi souvent que moi mais, fondamentalement, nous restions les mêmes, marqués par les erreurs de l'homme.

Ce double, il était le reflet de ce que nous nions être, les architectes d'un monde qui nous ressemble plus que nous voudrions l'admettre.

À l'image de mes pairs, j'étais né de pureté. À l'image de mes pairs, je n'étais qu'un humain, porteur d'amour et de destruction.

*Janie Carrier-Cusson, 2^e cycle
Centre Sainte-Thérèse (Drummondville), CS des Chênes
Enseignante : Carole Parenteau, Syndicat de l'enseignement
de la région de Drummondville*

34. PAPEIKUTSHISHIKUA... Un jour à la fois...

Je prends une bonne bouffée d'air... Je la garde un moment et j'expire... Ce n'est pas facile pour moi de dire mes rêves. J'en ai beaucoup, surtout pour nous les Autochtones. Je ferme les yeux... En ce moment, c'est mon cœur qui vous parle. Il hésite à vous partager ses sentiments... C'est la première fois que mon cœur et moi nous vous parlons.

J'inspire... J'expire...

Voilà! Je suis prête à vous partager mes rêves.

Voyez comme un grand homme avait espoir de changements pour les Afro-Américains. Martin Luter King disait: *I have a dream*. Il croyait à son rêve... Et moi aussi, je rêve et j'ai espoir pour nous!

Maintenant, je commence... Comme vous le savez, il y a plusieurs préjugés à l'égard des Autochtones. Si les gens prenaient le temps de les connaître... S'ils savaient ce qu'ils ont vécu... Il n'y aurait plus de préjugés... Quand j'entends certains propos sur nous, j'ai l'impression qu'on nous crache dessus. Je ne veux surtout pas montrer ma souffrance réveillée par leurs mots blessants.

J'inspire... J'expire...



Chaque fois, je fais semblant de n'avoir rien entendu... Par tous mes efforts, je garde la tête haute! Cela ne m'empêche pas, loin des regards, de pleurer... Mon cœur verse des larmes pour nous tous! Je rêve qu'un jour les Autochtones soient écoutés attentivement, soient respectés, soient bien aux regards des autres. Nous le méritons!

J'ai peur, mais...

J'inspire... J'expire...

J'inviterais les gens qui vont me lire à le faire aussi...

En plus des préjugés, il y a beaucoup de racisme sur cette terre. Je pense vraiment ce que je dis... Je n'en veux pas aux gens qui sont racistes. Il est vrai que ce que les personnes racistes font ou disent peut être troublant... Il est vrai que les personnes racistes peuvent nous faire ressentir de la colère en nous.

La colère peut rendre les gens aveugles. On n'est plus capable de discerner ce qui est bien ou mal avec toute cette haine. C'est comme si on mettait un voile devant nos yeux. Notre vision se trouble...

Inspirons... Expirons...

Ne faisons pas comme ces aveugles qui mettent tout le monde dans le même sac. Ce n'est pas la solution... Nous valons mieux que ces gens avec plein de jugements. On peut dire notre façon de voir le monde... SANS violence...

Nous n'avons pas tous la même éducation. On ne sait pas ce que les gens vivent. On ne sait pas pourquoi ils font du mal... Pourquoi tant de mal? Pourquoi traiter des humains comme des moins que rien? Qu'est-ce qu'on a fait pour mériter tout ça?

Je rêve qu'un jour les Autochtones ne soient plus déshabillés par des regards malsains...

J'inspire... J'expire...

On peut choisir de les ignorer...

Je vous dirais en plus...

Mes frères et mes sœurs autochtones ont vécu dans la tristesse, ils ont vécu dans la peur. Trop d'évènements terribles se sont passés dans leur vie. Leur corps et leur âme ont été souillés. Je sais maintenant, beaucoup d'entre eux marchent un pas à la fois... J'admire leur force. J'admire leur persévérance sur le chemin de la guérison.

Je rêve qu'un jour les Autochtones soient purifiés de leurs idées noires...

Je rêve...

J'ai moi-même vécu dans la peur et la tristesse. Pendant un moment, j'ai perdu espoir en la vie... L'Amour des gens qui me sont chers, cet Amour a réussi à guérir la personne brisée que j'étais... Je leur en serai toujours reconnaissante... Ils ont cru en moi, ils ont cru en ma guérison... L'Amour, c'est puissant!

Maintenant, je vis un jour à la fois et je rêve...

Chères sœurs et chers frères autochtones, nous ne sommes plus invisibles! Maintenant, mettons-nous debout! Regardons vers l'horizon, nos rêves nous attendent... Croyons en nous! J'ai espoir qu'ensemble nous pouvons tout changer. Je suis fière d'être Autochtone! Soyons fiers...

Inspirons... Expirons...

N'oublions pas ceci : rouges, noirs, jaunes ou blancs, nous sommes tous égaux!

Je rêve de respect, d'amour... MAMU... ENSEMBLE... parce que moi, je vous aime...

*Amanda Canapé Fontaine, 2^e cycle
CFGA des Rives-du-Saguenay (Saguenay), CS des Rives-du-Saguenay
Enseignante : Lise Maltais, Syndicat de l'enseignement du Saguenay*

35. L'Alcatraz, juste pour voir !

Pour le trentième anniversaire de ma blonde Isabelle, je lui propose un séjour à San Francisco, dans le but de satisfaire sa curiosité et de réaliser son rêve de pouvoir visiter l'île aux pélicans, c'est-à-dire la prison d'Alcatraz.

« Avec toi, j'irais n'importe où les yeux fermés, juste pour voir ! », me répond-elle.

Elle veut connaître la sensation de celui qui est privé de sa liberté. Comprendre avec d'autres yeux... Un parallèle de sa propre vie...

Elle est cette petite fleur qui vit à travers les pierres, les ronces et la poussière... Je l'ai choisie pour égayer ma table ! Elle est la musique qui fait danser ma vie.

Isabelle porte des lunettes de professeure qui trahissent son petit côté intellectuel. Moi, je l'aime comme ça ! Elle est si jolie que je n'oserais lui dire. Sans repères, elle ne pourrait comprendre...

Quelques jours plus tard, rendus à San Francisco, nous embarquons sur le traversier qui nous mène sur l'île d'Alcatraz, située à deux kilomètres au milieu de la baie. L'îlot, dépourvu de véhicules, est un rocher de 120 pieds de haut et d'une superficie de 4,8 hectares.

Pendant la courte croisière qui dure quinze minutes, escortée par les cris des mouettes, ma compagne se délecte de cet air marin qui est un mélange de varech, d'algues et de poissons. Elle tourne son visage vers le large pour mieux goûter les embruns salés.

À travers la brume quotidienne, je peux apercevoir au loin le Golden Gate, cette majesté de plus de cent ans qui se balance au gré du vent, à plus de 200 pieds au-dessus du Pacifique.

Comme elle est belle à voir lorsqu'elle calcule dans sa tête, cheveux au vent, la hauteur des 750 pieds des piliers, tout en écoutant l'harmonie de cette gigantesque harpe de 2,6 kilomètres dont les haubans sont effleurés par la brise !

Constatant les moteurs ralentir, elle devient tout à coup plus fébrile. Elle s' imagine ce même traversier, converti en fourgon, transportant les prisonniers sous un soleil de plomb vers leur détention.



- Durant ce petit laps de temps, elle passe de la liberté à l'incarcération; de là l'importance de l'imaginaire et de la réalité, c'est-à-dire de voir autrement.



En déposant son premier pas sur le débarcadère, mon épouse se transforme peu à peu de visiteuse à prisonnière.

Le rocher devient subitement inhospitalier. Le mot bienvenu aurait été une injure. Partout règnent l'inconnu et l'inhabituel à l'homme autonome. Les visiteurs sont libres de se promener sur l'île ou de se joindre aux randonnées guidées.



La prison est située sur le sommet; il faut donc grimper jusque-là. À l'intérieur, la visite se fait en suivant une ligne verte tracée sur le plancher de ciment, écouteurs aux oreilles. Ma copine écarte cette option, et je deviens son guide... Quel plaisir de l'avoir à mon bras!

- Prisonnière, elle s'imagine le fracas des gamelles provenant de la cafétéria, le claquement des portes des cellules, le cliquetis des clés dans les serrures.



Tristement, elle entend les injures des geôliers et ressent les pleurs, les regrets, les ennuis et les espoirs lointains des anciens occupants.

- Elle vit cette liberté qui n'est qu'imaginaire. Cette liberté dont elle est une adepte... Elle désirait depuis longtemps partager cette liberté ou cette restriction de sensations communes à sa situation...



On invite le visiteur à se mettre dans la peau du geôlier, mais ma blonde préfère celle du détenu dont il lui manque que le méfait. C'est pourquoi elle se faufile dans les minuscules cellules, se collant le visage contre les barreaux. Elle visualise de l'intérieur et réalise qu'entre la liberté et l'incarcération, il n'y a que l'épaisseur d'un barreau, tout dépendant de quel côté l'on se trouve, semblable à celle qui nous sépare de la vie à la mort, soit celle de la peau.

- Prisonnière, elle réalise que l'intérieur de la prison est le ventre de la relativité où tout est relatif, un ventre dont la peau est rayée par des barreaux, qu'il y a aussi deux sortes de prison, soit celle de l'internement et celle de l'évasion. C'est du pareil au même! L'évasion ne signifie pas la liberté. La réclusion est la vie entre le réel et le rêve, proche du fantasme! Car la seule liberté pour les détenus est celle de leurs pensées, celles qui permettent de s'évader dans leurs souvenirs ou leurs espoirs.



Continuant sa visite, Isabelle s'arrête longuement dans la bibliothèque, lieu privilégié de récompenses en échange de bons comportements, vestibule de la liberté, compilation de tous les mirages de la vie, là où chaque livre devient la clé d'une évasion virtuelle, le seul endroit où il est permis de se forger les évasions les plus saugrenues.

Ma blonde est toujours de l'autre côté du miroir... Un miroir transparent qui laisse réfléchir ce que l'on ne voit pas : l'invisible. Pour elle, la liberté n'a que l'épaisseur du sens où tourne la clé qui barre. À droite, elle verrouille, à gauche... comme le prisonnier, elle ne perçoit que l'invisible.

Elle voit où je suis aveugle. Elle est mon « Petit Prince » ! Elle voit plus que ce que je peux voir. Elle voit tout ce que j'aimerais voir.

Elle m'apprend à rêver les yeux ouverts. Et, pourtant, la seule différence entre ma blonde et moi n'a que l'épaisseur de la paupière qui nous sépare, là où se cachent les rêves les plus fous.

Isabelle est mon encyclopédie des sensations, mon recueil des sentiments exprimés. Elle voit tout dans le « silence » de ses yeux.

Et, un jour, de retour à la maison, pour me faire rire, je la surprends à se maquiller devant son miroir d'un air moqueur. Elle faisait semblant, car elle est aveugle depuis toujours...

Son sens de l'humour est son sens rajouté !

Durant ce voyage, elle a réalisé que le bonheur est impossible sans la liberté, mais qu'il est possible d'être heureux, même sans voir.

*Raymond Gagnon, Intégration sociale
Centre Laure-Conan (Saguenay), CS des Rives-du-Saguenay
Enseignante : Annie Roy, Syndicat de l'enseignement du Saguenay*

36. La justice et l'humanité

Je ne peux pas oublier la guerre. On dirait que le monde a oublié la justice, l'humanité et la liberté des autres. La guerre est un mal qui déshonore le genre humain. La guerre est une forme de violence. En effet, moi, je n'aime pas la guerre et personne ne l'aime. Je ne veux pas que les enfants n'aient pas de parents à cause de la guerre, comme moi.

Lorsque j'avais cinq ans, la guerre a commencé dans mon pays contre les États-Unis. C'était en 2003. Ce sont les moments les plus difficiles, car mon père est mort et mon oncle s'est fait mettre en prison. Il est mort lui aussi, mais à cause d'une maladie du foie. J'ai vu mon père mort devant moi. C'est dur pour une fille de cinq ans de voir son père mort à cause de la guerre.

Ma mère a décidé de quitter notre pays, et je suis partie avec ma famille en Syrie. Ma mère voulait que l'on réussisse à l'école pour avoir une belle vie plus tard. Je suis restée avec ma famille en Syrie pendant quatre ans. Mais on a commencé à avoir des problèmes dans ce pays-là. Vers la fin de 2010, nous sommes venus au Canada.

J'aime vraiment le Québec et le Canada. Nous commençons à nous habituer à vivre ici. Nous sommes entrés à l'école pour apprendre le français. Au début, c'était difficile, car je ne connaissais aucun mot en français.

Maintenant, en 2015, on entend souvent parler de l'État islamique, surtout dans mon école. Dès que les élèves de l'école apprennent que je suis musulmane ou arabe, ils pensent que je suis une terroriste. J'essaie de leur expliquer que ça ne veut pas dire que si je suis musulmane ou arabe que je suis une mauvaise personne.

L'islam est pourtant une bonne religion. C'est l'État islamique qui donne une mauvaise idée de la religion islamique, et la plupart des gens le croient. En effet, les gens pensent que les actes terroristes sont ordonnés par le Coran, par Allah et par la religion, mais ce n'est pas le cas. Les terroristes tuent n'importe qui. Ce que les gens ne savent pas, c'est que dans le Coran, il est écrit: «Celui qui tue une personne, c'est comme s'il avait tué toute l'humanité et s'il en sauve une, c'est comme s'il avait sauvé toute l'humanité.» Le terrorisme n'a rien à voir avec la religion islamique. Le terrorisme est étranger à l'islam.

J'aimerais que ça change un jour, qu'on vive dans un monde de paix et de justice. Et aussi que le point de vue négatif sur les arabes et les musulmans change. Je suis musulmane et pourtant je ne suis pas une terroriste.

*Nabaa Ramel, Francisation
Centre Sainte-Thérèse (Drummondville), CS des Chênes
Enseignante : Huguette Lavoie, Syndicat de l'enseignement
de la région de Drummondville*

37. Un père

Un père devrait pouvoir aimer son enfant
Être en mesure de le rendre important
Un père ne devrait pas être là pour nous nuire
Mais plutôt pour nous border et nous instruire

Un père devrait être comme un coffre-fort
Tous nos secrets, il saurait les garder en lui comme de l'or
Un père devrait assister à nos anniversaires
Au lieu d'aller au bar prendre une bière

J'aurais tant souhaité qu'il prenne un chemin différent
Et qu'il n'abandonne pas ses enfants
Un père ne devrait pas avoir à utiliser la violence
Mais apprendre à faire des choix différents et faire confiance

Un enfant a besoin de temps
Un père ne devrait pas avoir à faire semblant
Cet homme désagréable
Qui me sert de père minable

Avec le temps, j'ai compris que je ne pourrai jamais l'échanger
Malgré tout ce mal qu'il a causé
Malgré toutes les larmes qui ont coulé
Mon père restera celui qu'il est resté

Un père devrait apprécier le moment présent
En compagnie de sa famille et de ses enfants
Oublier ce qui l'a fâché durant sa journée
Et commencer à faire disparaître le passé
Perdue à force de réfléchir au passé et à l'avenir
Quelques fois, j'aurais tant souhaité te haïr
J'ai toujours rêvé d'un père présent
Qui saurait calmer mes tourments

Toujours parti à l'hôtel
Tu nous quittais pour elle
Malgré toutes tes explications
Un père devrait être une source de protection

Sûrement qu'un jour tu nous as aimés
Mais aujourd'hui, c'est du passé
Tu m'as rejetée
C'est pourtant moi qui devrais être fâchée

L'alcool t'a détruit
Mon cœur est démoli
Par ton absence
Et tes excès de violence

Je t'ai tant aimé
Comme je t'ai tant détesté
Ton âme s'est imprégnée de tant de méchanceté
Que je n'ai plus aucune envie de te regarder

Tu n'as vraiment rien compris
Rien compris à la vie
Un père, non, tu ne l'es pas
Tu as toujours été absent

Un enfant, c'est vivant
Un enfant, ça surprend
Une fille ou un garçon
Ça finit par être la même chanson

Ton absence s'est ressentie
Quelques fois, je m'ennuie
J'aurais apprécié avoir un père
Peut-être qu'aujourd'hui, je ne connaîtrais pas le mot misère

Car un père ne devrait pas être une source de douleur
Mais plutôt un réconfort et une parcelle de bonheur
J'espère qu'un jour tout changera
Et avoir la chance d'avoir un papa juste pour moi

*Eden Masson, 2^e cycle
Centre l'Impact (Rivière-Rouge), CS Pierre-Neveu
Enseignante : Stéphanie Thibault, Syndicat du personnel
de l'enseignement des Hautes-Rivières*

38. Ma mère, mon ange

Tout commença le 5 mars 2012. C'était une belle journée d'hiver, le temps était doux. Il tombait de gros flocons. Je m'en souviens comme si c'était hier. Elle restera gravée dans ma mémoire à tout jamais.

Ce jour-là, maman, tu es allée à l'hôpital, car tu n'allais pas bien depuis quelques semaines. Tu es revenue à la maison et, d'une voix éteinte, tu nous as annoncé que tu avais un cancer. À ce moment précis, la terre a cessé de tourner. Cette foudroyante nouvelle m'a anéantie !

Aujourd'hui, cela fait presque trois ans que tu nous as quittés. Les secondes, les minutes, les heures et les jours passent, mais la douleur reste insupportable. Tous les jours, lorsque je me lève, c'est un combat perpétuel qui recommence. Même si j'affiche un sourire sur mon visage, il n'est que d'apparence, car derrière se cache une peine immense. C'est comme si quelqu'un m'avait arraché le cœur à la minute où tu t'es laissée aller à la mort. Le jour de ton départ, c'est une grande partie de moi-même qui a cessé d'exister. C'est dur de perdre une mère lorsqu'on pense qu'elle est éternelle et que peu importe l'âge elle sera là pour nous.

Maman, tu as été d'abord et avant tout une mère extraordinaire, ma meilleure amie, une oreille pour m'écouter, une épaule pour pleurer et tu as toujours été là pour me relever lorsque je tombais. Tu nous aurais donné la lune si tu avais pu. Je croyais réellement que tu t'en sortirais, mais à mon grand désespoir le contraire s'est produit. Neuf mois après cette annonce, tu perdais ton combat contre cette affreuse maladie. Ce furent les neuf mois les plus intenses de ma vie. Pendant tout ce temps, je suis passée par une gamme d'émotions inimaginables. Ce fut là une expérience que je ne pensais pas vivre un jour.

Te voir souffrir de la sorte a été si angoissant, si insupportable ! Depuis ce jour, tout ce qui m'habite est la colère, l'ennui, la rage, la haine et la culpabilité, celle de ne pas avoir eu le temps de te dire au revoir et de ne pas être restée à tes côtés cette nuit-là.

La dernière fois que je t'ai vue encore consciente, c'était le 24 décembre au soir. Tu m'as dit de partir, car j'avais trop de peine et tu ne supportais pas de me voir pleurer à tes côtés. Le lendemain matin, quand je suis retournée te voir, tu n'étais pas consciente. Toute la journée, j'ai espéré que tu te réveilles, mais tu avais sombré dans un sommeil profond. Épuisée par toutes ces émotions, je suis partie à la maison pour me reposer.

À mon retour à l'hôpital, au moment où mes pieds ont touché le seuil de ta chambre, tu t'es redressée brusquement dans ton lit, tu m'as regardée droit dans les yeux et tu m'as dit : « Audrey, je t'aime ! » Ensuite, tu as replongé dans ton sommeil. Je suis restée à tes côtés, mais c'était trop pour moi, alors j'ai quitté ta chambre. Ce fut la dernière fois que je t'ai vue vivante.

Cette nuit-là, j'ai rêvé à toi ; tu te levais de ton lit et BANG ! tu tombais par terre et tu décédais. Je me suis réveillée en sursaut le cœur palpitant. Finalement, j'ai réussi à me rendormir et à 5 h 45 je me suis réveillée en sursaut ; mon cœur battait la chamade, mais cette fois-ci ce n'était pas à cause d'un rêve. Je savais au plus profond de moi que tu étais partie rejoindre ceux que tu aimais là-haut. L'aube commençait à peine à pâlir le ciel lorsque le téléphone a sonné ; c'était papa qui me disait que tu étais décédée à 5 h 45. Je me suis levée et précipitée aussitôt à l'hôpital pour te voir une dernière fois.

Ton départ m'a fait si mal ! Lorsque je t'ai vue dormir si paisiblement, libérée de toute douleur, j'ai pris conscience que je ne pouvais plus espérer ton retour. Malgré tout, la vie continue. Ce n'est pas facile tous les jours. Je dois me relever les manches et affronter chaque journée. N'est-ce pas ce que tu m'as enseigné pendant ton trop court séjour sur la terre ?

Maman, tu n'avais que 53 ans lorsque tu es partie. J'aurais aimé avoir plus de temps avec toi. Nos fous rires, nos crêpages de chignon, ton sourire, ton odeur et tes câlins me manquent cruellement.

Veille sur nous!

Je t'aime à l'infini... XXX

*Audrey Blanchard, 2^e cycle
Centre L'Escale (Thetford Mines), CS des Appalaches
Enseignante : Nathalie Fecteau, Syndicat de l'enseignement de l'Amiante*

39. Tombée au combat

La journée était magnifique, sous les rayons cléments du soleil, le ciel était dégagé. Comme après chaque journée de travail, je revenais à la maison pour une soirée bien méritée, pour te retrouver, toi, ma fille, ma seule et unique... Le trajet terminé, je me souviens de m'être précipité dans la maison, d'avoir crié ton nom afin de te voir courir vers moi les bras grands ouverts, le sourire aux lèvres, mais tu ne me répondais pas.

Ensuite, j'ai le souvenir de t'avoir cherchée, d'avoir crié ton nom encore et encore, d'avoir senti la panique prendre possession de chaque parcelle de mon corps. Soudainement, des couinements familiers parvinrent à mes oreilles, c'était ceux de ton chien Maïllow, celui que je t'avais offert pour ton anniversaire, tu l'aimais tellement.

J'avançai tranquillement vers l'arrière de la maison. Il était couché là, à plat ventre, la tête montée vers le haut, à regarder quelque chose. Je ressentais que ça n'allait pas. Puis, mes yeux se levèrent dans la même direction que lui. Mon corps se figea, la vision était horrible, je ne pouvais pas croire que ça m'arrivait, ça arrive toujours aux autres, non? J'essayai tant bien que mal de me convaincre, mais tu étais bien là, le corps inerte, pendu au bout de cette chaîne, celle que tu utilisais pour promener Maïllow.

J'ai senti l'enfer s'ouvrir sous mes pieds, mon corps s'anéantir de tristesse. J'ai la réminiscence d'avoir couru vers toi, pour te détacher, comme si je pouvais te sauver, te ramener, d'avoir crié ton nom à en perdre la voix, mais des bras cruels t'avaient emportée pour un sommeil éternel.

Je me souviendrai éternellement de t'avoir bercée, d'avoir caressé tes longs cheveux noisette, d'avoir pleuré sur ton petit corps bleuté pendant de longues minutes.

Après ton décès, j'ai longtemps essayé de comprendre pourquoi tu avais fait ce geste, celui qui t'amenait dans un autre monde. J'ai longtemps pensé que c'était de ma faute, que je ne t'avais pas donné ce que tu désirais, mais crois-moi, j'ai fait mon possible.

J'ai finalement accepté que c'était ton choix, que tu n'allais pas bien, que ce n'était pas ma faute. Tu n'as pas manqué de courage, tu as seulement choisi de cesser de souffrir.

J'espère que tu ne souffres plus, que ton sourire est maintenant revenu. Je garderai en mémoire tous ces beaux sourires qui m'ont tellement rendu heureux. J'espère un jour les revoir. C'est avec le cœur gros que je te dis je t'aime et que, peu importe le choix que tu as fait, tu seras toujours ma fille.

*Alexandra Maurice, 1^{er} cycle
Centre Saint-Michel (Sherbrooke), CS de la Région-de-Sherbrooke
Enseignante: Marion Ann Blanchard, Syndicat de l'enseignement de l'Estrie*

40. Les échelons sous mes pieds

Six heures et quart. Mon radio-réveil se mit à me crier des injures. Sujet: le pauvre monde d'outre-mer. Comme à tous les matins, je me dis qu'il serait temps de changer de chaîne. Quelque chose de plus gai pensai-je. Comme j'en avais l'habitude, je ne fis rien. À l'ordre du jour, une autre querelle au Moyen-Orient. Les factions impliquées ne semblaient point s'entendre sur un certain homme barbu. Si seulement ç'avait été le père Noël, il aurait été plus facile de nier son existence sans s'attirer les foudres de quiconque ne partage son opinion.

Je décidai qu'il était temps de me lever, ce que je fis, mais du mauvais pied. Malheureusement, je me foulai la cheville. « Bouse! », criai-je. Tant pis, j'en ai deux, me confirma mon deuxième pied. Je basculai tout mon poids du même côté et sautillai jusqu'à la cafetière tel un lièvre éclopé.

Je commençais à peine mon breuvage matinal quand on frappa à ma porte. C'était Marise « la jeune ». Elle me ramenait le sucre qu'elle m'avait emprunté la veille. Elle me remercia encore une fois, puis elle quitta. Je n'eus qu'un court instant pour mordre dans une rôtie avant que l'on ne martèle ma porte de nouveau. C'était Marise « la vieille », avec sa fameuse canne. Canne qu'elle utilisait autant pour frapper les jeunes que les portes. À son âge, nous étions en droit de nous questionner si elle pouvait encore faire la différence entre les deux. Elle voulait un peu de sucre. Je lui donnai celui qui m'était revenu. Elle me remercia, puis quitta. À vrai dire, je n'avais que faire du sucre. J'étais diabétique. Je ne faisais que servir d'intermédiaire entre mes deux voisines. Elles se détestaient, mais elles avaient autant besoin d'argent que de sucre.

Sept heures moins quart. Mon rituel matinal était presque achevé. Je sortais de mon appartement en boitillant, clé en main, quand je vis madame Beauregard qui faisait son « jogging » dans le couloir de l'étage. Elle ne voulait pas attraper froid, me dit-elle à son premier passage, comme si elle avait lu dans mon esprit. Je l'admire beaucoup, me dis-je à voix haute tel un timbré.

Elle me remercia à son deuxième passage, et je m'excusai au troisième. Je l'admirais pour tous les efforts qu'elle déployait à vouloir redevenir jeune. La vie avait cessé de lui être généreuse il y avait belle lurette. Mais elle ne baissait jamais les bras. Son petit-fils, par contre, était tout le contraire. Bras au sol, il était assis dans le cadre de porte de l'appartement de grand-mère, visage fixé sur son téléphone et cigarette en main. Il cherchait à être plus vieux. Il portait même des vêtements trop grands pour lui. Par anticipation j'imagine. Mais j'avais de bien mauvaises nouvelles pour lui : on ne devient vieux que quand on souhaite redevenir jeune. Un jour, peut-être, le réaliserait-il.

L'autobus arriva finalement. Je montai la marche de peine et de misère et glissai ma carte contre le capteur. Le chauffeur me salua et je lui rendis la pareille. Je ne trouvai point de place. Je dus donc me tenir debout à la manière d'un unijambiste. J'entrevis Serge, le concierge de l'immeuble, par la fenêtre. Il était dans son 4 x 4, deux voies plus loin, à la gauche de l'autobus. Il se mit à crier du klaxon tel un écervelé. Serge se prenait pour Moïse quand il était sur la route. Par son klaxon, il cherchait à scinder la marée de voitures qui le séparait de sa terre promise. Sans trop de succès, hélas ! Nous nous suivîmes un certain temps, côte à côte, puis Serge finit par rejoindre cette fameuse terre. Elle se nommait « Canadian Tire ». Il y était sûrement pour la fuite d'eau

qui était survenue dans ma salle de bain la veille au soir. Pouvions-nous vraiment la blâmer d'essayer de fuir ainsi ? Après tout, elle était destinée à finir dans une toilette. J'aurais fait de même si j'avais été à sa place.

Rendu à ma destination, je me rendis à mon « cubicule », pareil à un escargot, pour n'y trouver qu'une boîte remplie d'objets que je pouvais reconnaître comme les miens. « Bêlanger ! », cria mon patron se fourvoyant sur mon nom une nouvelle fois. Au pas de course, à l'image de Terry Fox, je me rendis à son bureau puis me postai devant lui.

« Vous êtes viré ! », continua-t-il en criant comme si j'étais encore à bonne distance. J'acquiesçai sans dire mot, mais je me fis arrêter par ce même homme avant d'avoir franchi la porte. « Qu'a votre jambe ? », me demande-t-il d'un ton plus serein. Je lui expliquai l'histoire de ma cheville, sur quoi il me demanda pourquoi je n'étais pas allé à l'urgence directement. Je lui dis que je ne souhaitais pas perdre mon emploi. Mais que j'allais y aller à l'instant. Il grimaça de dédain et me dit de refermer la porte derrière moi.

Je pris un taxi pour me rendre à l'hôpital. Je commençai à perdre espoir. Sur la banquette arrière, je m'assis. Pendant que nous roulions, je regardais par la fenêtre le ciel et les nuages qui contrastaient l'un l'autre. Tout le contraire de mon état et mon moral.

Le chauffeur se démusela après de longues minutes de silence et me fit la conversation en profondeur sur sa vie. Je l'écoutai de bon gré. Je me rendis compte que, malgré mes débâcles, ma vie avait été plutôt simple et aisée. Contrairement à ce monsieur, je n'avais perdu que les gens qui devaient être perdus tôt ou tard (parents, grands-parents). Nul n'avait cru bon de faire feu en ma direction. Ma maison n'avait jamais été la proie des flammes. Elles auraient eu bien des difficultés, car l'eau y fuyait comme la vessie d'un vieillard faisant de l'incontinence. Mais ce qui me fascinait le plus, c'était que cet homme « était » toujours. Je compris à cet instant que, trop souvent, je m'étais comparé à mes semblables pour mesurer ma vie. Mais l'échelle de l'Homme comportait bien d'autres échelons sous mes pieds. Grâce à cette personne, je pouvais désormais voir que j'étais bien mieux placé que je ne l'avais anticipé. Je remontai ma tête sur mes épaules et continuai à foncer dans la vie comme je ne l'avais jamais fait auparavant.

NDLR:

P.-S. Il mourut un mois plus tard à cause de complications liées à sa cheville. Nous pouvions lire sur sa pierre tombale

1982-2015
Ci-gît Bélanger?

Il admirait les grands-mères et ne se souciait guère de sa santé
Il laisse dans le deuil ses deux voisines qui moururent peu de temps
après d'hypoglycémie

*Éliot Gagnon, 2^e cycle
CEA Le Moyne-D'Iberville (Longueuil), CS Marie-Victorin
Enseignante : Emmanuèle Baudouin, Syndicat de Champlain*

41. Le rocher de Merlin

Un souvenir d'enfance est une chose à chérir. Plus jamais nous ne reverrons la vie sous cet angle, avec l'innocence et l'émerveillement qu'apportent la jeunesse et la découverte. Contrairement à l'âge adulte, tout est nouveau, palpitant. Pourtant, ces images sont difficiles à transmettre, elles ont un côté éphémère puisque le temps en efface l'importance. Et s'il était possible de peindre une réplique exacte d'un tel écho de ma mémoire, le choix serait aisé.

Enfant, j'ai eu la chance de grandir dans un quartier en développement en bordure de forêt. Aujourd'hui, les maisons ayant poussé comme des pissenlits, cette forêt n'existe plus. Tout ce qu'il en reste c'est le souvenir voilé de ma perspective d'enfant: tout était beau, immensément vert et paisible. C'était pour ma sœur et moi un terrain de jeu de prédilection. Plus précisément, si on suivait le sentier principal pendant quelques minutes, on finissait par déboucher sur une petite clairière au milieu de laquelle trônait un immense rocher.

Pour nous, ce rocher était un trésor. Je me doute bien qu'il n'était pas réellement si immense, mais c'est ainsi que je me le remémore. De presque trois fois ma hauteur, sachant que j'étais petite, sa forme irrégulière nous permettait d'y grimper. À l'époque, il était commun de laisser partir les enfants toute la journée, sans inquiétude. Armées de provisions et d'innocence, nous y

passions le plus clair de notre temps et, au bout d'un moment, l'imaginaire prenait le dessus. Cette masse rocheuse prenait une autre forme: elle s'avérait en fait être la maison de Merlin l'enchanteur et nous, dans notre grande sagesse, en avons trouvé l'emplacement. Je ne saurais estimer le temps que nous avons investi à essayer de trouver l'entrée ou à espérer apercevoir l'ombre d'un chapeau pointu entre les grands arbres environnants.

C'est la beauté de l'endroit que j'ai en mémoire que j'aimerais voir mise sur toile, l'image palpable de mon souvenir d'enfant. Un aperçu du sentier qui mène au rocher enchanté, fier au milieu de sa clairière. Les arbres qui l'entourent sont grands, majoritairement feuillus et d'un vert tendre, tout comme les fougères et diverses plantes sauvages qui ont pris possession du sol autour. Je désirerais une touche de fantaisie, comme si nos cœurs d'enfants avaient eu raison et que c'était bel et bien le domicile d'un célèbre magicien: une petite porte en bois, directement dans la roche, comme si elle avait toujours été là, une menue cheminée, perchée au sommet du rocher. Autrement, où irait la vapeur du chaudron de l'enchanteur? Évidemment, Merlin est un coquet. Autour de sa maisonnette poussent plusieurs fleurs, apportant une légère touche de décoration colorée.

Pas besoin d'extravagances, seulement imaginer la perspective d'une enfant de 5 ans, d'en redevenir une: les arbres sont des géants, les couleurs sont vives et entre les branches il y a toujours des animaux sauvages qui l'observent. Sur la toile que j' imagine, la positivité déborde et on y décèle une aura de tranquillité, de certitude. Ce « rocher-maison » est là pour rester, aussi immuable que le souvenir que j'en ai.

*Marie-Ève Carrier Cusson, 2^e cycle
Centre Sainte-Thérèse (Drummondville), CS des Chênes
Enseignante: Brigitte Plante, Syndicat de l'enseignement
de la région de Drummondville*

42. À travers la vie

Ma plus belle histoire n'est pas une histoire. Elle est vivante. On ne peut l'écrire au passé, elle se vit maintenant et chaque jour qui suit. Elle n'est pas composée de blasphèmes, d'hypocrisies ou de quoi que ce soit qui touche la malsanté. Il ne s'agit pas d'un personnage ou d'un jeu, mais simplement

d'une réalité. Elle est caractérisée par deux humains imparfaits, mais parfaits ensemble. Elle me fait sourire lorsque mes larmes coulent. Telle une fleur souffrante qu'on abreuve d'eau dans le désert, elle m'a sauvée lorsque j'étais brisée. Brisée comme une poupée de porcelaine, elle m'a recollée un morceau à la fois. Au diable peuvent aller les clichés de notre époque à propos de l'amour. Elle en est la preuve. Elle vit en moi autant qu'à l'extérieur. Elle ne se cherche pas, elle nous tombe dessus d'elle-même.

Elle a un toucher si bien maîtrisé, laissant mon cœur rêver de bonté. Celle-ci la compose certainement, j'en ai la conviction. À fleur de peau, elle me donne espoir. Conquise par son sourire angélique, ses yeux à la fois bruns et verts et le petit grain de beauté sur son nez, je ne peux croire qu'un être ainsi veut partager avec moi. Elle ne me laisse pas croire, elle me prouve. Il n'y a pas de promesses sans sincérité sortant de ses fines lèvres rose pâle comparables à un ciel serein après une pluie. J'ai pourtant décliné lorsqu'elle s'est offerte. Elle a insisté, je n'ai plus résisté. Son charme est hors du commun. Jamais auparavant la petite pompe rouge en moi, me servant de cœur, n'a autant palpité. Elle me fait planer autant qu'un héroïnomane prenant sa dose quotidienne. Aucune dispute, que des discussions de points de vue s'offrent à nous. Elle me construit et je fais pareillement. Mutuellement, on grandit, on évolue et on apprend de la vie.

Elle me donne sans demander en retour. Elle me prend comme je suis. Elle n'essaie pas de me changer. Elle est propice à des moments magiques. Les papillons dans le ventre sont là pour y rester. Chacun un chocolat chaud entre les mains, avec les yeux rivés sur notre émission préférée, le courant passe entre nous sans avoir recours à des tentatives désespérées. Les plus petites parcelles de la vie nous enchantent. On ne demande rien de plus, rien de moins. On profite tout simplement. Elle peut sembler avoir des traits durs, mais au contraire, la douceur effleure ma peau à chaque toucher. Chaque regard, on le comprend. Le silence, on l'entend. Plusieurs diront de nous que nous sommes fous. J'approuve le fait suivant, nous sommes fous l'un de l'autre. On apprécie la vie comme si c'était la dernière fois qu'on le peut. Elle me rend heureuse, parfois en colère, mais surtout elle me fait vivre. Et si un jour on me demande quelle est ma plus belle histoire, je vais répondre toi. Je t'aime S.É.

*Jessica Roy, 2^e cycle
Centre du Nouvel-Envol (Salaberry-de-Valleyfield), CS de la Vallée-des-Tisserands
Enseignante : Marie-France Parent, Syndicat de Champlain*

43. Mon héroïne

Oui, toi, petite fille. Oui, toi qui s'est battue pour ton premier cri. Toi qui se bats encore pour te faire entendre.

Ma chère Alicia, tu ne comprendras pas cette lettre, mais pour moi c'est une libération de t'en faire part et de partager cette histoire avec les autres.

Tu es arrivée trop tôt au monde. Il ne restait que quelques semaines à attendre et pourtant tu as décidé de te montrer le bout du nez. Ton corps n'était pas prêt, mais toi, tu étais pressée. 29 semaines de gestation au lieu de 40. Tu n'étais pas supposée arriver si tôt et pourtant tu t'es battue. Alicia, réalises-tu que ton premier souffle, ton premier cri a été une bataille que tu as remportée? Sois fière, car peu de gens réalisent ce qu'ils ont gagné, ils ne voient que ce qu'ils ont perdu.

Tu étais si petite quand tu es venue au monde que je n'ai pas pu te prendre tout de suite dans mes bras. Cela a pris sept jours avant de pouvoir te serrer contre mon cœur. Ce fut tout un moment, crois-moi! On ne faisait qu'une. Je ne me suis jamais aussi bien sentie de toute ma vie. Le monde a arrêté de tourner au moment même où on t'a mise dans mes bras. Tu avais l'air si bien, j'aurais voulu que ce moment ne finisse jamais.

Les jours suivants furent mouvementés en émotions. Tu avais à peine dix jours de vie, et on m'a annoncé de ne pas trop attendre de toi. Alicia, seulement quelques jours après ta naissance, on t'a diagnostiqué une paralysie cérébrale. Je ne voulais pas y croire! Toi, petit ange, qui s'était tant battue. Toi qui me regardais avec tant de détermination. Et encore une fois, tu en as surpris plus d'un.

Physiothérapeute, ergothérapeute, psychiatre, chirurgien, neuropsychiatre... et j'en passe. Aujourd'hui, tu as six ans et demi et il y a eu tellement d'embûches sur ton parcours. Et pourtant, ta joie de vivre continue de me surprendre, ta volonté de poursuivre ton chemin est sans limites. Malgré les hauts et les bas sur ta route, tu fonces tête baissée sans regarder derrière toi.

Mon ange, ma petite fleur, peu importe les intempéries qui se dresseront devant toi, tu vas continuer de grandir et de devenir de plus en plus forte.

Alicia, grâce à toi, je suis quelqu'un de meilleur. Tu laisses ton handicap et ta différence de côté. Tu sors du moule à partir duquel Dieu t'a formée, c'est ce qui fait de toi un petit ange extraordinaire aux yeux de tous. Grâce à toi, j'ai accompli beaucoup de choses que jamais je n'aurais accomplies sans toi. Tu me pousses à dépasser mes limites.

Tu es source d'inspiration et de persévérance. Voilà pourquoi j'ai repris mes études. J'étais loin d'être la personne la plus fonceuse. Et aujourd'hui, je suis ici à 28 ans sur ce banc d'école, à écrire tes louanges.

Tu es mon héroïne, ma force, ma détermination. Je t'appelle souvent ma petite princesse. Mais, au plus profond de moi, je sais que tu es ma REINE.

N'oublie jamais que c'est toi mon héroïne.

Je t'aime Alicia

*Mélissa Lévesque, 2^e cycle
Centre La Relance (Saint-Jean-sur-Richelieu), CS des Hautes-Rivières
Enseignante : Nathalie Bourgea, Syndicat de l'enseignement du Haut-Richelieu*

44. Mon histoire de vie

Bonjour, je m'appelle Sébastien Thériault, j'ai 29 ans, je suis né en 1986. Je suis né à 26 semaines, je tenais dans une main, je pesais 2 livres à la naissance. J'ai eu des complications à la naissance. J'ai manqué d'oxygène et cela m'a causé des problèmes.

Mon handicap s'appelle paralysie cérébrale. Manquer d'oxygène à la naissance m'a grillé des cellules au cerveau. J'ai aussi un léger syndrome autistique : je suis plus sensible au bruit, je suis plus sensible au son, je suis plus sensible de l'oreille interne. Je ne parlais presque pas, mais je récitais la météo par cœur. J'avais de la misère avec le bruit de l'aspirateur. Les bruits pour moi sont tous amplifiés, le toucher aussi. Manquer d'oxygène m'a grillé des cellules au cerveau et donné des problèmes au lobe frontal. Cela m'a donné des problèmes émotionnels qui provoquent des crises sans le vouloir étant jeune. J'étais souvent agressif avec mon frère étant jeune. Cela a duré en plusieurs étapes.

J'ai été à l'École primaire de la Chaumière, j'ai commencé en 3^e année, mais c'était trop fort, donc ils m'ont laissé en 2^e année. La première semaine, j'ai eu de la misère à m'adapter au changement, j'ai paniqué. J'ai fait un « *finger* » au prof. Croyez-moi, c'est la dernière fois que j'ai fait ça ! Finalement, j'ai réussi à faire ma place. En 3^e année, j'ai fait un échange étudiant dans Charlevoix. On a visité le moulin de l'Isle-aux-Coudres et on était jumelés à un autre jeune de là-bas. Il venait chez nous et je m'en allais chez lui. En 5^e année, j'ai commencé à faire du sport. Je fais du basket-ball en fauteuil roulant. Les règles du basket-ball en fauteuil roulant sont à peu près les mêmes, nous avons droit à deux coups de roues pour un dribble.

Les fins de semaine, je m'en allais à Cité Joie, je me faisais des amis. On faisait plein d'activités le *fun*, comme du tir à l'arc et de la glissade en hiver. Là-bas, j'avais un meilleur ami, il s'appelait Sébastien. On s'appelait toutes les semaines et on se voyait toutes les fins de semaine.

Tout allait bien, c'était le 21 mars en début de soirée, quand mon meilleur ami s'est fait frapper par un récidiviste de l'alcool au volant. J'étais en colère, je n'arrivais pas à y croire... La Terre était au ralenti. Mon cœur était brisé. Parce que la veille j'avais fait un rêve : il se faisait frapper et je n'ai rien pu faire. J'avais un sentiment de culpabilité. Je m'en suis remis avec le temps. À l'été 2001, j'ai commencé à faire du soccer des jeux olympiques spéciaux. C'est du soccer pour la déficience intellectuelle. Je veux vous parler de mon deuxième meilleur ami : c'est Maxime Aubé. Il a le même âge que moi. On a les mêmes centres d'intérêt. On aime le hockey et le football. Ça fait 25 ans qu'on se connaît.

En secondaire 1, je n'ai pas réussi à faire ma place. J'explique : je n'arrivais pas à suivre et je retardais tout le monde. Je me faisais exclure par toute la classe et intimider. Cela a duré toute l'année scolaire. J'ai été ensuite à l'école Madeleine-Bergeron pendant deux ans. Je ne trouvais pas ça plaisant parce que je n'étais pas à ma place. Ensuite, j'ai été transféré au CFER. Le CFER récupère des ordinateurs. Ensuite, j'ai été au centre Louis-Jolliet. Ça n'a pas marché pour moi et quelques semaines plus tard, j'ai abandonné. Quelques semaines après, j'ai été hospitalisé. Je me suis fait opérer deux fois pour étirer mes tendons et six fois pour une plaie. Je suis un battant.

*Sébastien Thériault, Intégration sociale
CEA Maison des adultes (Charlesbourg), CS des Premières-Seigneuries
Enseignant : Nicolas Assad-Sauvageau, Syndicat de l'enseignement
de la région de Québec*

45. Les lucioles

Adossée à la carrosserie de la voiture, j’attendais en fixant longuement un point entre deux arbres. Les heures avaient passé depuis que notre véhicule avait rendu l’âme. Malgré tout, Riley pendait à croire qu’il fallait continuer à pied. Qu’est-ce qu’il pouvait être borné ! Bientôt, la réalité le rattraperait, les dernières lueurs du jour se dissiperaient vers un ciel d’ébène en nous engouissant dans la noirceur. Le patelin le plus près se trouvait à deux heures de marche, autant ne pas se mettre en danger. Tôt ou tard, une automobile passerait sur cette route.

- Arrête de faire l’enfant, insista-t-il, tu nous fais perdre un temps précieux.
- Hors de question que je bouge d’ici, râlai-je, il y a beaucoup trop d’animaux sauvages.
- Ne recommence pas avec ça Liv, il n’y a pas de monstres dans cette forêt, me rétorqua Riley, tu ne pourras pas attendre éternellement !

J’avais déjà cessé d’écouter quand il décida de partir seul malgré mes protestations. Il restait persuadé qu’il trouverait rapidement de l’aide.

Lorsque le crépuscule céda place à la nuit, Riley n’était toujours pas de retour. L’inquiétude me tenaillait, impossible de trouver le sommeil. J’osais à peine penser aux créatures qui se cachaient dans les bois : des loups, des ours... pire ? Des créatures affamées qui n’attendaient que le passage d’un imprudent pour étancher leur soif de sang. Je secouai la tête pour me ressaisir. « Ce n’est que dans ton esprit, pensai-je, il n’y a que des lièvres dans cette forêt. » Mon imagination persistait à élaborer des scénarios toujours plus terrifiants. « Tu vas finir par te rendre folle toute seule, Livia ! »

Espérant qu’un grand bol d’air frais m’apaiserait, je sortis du véhicule et fis quelques pas vers le bois pour admirer le ciel. Soudain, quelque chose attira mon attention. Entre les ombres, je décelai une brève lueur qui disparut aussitôt. Y avait-il quelqu’un dans les bois ? Peut-être pourrait-il me sortir d’ici... N’écoutant que cette impulsion, je franchis la frontière séparant les abords entre la route et la forêt. À quelques pas de la lisière, j’aperçus la lumière scintiller à nouveau.

- Attendez !, criai-je, ne partez pas !

Je m'élançai à la poursuite de l'étincelle, contournant un arbre, puis un autre. J'eus beau prendre de la vitesse, l'éclat s'éloignait lorsque je l'approchais. Cette lumière accaparait jusqu'à la moindre de mes pensées. Je freinai ma course puis regardai autour de moi : « Qu'est-ce qu'une personne ferait au milieu de nulle part en pleine nuit ? » Réalisant ma bévue, ma nervosité monta en flèche. Par quel côté étais-je arrivée ? J'étais égarée, fichue. Une noirceur totale couvrait la forêt. Je repris ma route, faisant volte-face aux trente secondes, persuadée qu'une créature bondirait sur moi au prochain tournant.

Le craquement d'une branche puis un cri percèrent le silence nocturne. Qui avait hurlé ? Il n'y avait personne d'autre que moi. Voilà que je me faisais peur à moi-même. Je portai attention aux sons environnants. Le murmure d'une brise glaciale siffla entre les branches. J'étais paralysée, ne sachant dire si je tremblais de frayeur ou de froid. Un bruissement me fit sursauter.

– Montre-toi, je n'ai pas peur de toi !, mentis-je.

Rien, aucun mouvement. « Ça y est ma pauvre, tu deviens paranoïaque. » Réduisant mes craintes au silence, je retrouvai ma mobilité. Il fallait que j'arrête ce petit jeu avec mon esprit et que je rejoigne la route. Incertaine de mon chemin, j'avancai tout droit. Autant continuer, il y a une chance sur quatre que ce soit la bonne direction.

À l'aveuglette, je louvoyais maladroitement entre les arbres, guettant nerveusement mes arrières. Puis, au détour d'un chêne, je découvris une clairière constellée de petites lumières : un refuge de lucioles. Serait-ce donc la lumière furtive entraperçue plus tôt ? Une simple luciole ? Je ricanai intérieurement, exposée au ridicule de ma situation. Puis, en observant davantage, ces lumières me parurent différentes comparativement à de banales lucioles. Dans un tourbillon de poussière éclatante, elles voltigeaient gaiement comme si elles dansaient parmi les herbes hautes.

– Quelles étranges lucioles !, me soliloquai-je.

– Ce sont les âmes des morts, me répondit une voix familière, ils restent là où ils ont vécu leurs derniers instants.

– Hein ?, sursautai-je, qui... qu'est-ce que...

– Livia, m'interrompit-il, tu as assez couru maintenant.

– Tu ne comprends pas Riley, me lamentai-je, je ne suis pas prête !

– On ne pourra rien y changer, nous sommes morts.

– ...

La triste réalité de ma mort me rattrapa. Fraîche nuit de février, une plaque de glace, un virage sec. Ça avait été rapide, brutal. Des éclats de verre volant dans tous les sens, le vacarme atroce de la tôle tordue alors que le véhicule tournait sur lui-même. Puis, le silence écrasant qui précédait la question, suis-je toujours en vie? Oui, partiellement consciente, j'avais palpé mon corps douloureux. Mes mains étaient moites. En y regardant mieux, je les avais découvertes écarlates. J'avais examiné Riley, installé à la place du conducteur, son teint aussi pâle que la neige qui s'infiltrait par la fenêtre brisée. J'avais serré les dents et gémi, l'homme que j'avais aimé n'était plus. J'aurais voulu pleurer sa mort, mais le temps s'était déjà arrêté pour moi aussi. Une seule larme effleura ma joue glacée. Mon dernier souffle s'était envolé en un faible nuage blanc, témoin de la fraîcheur saisonnière. En l'observant se dissiper dans l'air froid, j'avais imaginé un petit oiseau libéré de sa cage. J'étais cet oiseau, mais je n'étais pas prête à m'envoler. Au fond de moi, j'avais su. Quoi que j'aurais pu faire, le sort m'aurait rattrapée.

Je contemplai mes semblables, ces petites lucioles aux âmes étincelantes qui, comme moi, avaient perdu la vie. Bien qu'ayant quitté leur corps, ces esprits ne semblaient pas tourmentés. Les pleurs déchirants qui accompagnent les sinistres funérailles appartiennent à ceux qui vivent. Une fois le masque de l'inconnu retiré, la mort n'est-elle pas qu'une nouvelle existence?

L'oiseau prit son envol.

*Janie Carrier Cusson, 2^e cycle
Centre Sainte-Thérèse (Drummondville), CS des Chênes
Enseignante : Carole Parenteau, Syndicat de l'enseignement
de la région de Drummondville*

46. La forteresse d'un dimanche après-midi

C'est dimanche après-midi, il fait très froid dehors, les enfants jouent dans la chambre des garçons au sous-sol. Dans cette grande pièce, il y a un lit superposé et un lit simple. Dans celui d'en haut, il y a une invitée depuis très longtemps, elle est sous le charme de son petit frère et fait ce qu'il veut. Lui en profite pour avoir tout ce qu'il désire. Pour le grand frère, tout est parfait, rien ne le dérange, jusqu'à ce que ce ne soit plus pratique pour lui. À l'intérieur de cette chambre se produisent toutes sortes d'événements comme la construction de camps, de parcs et des garderies d'animaux, mais aujourd'hui, c'est la rébellion ! Cela commence par la prise complète de la chambre devenant un fort bien équipé. Le chef de l'équipe, très bien préparé en connaissance d'attaque, a tout sous son contrôle, toujours en mettant son charme pour avoir la complicité de sa sœur. Son frère est aussi enthousiaste avec l'artillerie qu'ils ont fabriquée, tout est parfait pour la plus puissante des résistances.

L'heure de prendre leur bain est arrivée, mais pas question pour les rebelles d'accepter une telle demande de leur mère. La forteresse est bien fermée, une porte est barrée par l'intérieur et l'autre est bloquée avec des boîtes et des bâtons de hockey, c'est impossible d'entrer ! Ils décident de rester barricadés. Sans savoir comment franchir les murs, de mon côté, une idée apparaît, une grande solution contre cette rébellion : la sucrerie. C'est la stratégie qui ne me mène jamais à l'échec. Pendant la consommation de friandises, un moment de paix se produit. Par contre, la demande de défaire leur forteresse et de ramasser ne fait pas seulement enrager le petit chef, ils sont tous les trois de retour dans le fort. Cette réaction me fait penser d'amener mes chiens pour me venir en aide. C'est une erreur parce que les chiens rejoignent aussitôt les rebelles. La situation est claire, ils veulent gagner la bataille. Quand ils commencent à savourer leur victoire, une voix toute puissante venant d'en haut les fait sortir en se rendant. Ils baissent les bras et les armes. En faisant une file, un par un, en avant de moi, leurs regards me disent que ce n'est pas fini.

Évidemment, ce n'est pas réglé, le manque d'ingrédients pour faire le repas du souper fait sortir leur père de la maison. Dès le moment où il ferme la porte, la guerre reprend de nouveau. Par chance, un de mes petits poilus est avec moi quand je suis attaquée par des balles de pistolet et des coups d'oreillers. Le chien saute sur le chef de la rébellion pour me défendre. Des toutous volent dans les airs et la base principale tombe sur l'un de ses alliés, c'est la destruction totale de leur fort, mais les ennemis ne sont pas complètement



affaiblis. Avec une voix fâchée, je réussis à attirer l'attention de tous. Mon discours est bref, très douloureux pour eux et surtout pour le capitaine: pas de dessert, pas de télé et de bonne heure dans le lit! J'arrête toute invasion. En partant victorieuse, une révolution interne vient de se déclencher. Un peu plus tard, tout est ordonné, la tête principale du complot dort paisiblement comme un petit ange du ciel.

*Amalia Cabrera, Francisation
CFGAlma (Alma), CS du Lac-Saint-Jean
Enseignant: Claude Côté, Syndicat de l'enseignement du Lac-Saint-Jean*



47. La révolution de la force

Un pas à la fois. Doucement et tranquillement. Rien ne me blessera. Rien ne m'affectera. La douleur s'arrêtera. Je suis sûre de cela. Je peux voir la lumière qui me guidera. Une lumière scintillante qui pourrait me quitter. Il faut que je sois gentille avec elle. Être méchante ne m'aidera pas. Elle est si fragile. Il faut en prendre soin. Je ne peux pas la laisser seule dans cette obscurité. Je me sens si seule sans elle. Je me sens perdue sans elle. Elle m'aidera sûrement si je lui dis la vérité. Mais comment ? Elle est si loin. La regarder me fait pleurer. Si je ne me dépêche pas, elle ne sera plus à moi et elle se transformera. Elle sera plus forte que moi. Elle me détruira. Elle sera devenue une démons. Elle ne pourra plus m'appartenir. C'est sûr qu'elle le fera. Je la connais. Cette fille, Béatrice, elle a une volonté extraordinaire.

Je l'habite depuis sa naissance. Enfant, Béatrice me détestait, parce qu'elle ne comprenait pas. Je l'envahissais dans son cerveau. Je lui projetais de fausses images pour qu'elle produise un monde... son monde... sa bulle. On était nous deux. Rien que nous deux. On faisait des miniscénarios de chevaliers, de reines, de fées et de méchantes sorcières. On était joyeuses et heureuses. Mais elle comprit vite qu'elle ne pourrait pas être avec moi, car je n'aimais pas ses amis. Je savais qu'ils la ridiculisaient. Je la protégeais grâce à cette bulle remplie d'illusions pour qu'elle s'en éloigne. Mais elle se fichait de moi. Adolescente, elle changea de look plusieurs fois pour être acceptée de ses amis, mais je savais que cela ne m'empêcherait pas de la haïr. Elle me causait un stress incroyable. Ce stress était devenu mon ennemi. Je n'y pouvais rien. Je la détestais tant. Elle réussit même à défoncer ce mur que je croyais inébranlable. Elle pleura tellement. C'était la vérité qu'elle apercevait. Un monde auquel elle n'avait pas accès à cause de moi. Une vie à vivre dans la souffrance. Ses propres paroles ne pouvaient pas l'aider, car je l'avais modifiée de sorte que le monde la ridiculise et qu'elle m'appartienne. Je l'enfermais à tout jamais. Elle ne pourrait plus s'exprimer. Elle ne pourrait plus rien y faire. Elle comprit vite qui elle était et ce qu'elle allait vivre. La souffrance. Tout simplement cela. Juste cela. À jamais. Elle serait à moi et on ferait de grandes choses comme avant. Seules et juste seules. Mais encore, elle se fichait de ce que je lui avais fait. Elle trouva un trou dans mon armure. Ce changement me fit peur, car les émotions que je contrôlais, je ne pourrais plus les contrôler. L'amour fut le déclencheur de ce brassage d'émotions. Un allié puissant et destructeur. Tout pouvait exploser autour d'elle... incluant moi. Elle se lia avec un jeune homme qu'elle croyait amoureux d'elle. Mais je vis le jeu de l'émotion vécue par Béatrice. C'était une bulle remplie d'illusions fortes, mais fallait-il croire en cette émotion ? Je tentais de l'avertir autant que je pouvais, mais elle était ensorcelée. Elle comprit ce que je disais, mais comment arrêter

toute cette émotion amoureuse? Elle allait sûrement exploser. Elle allait tout détruire. Son passé, son présent et son avenir. La barrière que j'avais créée n'était pas faite pour cela. Cette bulle était fragile. Elle verrait chaque mensonge. Chaque image. Je pouvais à peine croire qu'elle ferait ce pas immense: prononcer ce mot, plutôt ces deux mots d'amour. Ce serait la fin. Cette bulle allait exploser pour la première fois. Elle serait dans le vrai monde. Le monde caché pour elle. Le monde qu'elle voulait conquérir. Mais elle avait si peur d'échouer. Si peur que ce jeune homme lui dise non. Je n'y pouvais rien.

D'un seul mot, la bulle éclata. Un vent souffla et rien ne put la retenir. Ce fut comme un coup de poing. La réalité nous frappa. Elle avait cru en lui, mais c'est moi qui avais raison. Elle se retrouva devant choix: tomber ou se relever. Elle se sentit très seule. Prisonnière de sa propre bombe. Puis, elle sentit un changement. L'amour qu'elle avait pour lui ne fut plus qu'une illusion. Toutes ses émotions ne furent qu'une illusion. Sa haine augmenta envers moi. Dans cette bulle, j'avais créé de fausses émotions que je pouvais contrôler. Il n'y avait pas si longtemps, on était dans le ciel puis le monde des enfers s'ouvrit. Je n'avais jamais vu une telle colère. Tout cela à cause de moi. Cette bulle que j'avais créée. Cette bulle pour la protéger ne servait plus à rien. On tombait. Je le méritais. Maintenant, je savais que la seule solution était de ne rien faire. Elle ne m'appartenait plus. C'était la Fin!

Voilà où nous en sommes. Piégées dans ce monde qu'elle a ouvert. Je ne peux plus me relever. Mes tentacules se desserrent de chaque membrane du cerveau. Je suis détruite. Devant, deux lumières lointaines m'aveuglent. Elle et son épée. Elle était ma lumière scintillante, mais il est trop tard. Je ne peux rien y faire. Son épée s'approche lentement. Elle me regarde avec une colère horrible. Béatrice, une fille si fragile, est devenue maintenant une pierre. Je n'aurais pas dû agir de cette façon. Elle m'en veut. Elle me sourit. Elle met son arme près de mon visage. D'un seul coup, elle se change en démon créé par les flammes de l'enfer. Avec ses mains démoniaques, son armure et son regard d'acier, elle n'est plus la même. Elle est déterminée à devenir plus forte que moi. Plus en confiance, plus sûre. Peut-être que je doutais trop d'elle? Elle est maintenant capable de tuer chacune de ses peurs. La première qu'elle va tuer... c'est moi. Moi qui ai créé cette bulle. Je mérite cette souffrance, car mon nom était sur la liste depuis trop longtemps, mon nom... Dysphasie.

*Béatrice Trudeau-Duquette, 2^e cycle
Centre du Richelieu (Saint-Bruno), CS des Patriotes
Enseignante : Johanne Gagné, Syndicat de Champlain*

48. La route d'une vie

C'était une grande route, je marchais là depuis toujours. Elle était remplie de virages et de trajectoires qui dévient, c'était un chemin un peu bizarre et un peu tordu, comme ma vie. Au fil du temps, j'ai fait de drôles de rencontres. Les personnages que j'ai croisés ne sont pas des êtres humains, tu peux parler avec eux, mais jamais leur serrer la main.

Sur mon parcours, j'ai connu l'innocence, un être doux et très gentil, mais qui manque un peu d'expérience. On a marché un petit moment, mais moins longtemps que je ne l'aurai cru. Ensuite, j'ai croisé d'autres éléments, et l'innocence a disparu. J'ai également rencontré la poésie. Elle avait un air prétentieux. Je lui ai demandé : « Tu crois qu'on peut vivre ensemble ? Je commence à devenir accro. » Elle m'a dit de ne pas m'inquiéter, car le monde appartient à ceux qui rêvent trop. Puis, j'ai affronté la détresse et sincèrement, elle m'a brisée. On a discuté vite fait et je l'ai détestée. Elle a plein de certitudes sous ses grands airs pleins de tension et, vous savez quoi ? La détresse n'a pas de conversation.

Un moment sur ma route, j'ai croisé l'amour. Je lui ai soufflé : « Ça tombe bien, je t'attendais depuis toujours. Dans l'absolu, tu es une bonne idée, mais dans les faits, tu es vraiment nul. Tu pars souvent, il faudrait que tu retravailles ta formule. » Il m'a répliqué : « Pour aimer, il faut que chacun y mette du sien, les humains ne font aucun effort et moi je ne suis pas un magicien. » J'ai réalisé que l'amour est sympa mais, quand même, il peut nous blesser gravement. Avant de partir, il m'a dit d'y croire toujours. Il s'est retourné, et c'était les derniers mots d'amour. Je l'ai bien aimé et un de ces jours nous allons nous recroiser.

Un peu plus tôt, j'ai connu l'amitié et, depuis ce jour, elle marche toujours à mes côtés, avec elle je ne connais pas la routine. Sérieuse, l'amitié est devenue ma meilleure copine.

En continuant, j'ai rencontré l'avenir, mais il est resté très mystérieux. Il avait une voix enrouée et un masque sur les yeux. Il ne m'a laissé aucune piste ni indices, mais au moins je sais qu'il existe.

Je sais que, dans mon parcours, je vais affronter ma plus grande crainte: un être noir qui reflète notre vie comme un miroir. C'est bien sur la mort, mais je ne veux pas y penser par peur qu'elle vienne rôder autour de moi et m'enlever accidentellement de ma route, sans que j'aie eu la chance de connaître une amie que je rêve de rencontrer. Elle s'appelle famille.

Dans ma vie, j'ai connu quelques peines et beaucoup de joies. C'est parfois une question de chance ou une histoire de choix. Je ne suis pas au bout de mes surprises là-dessus; il n'y a aucun doute et aujourd'hui je continue toujours à suivre les codes de ma route.

*Alexandra Laurenzi, 2^e cycle
Centre La Relance (Saint-Jean-sur-Richelieu), CS des Hautes-Rivières
Enseignante: Sabine Gervais, Syndicat de l'enseignement du Haut-Richelieu*

49. La quête d'Ikwésis

Dans un village appelé « Castor Boiteux » (Macamic) vivait une jeune fille algonquine nommée Ikwésis. C'était un jour de Pow Wow. Les tambours résonnaient dans tout le village. Ikwésis portait un superbe habit que sa mère avait fabriqué. Ikwésis avait une robe à franges aux genoux et portait une longue cape à franges attachée aux épaules. Malgré tout, Ikwésis n'était pas heureuse, elle ne voyait plus le sens du Pow Wow. En fait, elle ne voyait plus le sens de la vie, de sa vie en général. Ikwésis était triste et révoltée sans savoir pourquoi. Elle était mal dans sa peau, dans son cœur et dans son esprit. Le Pow Wow commençait; Ikwésis devait participer à la première danse, mais elle ne se sentait pas à sa place dans le cercle de danse. Elle ne voyait qu'une issue: fuir dans la forêt et peut-être ne jamais revenir.

Ikwésis courait depuis déjà une heure et elle s'arrêta au pied d'un grand sapin, à bout de souffle. Ikwésis se mit à pleurer en pensant à son grand-père mort deux ans plus tôt. Son grand-père l'amenait toujours dans la forêt. Il connaissait le nom de chaque arbre et de chaque plante et il reconnaissait les cris de chaque animal. Ikwésis pensait à toutes les promenades qu'elle avait faites avec son grand-père dans la forêt, quand Ikwésis sentit un coup de vent et aperçut une forme de brouillard blanc qui descendait doucement, comme un ange. Tranquillement, une silhouette se dessinait. Ikwésis la reconnut.

- Nimoshom ! Mais que fais-tu ici ?
- Ikwésis ma petite fille, pourquoi as-tu fui le village comme ça ? Tu ne te souviens pas de tout ce que je t’ai appris ?
- Non, oui, je sais plus ! Je me sens si perdue !
- Bon, je vois que tu as besoin d’aide !
- Tu vas vraiment m’aider Nimoshom ?
- Non pas moi, mais les esprits de la forêt peuvent t’aider ! Tu ne pouvais pas les voir avant, car ton cœur et ton esprit n’étaient pas prêts à apprendre !
- Et maintenant, je suis prête ?
- Oui ! Mais tu dois te rendre à ton lieu de pouvoir !
- Mon lieu de pouvoir ?
- Ikwésis, souviens-toi de ma cabane dans la forêt, la roue de la médecine dessinée au sol. Les quatre directions : le nord, le sud, l’est et l’ouest. Le physique, l’émotionnel, le spirituel et le mental.
- Oui, je m’en souviens Nimoshom !
- Bien !

L’esprit du grand-père commençait à pâlir et disparut dans un coup de vent. Ikwésis se mit à crier :

- Non ! Nimoshom, ne pars pas ! Ne me laisse pas seule !

Mais son grand-père était déjà parti. Ikwésis se sentait seule, mais elle se dirigea vers la cabane de son grand-père au fond de la forêt. La cabane était en mauvais état, mais la roue de la médecine était toujours là, sur le sol devant la cabane fabriquée avec des pierres aux couleurs de la roue : rouge, jaune, noir et blanc. Un petit cercle était dessiné au centre. Ikwésis y fit un feu et s’assied en méditant les paroles de son grand-père. Soudain, une étrange silhouette ronde se forma à l’ouest pour révéler un ours brun.

Un moko ? Que fait-il ici ? pensa-t-elle.

L’ours dit :

- Je suis l’ours de l’ouest, gardien de la terre. Je suis le mental et l’initiateur !
- Tu es un esprit de la forêt ?
- Oui, je suis ici, car je suis le début de la préparation de ton voyage pour retrouver ton équilibre. Les esprits qui vont me suivre vont te donner des outils et des pistes, mais c’est à toi de faire ton cheminement !
- Je ne sais pas si je peux y arriver !

– Mais oui tu peux Ikwésis! Tu es dans le noir en ce moment comme lorsque le soleil se couche à l’ouest!

– D’accord moko, je vais suivre tes conseils.

Et l’ours disparut comme son grand-père. À peine quelques minutes plus tard, Ikwésis entendit un bruissement d’ailes au-dessus d’elle. Il y avait un aigle à tête blanche à l’est.

– Oh! Le bel aigle!

– Je suis l’aigle de l’est, gardien du feu. Je suis le spirituel et le visionnaire.

– Tu es le deuxième esprit?

– Oui, je suis ici pour développer ton intuition et la connaissance de soi. Tu dois te connaître pour avancer!

– Oui, mais c’est si difficile!

– Je sais, mais le soleil se réveille à l’est et toi tu commences à te réveiller à la connaissance!

– Merci l’aigle, je vais penser à ça!

L’aigle partit avec un cri. Ikwésis avait hâte de voir le prochain esprit. Un petit lièvre arriva en sautillant, au sud, à côté d’elle.

– Bonjour petit waboos.

– Bonjour! Je suis le lièvre du sud, gardien de l’eau. Je suis l’émotionnel et le guérisseur. Je suis ici pour la clarification de tes émotions, aller au fond de toi pour découvrir les émotions qui t’empêchent d’être heureuse.

Ikwésis se mit à pleurer et dit:

– Je ne peux pas, c’est trop dur!

– Regarde, tu as déjà commencé à t’exprimer. Continue dans cette voie.

– D’accord, c’est toi qui a raison waboos.

Le petit lièvre retourna dans la forêt en sautillant. Il restait un esprit. Lequel? pensa Ikwésis. Et elle entendit un hurlement et vit un loup gris.

– Mahiganag?

– Je suis le loup du nord, gardien de l’air. Je suis le physique et le guerrier.

– Guerrier?

– Pas dans le sens que tu crois, Ikwésis. Tes actions doivent être justes et tu dois apprendre la compassion pour les autres.

– Que répondre à ça? Tout ça rend les choses tellement plus claires maintenant!

Ikwésis se sentait tellement mieux. Elle avait retrouvé un sens à sa vie, elle savait quoi faire. Il était temps qu'elle retourne au village. Plus Ikwésis approchait, plus elle entendait les tambours du Pow Wow. Ikwésis courut jusqu'au village où l'attendait sa mère inquiète de son absence. Ikwésis ne raconta pas à sa mère son aventure, c'était sa quête à elle... Mais elle sentait qu'elle avait maintenant sa place dans le cercle de danse. Elle rejoignit tous les danseurs et dansa heureuse jusqu'au soir.

*Julie Cinq-Mars, Intégration sociale
CFGA des Rives-du-Saguenay (Saguenay), CS des Rives-du-Saguenay
Enseignante : Paule Coutu, Syndicat de l'enseignement du Saguenay*

50. Mon frère au cœur froid

Le 13 octobre 2013 était une journée très importante à mes yeux. C'était la journée où je voyais mon frère pour la première fois depuis plus de six ans. Il revenait de l'armée avec un bagage impressionnant à son actif. Mais qu'est-ce qui me rendait le plus joyeux dans cette journée? C'est que je pouvais le voir en chair et en os et pas seulement l'imaginer par ses écrits. L'événement ultime de ce jour s'est produit à 11 h 46 du matin. À cette heure précise, Marc, mon frère, descendit de sa voiture fétiche. Il en sortit avec prestance. Il semblait heureux de nous voir.

Il commença par nous donner à tous un câlin. Ma mère fut la première, évidemment, à le recevoir. Elle a toujours préféré Marc à moi... Elle le serra contre elle, mais seulement un bref instant, sûrement à cause de l'émotion. Il étreignit mon père et ma sœur qui étaient tous les deux en sanglots. Il termina par moi. Avant de me prendre dans ses bras, il me remit un drapeau avec son grade de capitaine et il me serra enfin. Le sentiment qui m'enivrait en cet instant était totalement indescriptible. Je le sentais enfin près de moi! Après, je lui fis faire une visite de mon chez-moi. Pendant tout ce temps, il resta muet.

Après six mois, le comportement de Marc était de plus en plus bizarre puisqu'il ne parlait à personne, même pas à moi. Il me faisait seulement des signes de tête pour répondre oui ou non. Mais, je savais que chaque personne qui revenait de l'armée vivait son traumatisme différemment. Certains n'en avaient aucun, d'autres avaient peur de dormir la nuit et d'autres restaient muets... comme mon frère.

Après un an, la relation entre mon frère et moi n'avait pas évolué. La seule chose qui avait changé s'était produite dans notre famille. Mon père s'était éteint après avoir perdu son combat contre le cancer. Qui était là pour me consoler ? C'était mon frère, bien sûr !

Le 23 avril 2014, je lui annonçai que je voulais partir vers de nouveaux horizons avec comme seules armes mon sac à dos rempli de provisions et mon frère. Je lui dis que je ne savais toutefois pas où aller. Il me pointa alors une brochure du mont Everest qui avait comme slogan : « Venez monter l'Everest pour vous libérer de vos secrets les plus enfouis ». Je regardai mon frère, lui demandai s'il était prêt, mais je n'avais pas fini ma phrase qu'il sortit de ma chambre. Je pris cette réaction pour un oui.

Après un mois, nous étions prêts à monter l'Everest. Je fis le premier pas sur la montagne. On nous avait avertis que la montée prendrait environ 42 jours. Le plan était de prendre moins de temps à dormir pour monter plus vite. Mon frère et moi, nous avons pris un guide du nom de Pablo. Il nous expliqua que la montée serait très difficile puisque, dans cette période de l'année, les glissements de terrain étaient de plus en plus fréquents.

Les cinq premiers jours se passèrent bien, mais plus nous avançons, plus la montée devenait escarpée. Le neuvième jour, pendant la nuit, je vis mon frère regarder dehors avec peur. Devant cette scène, je me sentis rassuré parce qu'il avait aussi peur que moi de ce qui nous attendait là-haut. Dans l'ascension, je remarquai que la chaussée devenait de plus en plus étroite et que Pablo démontrait de plus en plus de peur, ce qui ne nous rassurait aucunement, mon frère et moi. Le vingtième jour de la montée, Pablo s'approcha d'une paroi pour nous permettre de contempler le paysage. Alors que je m'avançais pour le rejoindre, mon frère me prit par le bras et me sourit. Puis, un glissement de terrain fit tomber Pablo. Tout de suite, je pris mon frère dans mes bras pour lui démontrer ma gratitude de m'avoir sauvé la vie. Je lui demandai si nous devions redescendre ; il me fit signe que non et il continua la montée, mais maintenant sans guide. J'étais perplexe. Dans la nuit, je me sentis de plus en plus en sécurité avec mon frère à mes côtés puisqu'il était ma plus grande arme.

Dans la trentième journée, j'étais de plus en plus fatigué, ce qui me fit relâcher ma surveillance. Je tombai alors dans une fissure. J'étais coincé ! Je criai de toutes mes forces, mais personne ne m'entendait à cause du vent qui hurlait. Je vis soudain ma vie défilier devant mes yeux. Je me dis : « Ce n'est pas une

fissure qui va m'avoir, je ne mourrai pas aujourd'hui, pas comme ça ! » Je réussis enfin à me déprendre; je sortis de cette fissure ravivé. Je cherchai mon frère, mais ne le trouvai nulle part. Étais-je rendu tout seul sur cette montagne ?

Malgré une douleur insistante à mon pied, je continuai à avancer pour rattraper mon frère. Je le vis enfin assis au bord de la tente comme s'il m'attendait depuis très longtemps. Il me tendit un bandage pour mon pied. Cela faisait quarante jours que nous étions partis à l'aventure; nous étions à environ deux jours du sommet. Dans la nuit, je commençais à avoir de plus en plus froid, mon frère le savait. Il s'approcha de moi et me prit dans ses bras, ce qui me réchauffa assez pour ne pas mourir de froid. Nous étions à quelques heures du sommet et nous nous en sentions fiers. Puis, nous atteignîmes le sommet. Nous étions enfin arrivés en haut de la montagne la plus élevée au monde !

Mon frère me fit signe de fermer les yeux et de respirer. En les ouvrant, j'avais fait le vide dans mes pensées. Je compris enfin pourquoi les gens me disaient de faire mon deuil; ce n'était pas de mon père qu'ils parlaient, c'était de mon frère !

Il est mort au combat depuis plus de cinq ans, mais je ne veux pas l'oublier, même encore aujourd'hui, parce que c'était mon ami, mon arme secrète, mon ange gardien, mais, plus que tout, il était mon frère et je l'aimais de tout mon cœur. Je vis Marc disparaître dans les nuages, mais avant qu'il soit complètement disparu, j'entendis : « Je t'aime, mon frère. »

*François Perron, 2^e cycle
Centre L'Escale (Thetford Mines), CS des Appalaches
Enseignante : Nathalie Fecteau, Syndicat de l'enseignement de l'Amiante*

51. Plutôt mourir

L'odeur réconfortante du pain chaud s'immisça en Colin par ses narines et lui chatouilla les paupières qui finirent par s'ouvrir, lentement. Le jeune garçon refusait pourtant de sortir du lit, par peur d'affronter le regard écrasant de sa chère maman. Il restait immobile, blotti dans les bras d'une rare chaleur laissée



par les cendres crépitantes du bois que l'on allumait seulement pour faire cuire le pain. Le reste du temps, pour contrer le froid qui se faufilait à l'intérieur par les fissures entre les planches de bois pourries, Aline ordonnait à son fils d'exécuter les tâches ménagères tandis qu'elle s'emmitouflait dans d'énormes couvertures qu'elle avait, un jour, tricotées.

Au moment même où l'enfant déposa son pied livide sur le plancher usé, un cri strident, gavé de fureur, retentit. Ses jambes frêles tremblaient. Les pas de sa mère dans l'escalier la faisaient paraître aussi lourde qu'une cargaison de bélugas. Elle ouvrit la porte de la chambre d'une force que nul ne soupçonnait en voyant la maigreur de cette petite femme criblée de rides. Colin était tétanisé ! Ses pupilles dilatées étaient un gouffre de terreur sous lequel des cernes sombres et profonds creusaient un contraste sur son visage blafard. Elle le secoua, sous prétexte qu'il était mou comme une larve et, avant de ressortir en claquant la porte, elle s'écria : « T'es rien qu'un maudit fainéant, Colin Syrois ! Encore au lit à neuf heures ! Tu sais bien qu'y a de l'eau à puiser ciboire ! Envoye ! Déguédine ! Ou tu ne remets plus les pieds icitte ! C'est-tu clair ? »

La maisonnette n'était pas isolée. Armand, le père de Colin, travaillait à l'extérieur, lorsque le chant de bêtises de sa femme lui surgit à l'oreille comme une gifle. Ce grand gaillard à la chevelure souple et frisée se rendit aussitôt au secours de son fils. Il le hissa sur ses larges épaules, les pieds en l'air et la tête en bas, comme on transporte un sac de sable. Soulagés, ravis et satisfaits, ils partirent en mer l'air radieux, loin de cette exécration mégère.

Les deux hommes voguaient paisiblement à bord d'une petite barque qu'ils avaient construite ensemble, afin de s'évader hors des tensions qui polluaient leur quotidien. Une cigarette perdue au milieu d'une vallée de poils rudes et grisonnants, Armand enseignait soigneusement l'art de la pêche à sa progéniture. Ils étaient heureux, un sourire déchirait la peau mince de l'enfant. La mer était leur paradis.

Le vent se réveilla sans prévenir, effaçant le ciel bleu qui, d'un coup, se teinta d'une épaisse noirceur. Les eaux se déchainèrent ! La fureur des flots massacrait leur fragile bateau. La voix du père, qui tentait en vain de rassurer son fils horrifié, se heurtait contre les hurlements incessants du tonnerre qui déversait sa haine à coup d'électrisantes décharges qui transperçaient l'endiablé paysage.

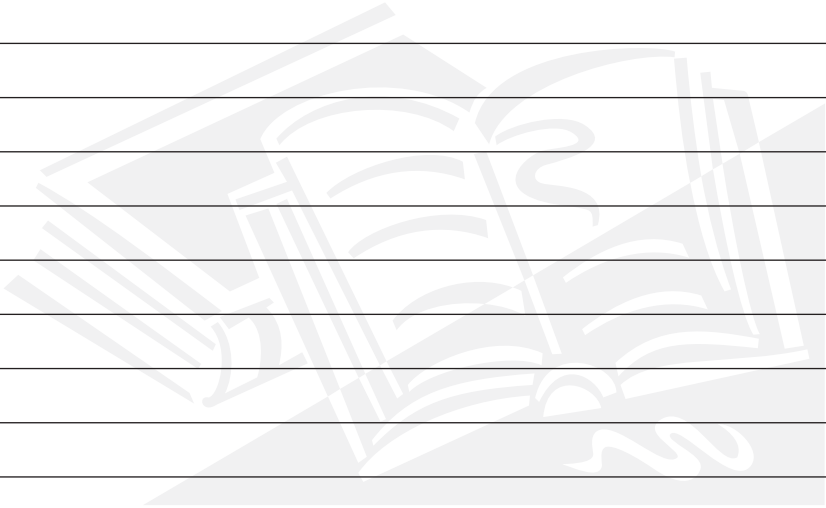
Tout à coup, une énorme vague se rua sur leur embarcation qui éclata tel un soldat qui aurait reçu, en plein visage, une sadique grenade. Le gamin, trahi par sa cruelle légèreté, fut propulsé dans la gueule de la mer qui l'avalait sans aucune pitié. Possédé d'un vital besoin de le revoir, Armand plongea, sans la moindre hésitation, au cœur de l'abîme glacial qui l'avait englouti.

Exténué, mais fier, le père éjecta le garçon hors de son cauchemar et déposa son frêle corps sur un débris flottant. Les larmes qui caressaient ses joues étaient invisibles, mais, en plongeant les yeux dans son regard abattu, Colin comprit qu'il ne reverrait plus cet homme qui l'aimait plus que sa propre vie.

Lorsqu'il retrouva conscience, le jeunot tremblait, sa peau violacée était incrustée de sable humide et la sécheresse dans sa bouche laissait un goût de sang. Ses pensées accablantes lui déclaraient la guerre. Sa vie ne valait rien sans papa. Affligé, amer, dévasté, l'âme à l'agonie, Colin pria pour que nul ne le retrouve vivant.



*Marie-Claude Albert, 2^e cycle
Centre Laure-Conan (Saguenay), CS des Rives-du-Saguenay
Enseignante : Nathalie Tremblay, Syndicat de l'enseignement du Saguenay*



«Je n'ai jamais joué avec des poupées, j'ai joué avec des armes, j'ai joué avec la mort.» (...) jour après jour, cette fille innocente est devenue marquée par la cruauté de la guerre. – Liliana Quintero Lopez

Alors, j'avais deux choix: continuer jusqu'à ma mort ou me reprendre en main. J'ai donc choisi de vivre, **je me suis choisi**. Je suis retourné en thérapie. – Alexandre Jean

(...) récemment, j'eus une bien triste visite: une jeune fille pleurant la mort d'un être cher. Je pus la toucher, mais pas l'étreindre. (...) Les hymnes des oiseaux semblaient la calmer et l'envelopper d'une douce couverture universelle. Elle partit avec un cœur qui sembla refluer un peu. – Clara-Isabelle Tejada-Fortier

Il y avait le meilleur ami avec qui on a encore contact.
Il y avait le plus fort qui s'amusait à nous donner des claques.
Il y avait le petit gros qui se faisait niaiser sur son embonpoint.
Et il y avait la petite *nerd* toujours seule dans son coin. – Dominic Savoie

(...) quand Ikéwisit sentit un coup de vent et aperçut une forme de brouillard blanc qui descendait doucement, comme un ange. Tranquillement, une silhouette se dessinait. Ikéwisit la reconnut. – Julie Cinq-Mars

L'autobus arriva finalement. Je montai la marche de peine et de misère et glissai ma carte contre le capteur. Le chauffeur me salua et je lui rendis la pareille. Je ne trouvai point de place. Je dus donc me tenir debout à la manière d'un unijambiste. – Éliot Gagnon

Voici quelques extraits de textes que vous pourrez lire à l'intérieur de ce recueil produit par la Fédération des syndicats de l'enseignement (FSE-CSQ) de concert avec la Centrale des syndicats du Québec (CSQ). Il se veut une façon de saluer la détermination des adultes qui ont décidé d'y participer ainsi que de tous ceux et celles qui ont entrepris une démarche de formation. C'est également l'occasion de souligner le travail exceptionnel accompli par les enseignantes et enseignants qui œuvrent quotidiennement à l'éducation des adultes et y suscitent le goût d'apprendre.

